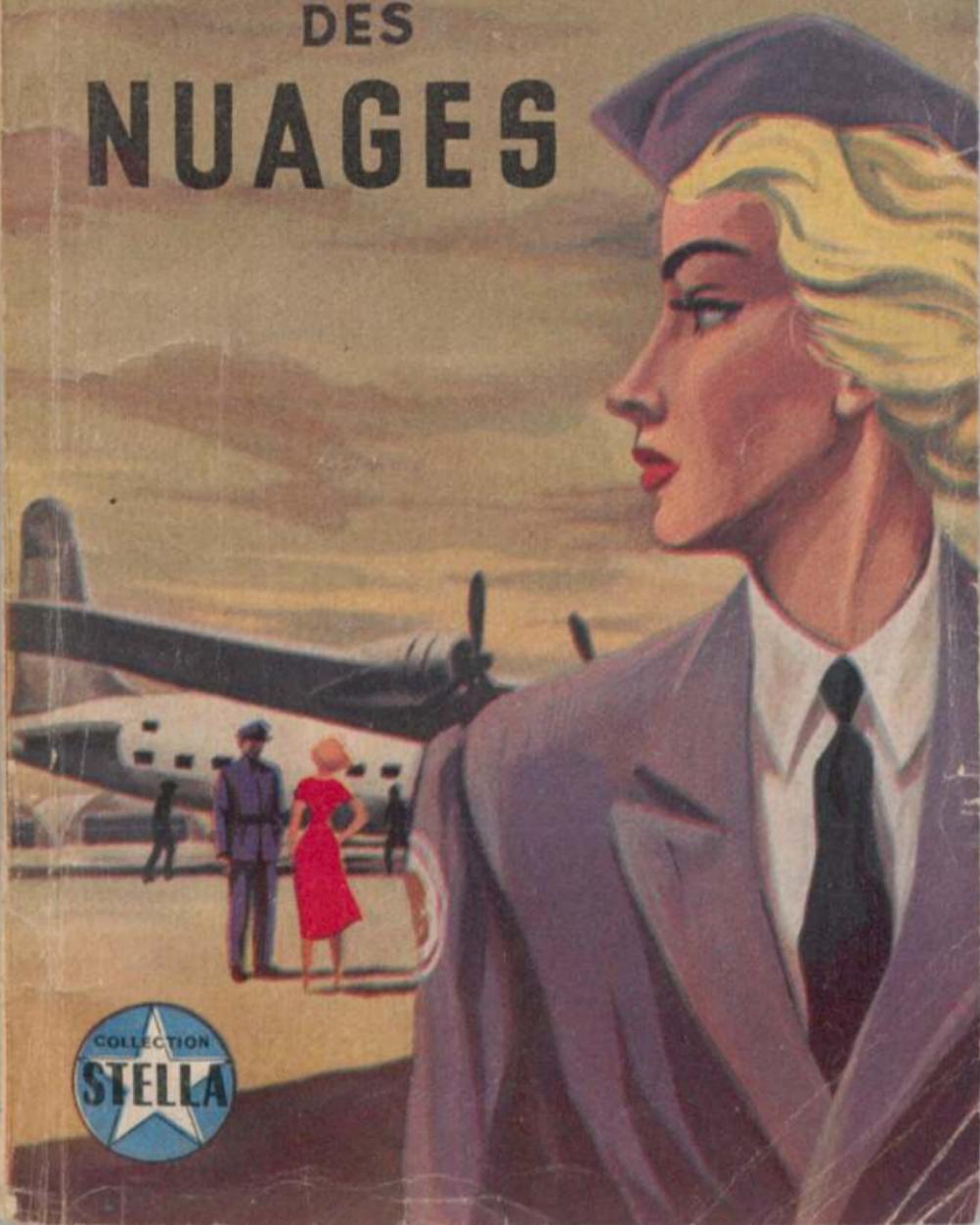


JACQUES CHRISTOPHE

LA ROSE DES NUAGES





C92850

JACQUES CHRISTOPHE

LA ROSE DES NUAGES

Roman inédit



COLLECTION STELLA
ÉDITIONS DE MONTSOURIS
1 • RUE GAZAN • PARIS • XIV

LA ROSE DES NUAGES

CHAPITRE PREMIER

BOURRASQUE

LE vent s'éveilla avec un long cri au commencement de cette nuit d'été. Comme il avait labouré l'océan, il laboura la prairie, tordit les arbres et se jeta dans les murs de Fore-Castle, forteresse des tempêtes construite sous le roi Jacques V Stuart. Il semblait s'acharner sur la tour du Nord et secouait deux volets ouverts à la fenêtre d'une chambre obscure où dormait une jeune fille. Lorsqu'il se taisait, à la manière d'un chanteur qui reprend souffle, une lourde rafale de pluie remplissait à coups de tambour le silence.

Dans son lit la dormeuse entendait l'ouragan sans pouvoir émerger du sommeil. Elle tremblait d'une pensée confuse : « Je vais me réveiller au fond de la mer. »

Elisabeth Caumartin était pourtant habituée aux cyclones. Elle faisait le tour de la terre plus vite que l'aimable Puck. Orpheline, elle avait choisi son métier : hôtesses de l'air, et elle ne craignait rien apparemment. Elle ne séjournait longtemps nulle part. Pour la première fois, elle passait ses vacances en Ecosse, invitée par son amie Lucy Spencer dont elle avait embelli le séjour à Paris, quelques mois plus tôt.

Cette nuit du 2 août, Lucy était à cent cinquante kilomètres de Fore-Castle, à Edimbourg, auprès de sa future belle-mère souffrante. Ce ne pouvait donc pas être la jeune Anglaise qui s'affairait dans la chambre du Nord en cet instant, épongeait les dalles où clapotait la pluie et fermait finalement les volets, sans bruit.

Elisabeth se dressa avec un immense soulagement :

— Ah ! dit-elle. Je suis sur la terre.

Joie de vivre ! Toute inquiétude était impossible dans un domaine aussi stable. Fore-Castle ne pouvait se mettre à flamber, à s'effondrer, ou encore à s'envoler dans la bourrasque. Mais très vite elle se rembrunit et songea :

« Quelqu'un est entré dans ma chambre. »

La tempête avait maintenant quatre voix distinctes. Une plainte sourde et grave était traversée par un sifflement aigu, sinistre, qui précédait un hurlement de bête féroce. Elisabeth Caumartin croyait voir joues contre joues, gonflées dans une ronde infernale, les quatre figures du vent.

Elle tendit le bras, saisit une lampe électrique, sauta du lit en disant à voix haute, comme si l'ennemi était resté caché dans un coin :

— Je veux savoir qui est entré ici !

Elle se couvrit d'un manteau, descendit un escalier de pierre où des vagues d'air s'engouffraient, traversa le couloir qui reliait la tour du Nord au corps principal du château. Elle s'arrêtait à peine un instant auprès des portes fermées.

A cette heure, chacun dormait, sauf évidemment celui qui avait pénétré dans sa chambre.

Elle gagna la tour du Sud sans découvrir le moindre indice, mais tout à coup, elle entendit une voix féminine, lente et monotone, qui chantait doucement :

Dors, mon petit loir.

C'était la chambre des jeunes époux : Ellen et le docteur Harry Wonder. Ellen, la fille aînée du propriétaire de Fore-Castle, devait se tenir près du berceau pour endormir son bébé.

La course d'Elisabeth s'accéléra :

« Pourvu que ce ne soit pas Mr. Spencer lui-même ! » pensait-elle.

Chaque soir, le maître du logis faisait sa ronde dans le dédale des galeries et des couloirs, veillant soigneusement à la fermeture des portes. Elle n'osait pas s'approcher de son appartement ; elle se contenta de prêter l'oreille à quelque distance de son bureau. Tout était silencieux, mais une épaisse odeur de tabac révélait la présence d'un homme éveillé.

Avec terreur elle répéta :

— Pourvu que ce ne soit pas John Spencer !

Elle poursuivait ses recherches. Dans la chambre d'Arabel Godwin, ni bruit ni lumière. Elisabeth dit à mi-voix :

— Je savais bien qu'elle dormait, la pauvre!

Célibataire et sans famille, Arabel semblait une étrangère au château. Elle assumait toutes les corvées sans jamais se plaindre ni se confier à personne. A cette heure elle devait être appesantie de sommeil.

Au bout du couloir une porte vitrée, faiblement éclairée, attira Elisabeth.

Dans la haute cuisine, Jonathan Johnson, le plus ancien serviteur de Fore-Castle, était assis devant une table en bois sombre et luisant, une bible ouverte devant lui. La flamme d'une bougie rebondissait dans les cuivres alignés aux murs. Le vieillard lisait un verset, du regard et des lèvres, puis il se redressait, la figure plissée d'un extraordinaire sourire, les yeux levés avec amour sur un être invisible. Il se mettait alors à prononcer des paroles que la jeune fille ne pouvait saisir. Il lui semblait qu'il disait :

— Enfin! Enfin! C'est donc Vous! Je désirais tant vous voir!

Elisabeth s'enfuit dans l'épouvante de voler un grand secret; elle monta un escalier à rampe de chêne, entra sans façon dans une petite chambre et braqua sa lampe sur une jeune tête brune ébouriffée.

Jack ouvrit les yeux, il s'assit dans son lit avec une promptitude militaire et bredouilla :

— Vous désirez une infusion, miss Caumartin?

Elle fut bouleversée par la réaction de cet enfant qui prenait tellement au sérieux le rôle assigné par Jonathan, son grand-oncle. Jack servait d'aide-cuisinier, d'aide-jardinier, de groom. Mais tous les habitants de Fore-Castle avaient pour lui des sentiments paternels ou maternels. Elisabeth n'était pas la dernière à le gêner.

— Non, mon petit, Je voulais savoir si vous n'aviez pas peur de la tempête.

Il leva le menton, tourna la tête et écouta la rafale avec un sourire de bonheur :

— Par saint Georges, par saint Patrick, dit-il, j'aime la pluie et le vent! Mais pourvu qu'il n'y ait personne dans la lande!

— Il faudrait être fou pour s'aventurer dans la lande, à cette heure. Pauvre garçon, je suis désolée de vous avoir réveillé. Pensez-vous pouvoir vous rendormir?

— Oh! miss Caumartin, soyez sans inquiétude, et je rêverai sûrement de vous.

La jeune fille redescendit quatre à quatre les marches du grand escalier. A ce moment elle entendit une porte claquer et des voix masculines entremêlées de rires. Masquant sa petite lampe, elle se blottit dans un angle du couloir, au rez-de-chaussée. Trois jeunes gens nû-tête, enveloppés dans de grands manteaux, s'élançèrent dehors.

Elle reconnut Richard Spencer, l'ingénieur agronome; son cadet Edward, peintre en renom; et leur ami Douglas Muzzy, surnommé le jeune poète. Richard était muni d'une lanterne aux verres de couleur qu'il élevait à la hauteur de son front. Edward tira les verrous. Le trio disparut dans la nuit comme s'il était emporté par la tempête.

« Il faut être fou pour sortir dans la lande, à cette heure! songea de nouveau Elisabeth. Serait-ce l'un d'eux? »

Elle regagna sa chambre et barricada sa porte avec un fauteuil et une valise. La pile de sa lampe électrique était usée. Elle alluma une bougie et regarda d'un air soudain plein d'intérêt la flamme se former, s'élargir, monter, palpiter.

Elle qui avait vu la baie de Rio-de-Janeiro, les canons du Colorado, les chutes du Niagara, le lac Michigan, le Sphinx et la Grande Pyramide, le soleil d'Afrique, le pipe-line d'Iran, elle ne trouvait rien d'aussi beau que ce petit pétale vivant, blanc comme un lis, qui tremblait au moindre souffle dans une imperceptible odeur de miel.

Au rythme de sa courte danse, la lumière faisait jaillir des ténèbres un bahut en chêne, un rouet incrusté d'ivoire, une cheminée à hotte blasonnée où l'on disait que Marie Stuart avait chauffé ses mains.

Elisabeth regardait tour à tour la bougie et la porte barricadée qu'elle craignait de voir s'entrouvrir brutalement. Elle se leva, s'approcha de la glace un peu piquée, à cadre d'or ancien. Elle voulait savoir comment « il » l'avait vue, baissait à demi les paupières pour saisir son image en plein sommeil.

« Je crois qu'un homme pourrait m'aimer », pensait-elle.

Mais qui?

C'était la grande affaire. Unir sa vie, sa seule

unique vie terrestre, à un seul et unique personnage, un homme aujourd'hui inconnu.

Perspective à la fois souhaitable et redoutable.

Elle contempla un instant le portrait de Marie Stuart. Pauvre reine ! C'était fini.

« Et si je devenais reine d'Angleterre, dans trois cents ans mon portrait serait encore dans la chambre d'une jeune fille ! »

A cette pensée elle regagna son lit en riant. La bougie poursuivait hâtivement son petit mélange de lumière et de larmes. Cette flamme semblable à une perle évoquait les années d'enfance de 1940 à 1944, les descentes nocturnes à la cave pendant les bombardements aériens. Elle réveillait dans son âme le souvenir de sa mère, la pâle figure aux yeux fixés sur elle avec tant d'inquiétude. Dans la pénombre chuchotaient les jumelles Micheline et Régine. C'étaient les filles du second mari de M^{me} Caumartin. « Pas même des demi-sœurs », disaient-elles à Elisabeth qu'elles n'aimaient pas. Dans l'abri souterrain les propos étaient toujours les mêmes : « Ecoutez. Ils approchent!... Ce coup-ci est pour nous ! » Veuve deux fois, la mère d'Elisabeth était obsédée par cette pensée. Verrait-elle la fin de la guerre ? Elle disait naïvement : le traité de paix.

Comme il paraissait loin, déjà, ce passé!...

A cette époque, au temps des bougies et des alertes aériennes, les hommes et les femmes semblaient changés en fourmis. Ils menaient tous une quête épuisante. Les uns à pied, les autres à bicyclette, ils sillonnaient les routes campagnardes, portant sur leurs épaules des sacs de farine ou de légumes.

Peu à peu les armées s'étaient retirées, l'herbe avait repoussé, la jeunesse et la joie explosèrent. Les magasins se remplirent de victuailles. Chaque soir, Elisabeth pouvait prendre avant de s'endormir cette résolution : — Demain j'achèterai des oranges, des citrons, des pamplemousses.

Sa mère avait toujours soif. Une étrange maladie ; elle en mourait.

Elisabeth n'osa même plus dire : « Demain ». Le matin, elle s'approchait avec terreur du lit où reposait une figure cireuse. Quand elle voyait les paupières battre faiblement, un flot de joie l'inondait, suivi d'angoisse. Bientôt ces yeux ne s'ouvriraient plus...

Après la mort de la mère, la grande maison familiale

fut vendue et les meubles dispersés. Emancipées par le mariage, les jumelles, Micheline et Régine, montrèrent une avidité contre laquelle Elisabeth ne lutta pas. Elle garda simplement son lit, sa table, et un papillon rouge et noir trouvé sur une branche de lilas, le 2 juin 1940.

C'est ce papillon que Lucy Spencer, invitée par Micheline, avait contemplé en s'installant dans la chambre d'Elisabeth. Celle-ci, venant d'Orly en pleine nuit, avait été bien surprise de voir la jeune Anglaise assise devant sa propre table et écrivant une lettre de quatre pages aux membres du club féminin de natation dont elle était présidente.

— Oh ! pardon, Mademoiselle... J'ignorais absolument..., bredouilla Elisabeth. J'avais, autrefois...

Micheline accourant s'était écriée :

— Ma vieille, tu peux bien coucher dans le salon. Miss Spencer est notre invitée. Je te croyais au bout du monde.

Lucy Spencer ayant supplié Elisabeth Caumartin de rester chez elle, leur conversation dura jusqu'à l'aube. Les jours suivants, elles s'étaient promenées ensemble à travers Paris, et promis de se retrouver l'été prochain en Ecosse.

— Vous vivrez en plein moyen âge, dans un vieux château encore éclairé par des chandelles, disait Lucy. Nous n'avons pas le gaz ni l'électricité, mais nous sommes des gens heureux et tranquilles.

Douze mois suffisent à changer une jeune fille. Lucy, fiancée avec James Roberts, n'était plus libre de se promener dans la lande, du matin au soir, avec Elisabeth Caumartin. A peine celle-ci en congé s'était-elle installée dans la chambre de Marie Stuart que Lucy la quitta pour se rendre à Edimbourg où l'appelait Mrs. Roberts.

La tempête s'apaisait, mais Elisabeth ne pouvait pas s'endormir. Par la pensée elle se transportait d'un point de l'espace à un autre, du passé au présent, de Londres à Paris.

Elle revenait irrésistiblement dans la France d'autrefois, c'est-à-dire d'avant 1940. Alors elle évoquait son père mort si jeune et qui l'incitait jadis, sans cesse, au travail, à l'étude. Lorsqu'il faisait allusion à l'avenir, il disait :

— Il ne faut pas manquer le coche

Quel mot pour une future fille de l'air ! Ne pas manquer le train ou l'avion signifiait ne pas manquer

la vie. Ne pas manquer l'amour. Le dernier mot magique éveillait une autre image masculine. Une longue silhouette mince, une figure énergique et fière. Le pilote Gérard de Vandel était capable de tous les héroïsmes. Il ne semblait se soucier d'aucune jeune fille au monde. Une fois, il lui avait dit, à propos de la mort tragique et admirable d'une hôtesse de l'air américaine :

— Et vous, Elisabeth, pourriez-vous passer dans le feu ?

Elle avait répondu :

— Oui, s'il le fallait.

Et très vite, elle avait ajouté :

— Avec l'aide de Dieu.

Elle savait bien qu'il y avait deux êtres en elle : l'un très brave et très généreux, l'autre égoïste et poltron.

Ne pas manquer l'amour ? Les hommes et les femmes ne marchaient-ils pas côte à côte sans se voir, comme s'ils avaient les yeux fermés, parce qu'ils appartenaient à des mondes différents, très éloignés les uns des autres ? Mais c'était peut-être parce qu'une lumière qui surgit du fond des siècles, vieille comme le monde, ne venait pas toucher leur front.

« En somme, pensait-elle, l'amour véritable est une rareté sur la terre. »

CHAPITRE II

UNE LETTRE DE LUCY

LE lendemain matin, dans la lande, les bruyères d'un beau rouge violet relevaient au soleil leur tête gonflée de pluie. Le lac étincelait et les montagnes prenaient le reflet du ciel paisible.

Tout le château dormait, sauf le vieux Jonathan Johnson qui faisait griller des toasts en parlant à voix haute, selon son habitude.

— Je me demande à quelle heure ils vont se lever. Je me demande ce qu'ils ont fait cette nuit. Ils ont de la chance que cette tempête n'ait pas duré quatre jours. A leur âge, on n'est pas patient.

Un pas résonna dans la cour, accompagné d'aboie-

ments. La porte de la grande cuisine s'ouvrit. Le facteur entra en s'écriant :

— Voilà le soleil!

Jonathan demanda s'il y avait eu des arbres abattus par le vent au cours de la nuit.

— J'en ai pas vu sur mon chemin. Le Bon Dieu soit loué!

Du même ton qu'il avait pris pour dire : « Voilà le soleil », le facteur annonça :

— Voilà le courrier!

Il posa avec précaution sur un coin de la table lettres et journaux. Jonathan lui servit un grand verre de bière qu'il but d'un trait. Comme il sortait, Jack montra sa tête brune; il s'écria :

— Bon matin, facteur!

L'homme répondit :

— Bon matin, mon garçon!

Jonathan commanda tout de suite à son petit-neveu de porter les lettres sur la table de la salle à manger. Lorsque le gamin revint, il l'interrogea :

— Y a-t-il du monde, à cette heure?

— Non, personne. Le monde mangera sans doute dans sa chambre.

A ce moment Edward Spencer apparut, vêtu d'un élégant costume de flanelle blanche. Il traversa la cuisine d'un pas extraordinairement léger et rapide pour sa taille de géant. Après un salut au vieillard, il ouvrit le buffet, prit un couteau et coupa quelques tranches de jambon.

— Donne-moi la poêle, dit-il à Jack.

Celui-ci obéit et regarda avec un vif intérêt le jeune homme qui faisait frire les minces tranches de porc.

— Je t'invite à déjeuner, proposa Edward Spencer.

L'enfant riposta :

— Oh! grand merci, mister Edward. C'est bien vous qui faites la meilleure cuisine de la maison.

— Tais-toi, goinfre! s'écria Jonathan, indigné. Voici deux harengs pour toi.

Edward Spencer s'assit à la table et commença de manger en silence. Lorsqu'il fut rassasié il annonça à Jack qu'il lui donnerait sa leçon de latin à dix heures. Après cela, il irait dans la lande, à la recherche d'un « paysage » pour son prochain tableau.

— Ferez-vous une exposition de peinture à Londres, cet hiver, mister Edward?

Le jeune homme répondit d'un signe affirmatif.

— M'emmènerez-vous?

— Je crois que non.

Jack prit un air déconfit, le nez baissé sur son assiette, sans voir entrer dans la salle une jeune femme en peignoir de linon blanc, qui tenait une théière à la main.

— De l'eau chaude, s'il vous plaît, Jack, mon enfant, réclama Ellen Wonder. Hâtez-vous un peu. Nous déjeunons dans notre chambre ce matin, Harry et moi.

Edward se tourna vers sa sœur et lui présenta une coupe en cristal bleu.

— Veux-tu de la marmelade, Ellen? Pêches et abricots. Un bon mélange.

— Non, merci.

Ellen manquait d'appétit. Elle n'avait pas dormi. Il lui avait fallu chanter toute la nuit pour bercer son petit loir.

— J'entendais des bruits de voix, de pas, des portes claquer. On dirait que Fore-Castle est hanté.

— Par le vent, sans aucun doute. Et maintenant, que fait ton fils? demanda Edward.

— Il dort.

— Et le cher docteur?

— Il dort.

— Profites-en. Dors, toi aussi. Rattrape la nuit perdue.

— Non, merci, reprit la jeune femme.

Elle se retira en fredonnant :

*Le jour se lève
Comme un oiseau
Il a trois plumes
Bleue, blanche et rose.*

Rassasié, Edward Spencer sortit de la cuisine et Jack se mit à laver la vaisselle avec une rapidité folle, sous le regard menaçant de son grand-oncle.

— Si tu casses une seule assiette, tu la paieras son pesant d'or!

— « Je n'ai ni or, ni argent, mais ce que j'ai je vous le donne! » s'écria le gamin d'un ton sentencieux.

Il plongea la main dans sa poche, et Jonathan vit avec horreur une espèce de scarabée noir courir sur la table.

Il chassa d'un coup de serviette l'insecte qui se renversa sur les dalles, les pattes en l'air. Jack le redressa, lui tendit une perche en papier.

— Vous ne savez pas ce que vous faites, vieil oncle. Vous alliez tuer un petit musicien. Tous les soirs, dans la bruyère, il frotte ses antennes et il loue le Seigneur de son mieux. Sa voix remplit toute la lande.

Jonathan montra à Jack d'un geste sévère une corbeille de légumes. Le gamin se mit à éplucher des pommes de terre avec une si grande célérité que le vieillard entrouvrit la bouche sans pouvoir prononcer une parole.

— Cet enfant va se blesser, dit soudain une voix douce.

Une jeune femme au visage fin et las, aux cheveux bouclés sur les épaules, vint prendre une des casseroles brillantes accrochées au mur, et dans un sac en raphia, des champignons encore humides.

— Laissez-moi faire la sauce, miss Arabel, dit Jonathan.

Arabel Godwin protesta silencieusement d'un simple signe de tête.

Jack s'esquiva. Jonathan restait debout près de la table, retenant son souffle. Arabel lui désigna avec autorité un grand fauteuil d'osier bourré de coussins. Le vieux serviteur s'assit, les mains croisées, et commença un discours :

— Miss Arabel, s'il y avait beaucoup de femmes comme vous, le monde serait sauvé. Mais la femme, c'est la vraie perdition, la pire ennemie de l'homme. Miss Arabel, pas tant de champignons, s'il vous plaît. Moi, j'aurais fait une sauce anglaise, une sauce à la menthe. Les gens d'ici ne sont que trop gourmands. Pour la besogne qu'ils expédient dans une journée! On peut toujours dire qu'ils travaillent. Je n'en crois rien. De mon temps, on commençait à neuf ans. Et voyez mon gremlin de petit-neveu, il a des fourmis dans les jambes après avoir lavé trois assiettes. Il s'en va bien vite prendre sa leçon de latin. La jeunesse d'aujourd'hui n'a qu'une chose en tête : la livre sterling. Avoir le plus grand nombre possible de billets en poche.

— Connaissez-vous réellement la jeunesse d'aujourd'hui? demanda Arabel.

— Si je la connais! Ah! bien sûr, je fais une exception pour les enfants de Fore-Castle, mais voyons,

miss Arabel, est-ce qu'il ne vient pas au château des garçons et des filles de tous les pays du monde? Des blancs et des jaunes, des rouges et des noirs.

Arabel versa de la farine dans un plat creux et commença de préparer un *apple-pie* (1).

— Nous voyons surtout des Peaux-Rouges en cette saison, dit-elle avec un petit rire.

— Ah! je crois bien. Je n'ose même pas les regarder, ces filles entortillées dans un pagne, quand elles descendent le matin de cette chambre où une reine a passé une nuit.

— Pagne, ce n'est pas le mot, Jonathan.

— De cette chambre réservée aux amis, reprit-il avec indignation.

Il se leva, retourna le rôti qui cuisait sur un feu vif. Il poursuivit d'un ton moins aigre :

— En ce moment la petite Française qui habite cette chambre est très convenable.

— Certes, elle représente bien son pays.

— Autrefois, quand on avait dit une jeune fille française, on avait tout dit.

— Ah! maintenant ce n'est plus pareil.

— Est-elle descendue, ce matin, miss Elisabeth? demanda-t-elle au vieillard.

— Non. Elle n'a pas dû dormir! Avec cet orage!

— Elle en a vu bien d'autres.

On entendit un disque de phono, un jazz. Jonathan déclara que toutes les musiques, même les plus affreuses, jetaient le même appel à une seule joie.

— Cette joie qui n'est pas de la terre, miss Arabel.

Sans répondre elle regarda l'heure à sa montre. Midi. Il était temps de mettre le couvert. Elle entra dans la salle à manger déserte. Il y avait sur la table le courrier du matin qu'elle tria et plaça devant les assiettes en porcelaine blanche, simplement marquées d'initiales vermillon.

Une cloche appelait les habitants de Fore-Castle disséminés dans les appartements du nord au sud. Jack, chargé de la mettre en branle, était d'une exactitude sans défaut. Il se vantait de donner un sens à cette sonnerie qu'il rythmait à sa guise.

Ce matin, dix fois dix coups pressés et dix fois trois coups égaux et rapides firent surgir en même temps le

(1) Gâteau aux pommes.

maitre de Fore-Castle : John Spencer ; le docteur Harry Wonder et sa femme ; les deux frères Richard et Edward Spencer, et enfin Elisabeth Caumartin en robe de mousseline rose, suivie de Douglas Muzzy, l'ami de la famille. Après un échange de saluts et d'exclamations cordiales, les convives prirent leurs places habituelles et commencèrent de décacheter les lettres qui leur étaient adressées.

Edward n'avait pas de courrier ; il se tourna vers son beau-frère le docteur, en s'exclamant :

— Quel temps de chien, cette nuit ! Aimez-vous le vent, Harry, ou plutôt ce que la météo appelle : perturbation ?

— Les perturbations viennent généralement de chez nous, Ecosse et Irlande, répondit le docteur Wonder. Nous sommes aux premières places. Les journalistes notent la vitesse du vent, cent vingt à l'heure (comme une bonne vieille automobile), cent quatre-vingt-cinq ou quatre-vingt-dix, en cas de cyclone. On devrait pouvoir en faire quelque chose.

Richard replia soigneusement un petit papier quadrillé :

— Quelle chose ? demanda-t-il.

— Harry estime que les hommes sensés devraient s'ingénier à utiliser l'énergie électrique éolienne, répliqua Edward. Il suffirait de construire des moulins à vent en assez grand nombre, j'imagine. Qu'en pensez-vous, miss Caumartin ?

Il regardait la jeune fille d'un air si rieur qu'elle songea : « Serait-ce lui ? » Elle répondit simplement :

— Je n'ai pas l'esprit scientifique.

Douglas Muzzy intervint :

— Avec le vent on ne peut faire qu'un poème, et j'en ferai un sur cette nuit. Je vous le lirai, Mademoiselle...

Cette fois, Elisabeth Caumartin se troubla et rougit. « Si ce n'est pas Edward, c'est Douglas », pensa-t-elle.

Edward Spencer insista. Il voulait connaître l'opinion de son frère qui se tenait au courant de toutes les inventions du monde entier. Il lisait et écrivait plusieurs langues. Richard répondit que la question l'intéressait au plus haut point. Il l'étudierait. Il l'approfondirait de son mieux.

— Oh ! s'écria Ellen, en présentant du chou et des

pommes de terre bouillis dans un plat en argent, si tu peux faire de l'électricité avec nos tornades, hâte-toi, mon cher Richard, et commence par nous ! Réellement nous sommes les premiers intéressés à cette découverte. Père nous achètera une machine à laver.

John Spencer sourit sans rien dire, tandis que son fils Richard s'exclamait :

— Oui, nous sommes les premiers intéressés ! Je me passerais fort bien d'une machine à laver, mais j'aime les bons éclairages, et c'était bien gênant, cette nuit de tempête sans lumière.

Il regarda Elisabeth d'un air pensif. Elle le regarda à son tour. C'était peut-être lui. Il reprit en s'adressant à elle seule :

— Savez-vous à quoi je pense, miss Caumartin ? A vos pois de senteur. Vous nous avez apporté de France le cadeau le plus joli et le plus léger qu'une fille de l'air puisse faire à de pauvres mortels. Ils croissent, vous savez. Ils ne semblent pas dépaysés dans notre terre d'Ecosse. Ce sont des fleurs aériennes, elles aussi.

Le premier jour de ses vacances, Elisabeth Caumartin, accompagnée de Lucy Spencer, avait semé une vingtaine de graines de pois de senteur au bord d'une allée ensoleillée, et une seule dans la terre plus légère du lac, au voisinage des roseaux et du chèvrefeuille. Celui-là risquait d'être découvert par une mouette, étouffé par l'églantier, mais il pouvait aussi se gonfler d'eau et de lumière et montrer après le départ d'Elisabeth sa couleur encore inconnue. Grâce à lui les habitants de Fore-Castle se souviendraient de la jeune Française.

— S'il fleurit vous serez reine, avait dit en riant Douglas Muzzy à Elisabeth.

Miss Arabel Godwin, assise au bout de la table, en face du maître de la maison, mangeait en silence, l'air absent, comme si elle n'entendait pas la conversation des convives. Mais elle dressa la tête lorsque John Spencer annonça :

— Lucy revient ce soir. J'irai la chercher à la gare. J'ai trois places à vous offrir dans ma voiture. Qui m'accompagnera ?

Ellen s'écria qu'elle ferait volontiers cette promenade.

— Et vous, miss Caumartin ?

Elisabeth accepta avec empressement. John Spencer

fit sauter la bande d'un journal financier intitulé *la Bourse*. Il demanda :

— Et vous, Arabel?

— Je ne suis pas libre.

Il reprit sèchement :

— Que voulez-vous faire?

— La lessive.

— Le train arrive à six heures. Nous partirons à cinq heures et demie. Votre lessive ne durera pas vingt-quatre heures, je suppose.

Arabel garda le silence. Après le repas, elle monta à la lingerie, accompagnée de Jack. Celui-ci s'empara d'une sorte de hotte en osier, pleine de linge, qu'il plaça sur une brouette en donnant à Arabel des explications sur la façon dont il avait sonné le déjeuner. Cinquante coups rythmés par deux, puis par trois, pour les fous et pour les sages. Il y avait beaucoup de fous à Fore-Castle et deux seuls grands sages : miss Arabel et son serviteur maître Jack.

Tandis qu'il parlait, Ellen Wonder accourut, portant un sac de toile très lourd.

— Je ne vous comprends pas, Arabel. On dirait que vous êtes la domestique de tout le monde, ici. Vous parleriez de lessive en plein dîner, même si la duchesse d'Edimbourg était présente!

Arabel dégringola un sentier en pente assez raide et s'arrêta au bord de la rivière. Elle s'agenouilla dans une sorte de petite caisse, posa sur l'herbe un morceau de savon et commença de plonger le linge dans l'eau.

Couché à plat ventre auprès d'elle, Jack tira de sa poche une pièce d'argent.

— Devinez qui m'a donné cette demi-couronne? Eh bien! c'est miss Caumartin. Devinez ce que je vais en faire? Vous ne trouvez pas? Tant pis pour vous.

Après un silence, il reprit :

— En Grèce les femmes lavaient leur linge sans savon. A votre place je ferais comme elles. Vous attachez un drap ou une nappe à un piquet et vous le laissez flotter deux ou trois jours. L'air et le soleil font le travail.

— Taisez-vous, perroquet! dit Ellen Wonder qui savonnait des langes avec rage. Tâchez donc de vous éloigner, si vous ne voulez pas recevoir d'éclaboussures!

Jack grimpa dans un arbre; il regarda alentour et se mit à crier joyeusement :

— Miss Caumartin se promène avec un gentleman en flanelle blanche.

— A-t-il les bras nus, votre gentleman? demanda Ellen, qui craignait que ce ne fût son mari.

— Il a une chemise blanche à manches longues.

— Alors, c'est Douglas Muzzy.

— Oui, c'est lui-même, et naturellement ils admirent les pois de senteur. Miss Caumartin penche la tête et Muzzy regarde ses cheveux blonds qui brillent au soleil. Ils flamboient. C'est magnifique!... Ah! vraiment, on dirait qu'il n'a jamais vu de cheveux blonds, le pauvre homme! Je crois qu'il est terriblement amoureux.

— Taisez-vous, idiot! Allez donc voir si votre vieil oncle n'a pas de travail pour vous! cria Ellen.

Arabel leva ses yeux graves vers la branche où se balançait Jack :

— Oui, chéri, allez-y, je vous en prie.

Au mot « chéri », Jack gagna d'un bond le sentier raide, il traversa comme l'éclair la grande prairie, mais il ne put s'empêcher de ralentir auprès de la plate-bande des pois de senteur. Il entendit alors Douglas Muzzy qui disait à Elisabeth Caumartin :

— J'ai fait un roman sans hommes ni femmes. On ne voit que la terre et l'eau pendant deux cent cinquante pages. Je vous préviens que ce n'est pas drôle.

— Peu importe, si c'est bien écrit.

— Très bien écrit, parfaitement écrit. Mais souvenez-vous d'une vérité, ma chère enfant : il ne faut pas donner trop de perles aux petits cochons d'aujourd'hui. Il ne faut pas non plus écrire pour la postérité, car il n'y en aura pas. Il faut écrire pour les anges du paradis, et c'est ce que je fais, Mademoiselle.

Elisabeth l'approuva d'un sourire. Ayant aperçu Jack, elle lui demanda l'heure. Le gamin lui présenta une large montre démodée, en disant :

— Trois heures, miss Caumartin. Vous avez encore deux heures et demie devant vous.

— C'est peu, observa le poète.

Elle pensait le contraire, sans oser dire à Muzzy qu'elle préférait la solitude à sa compagnie. Il la quitta un instant et revint en portant un fauteuil d'osier renversé sur sa tête.

— Voici pour vous, ma chère enfant. Moi, je prendrai place à vos pieds.

Il déplia le *Manchester Guardian*, se contenta de le

poser sur l'herbe où il s'assit. Poliment, elle le pria de dire son dernier poème. Il ferma les yeux et commença d'une voix grave :

*Petit arbre rose,
Petit arbre en fleur,
Le soleil repose
Au fond de ton cœur.*

*La colombe mange
Un brin d'olivier.
La colombe chante
Sur son oreiller.*

*Comme une soucoupe
Brille auprès d'un verre
La lune est si claire
La lune volante.*

— Je n'y comprends rien, dit la jeune fille qui pensait : « Aucun doute : c'est lui. » L'arbre rose symbolisait sa propre personne en robe de mousseline, et l'oreiller de la colombe évoquait la nuit passée.

Il demanda d'un ton engageant :

— Qu'est-ce que vous ne comprenez pas ? Dites ?

Elle sourit avec gêne.

— Je n'imagine pas facilement une colombe sur un oreiller. Un perchoir ferait mieux l'affaire.

— Non, non, ma chère enfant. L'oreiller est indispensable. Cela signifie que la colombe dort même en chantant, même en brillant. C'est la paix, notre chère Paix.

— Ah ! très bien, Douglas. Cette fois j'applaudis.

Ils levèrent en même temps les yeux au ciel limpide. Deux mouettes volèrent au-dessus du parc comme de grandes fleurs blanches à feuilles noires. Elles s'en allaient vers le nord, dans la direction du lac. Elisabeth demanda à Muzzy s'il connaissait Fore-Castle depuis longtemps.

— J'y passe toutes mes vacances depuis mes premières années de collège à Eton, où Richard et Edward devinrent mes condisciples.

— Alors, que pensez-vous de miss Arabel ?

— Ce que j'en pense..., hum... Eh bien ! elle a eu une triste vie. Mais son secret est très connu.

— Sa vie n'est pas finie, j'imagine, Douglas. Et si son secret est connu, vous pouvez me l'apprendre.

Le jeune homme ne répondit pas tout de suite. Il regardait les deux mouettes qui revenaient des bords du lac et se dirigeaient vers le sud.

— Dites-moi d'abord ce qui vous étonne, Elisabeth, ce qui vous semble anormal.

— Son mutisme. Elle ne parle à personne, sauf à Jonathan et à Jack. Son rôle mal défini. On dirait tantôt la maîtresse de maison, tantôt la servante. Enfin sa ressemblance avec la figure d'un tableau italien.

Muzzy sursauta :

— Comment? dit-il. Vous l'avez remarqué, Elisabeth? Le maître de Fore-Castle vous a-t-il fait pénétrer dans son sanctuaire?

— Dans son bureau, oui. A mon arrivée, Lucy a ouvert la porte dissimulée sous un panneau de tapisserie. « Père, voici mon amie française », a-t-elle dit en me poussant dans la grande salle que vous connaissez. John Spencer laissa une minute un journal uniquement composé de chiffres et s'écria : « Soyez la bienvenue! » Puis il cessa de me prêter la moindre attention, et mes regards furent attirés par une toile qui semblait recueillir toute la clarté des hautes fenêtres. « Ce n'est pas l'original, c'est une copie, mais elle est bien faite », chuchota Lucy. Elle lut les notes du copiste : « Vittore Carpaccio, Venetian School. Holy Family and kneeling donors. » La Sainte Famille et ses donateurs. Quelle charmante coutume, Douglas! Le peintre ne pouvait pas mieux payer ceux qui le payaient qu'en leur donnant une place à côté de Jésus et de sa Mère. Je regardai d'abord l'homme à genoux, de profil, les mains croisées sur l'hermine de son manteau, baissant les yeux dans une attitude songeuse. Je remarquai la femme au collier de perles, aux mains jointes, au regard également songeur, à l'air absent. Ce couple silencieux disait beaucoup de choses. Il disait que les hommes à manteau d'hermine et les femmes au cou emperlé ne sont pas faits pour la contemplation.

— Nous excepterons saint Louis, bien entendu. Ce que vous observez me paraît juste. Les *donors* ne semblent pas même voir Notre-Dame et le Nouveau-Né. En revanche, le bœuf s'abîme dans l'adoration, le museau au ras du sol, et à l'arrière-plan, dans un minuscule sentier, on voit s'approcher les Mages comme

on voit les événements terrestres de l'au-delà, dans la simultanéité bienheureuse que donne l'Éternité. Mais ce n'est pas tout ce que vous avez remarqué, Elisabeth.

— J'ai trouvé une ressemblance inexplicable entre la dame au collier de perles et miss Arabel. Le tableau ne date-t-il pas de l'an 1500?

— De 1505. La copie a été faite en 1780 par Harry Spencer. John l'a toujours eue sous les yeux. A vingt ans, il s'est épris d'une de ses cousines, Mary Brooke. Celle-ci ne pouvait lui rendre amour pour amour. Elle était fiancée à un Irlandais nommé Godwin qu'elle épousa. Veuve après deux ans de mariage, elle se réfugia à Fore-Castle où vivait toujours la vieille lady qui l'accueillit comme une fille. Mary attendait alors un enfant, et des médecins réputés avaient annoncé que cette naissance entraînerait sa mort. Une telle menace la rendait extrêmement chère à son entourage. Elle passait les journées couchée sur une chaise longue dans cette pièce qui est devenue le refuge de John Spencer. Pendant ses longues heures d'inaction et de rêverie, Mary Godwin regardait sans cesse le tableau de la Sainte Famille. A cette contemplation sa fille Arabel doit sans doute une charmante ressemblance avec la dame au collier.

— Et Mary?

— Elle mourut en donnant le jour à la petite Arabel qui fut adoptée par John Spencer, reprit Douglas. Et John ne tarda pas à épouser la fille d'un banquier de la Cité, dont il devint le successeur. Mais il était voué à la solitude. Sa femme mourut après lui avoir donné les quatre beaux sujets que vous connaissez, Elisabeth. Fore-Castle privé de direction féminine fut dirigé par une gamine : Arabel. Celle-ci montrait une précocité surprenante. Elle avait un grand ascendant sur les garçons et les filles et le don de tenir leur attention en éveil par toutes sortes de récits, de contes, de légendes. Un jour qu'elle se promenait dans la lande, accompagnée d'Ellen, elles rencontrèrent une vieille femme qui portait un fagot sur son dos. Arabel l'aida et la reconduisit jusqu'à sa mesure. Ellen ne voulut pas la suivre. Elle attendit au pied d'un arbre, toute maussade et songeuse. « Oh ! dit-elle à Arabel lorsqu'elle vint la rejoindre, comme c'est triste, la vieillesse, comme c'est laid ! Faudra-t-il que j'aie un jour, moi aussi, des cheveux blancs et ces doigts déformés, secs et noirs comme du

bois? » Arabel répondit froidement : « Oui, ma chère. Ou mourir. — Mourir? Vous êtes folle? — Tout le monde meurt », reprit Arabel encore plus froidement. Le même soir, Ellen se jeta dans la rivière. Elle fut repêchée par Jonathan. A toutes les questions de son père, elle répondit en sanglotant : « J'ai peur de la vieillesse! J'ai peur de la mort! » Arabel fut réprimandée par John Spencer qui lui dit, dans un mouvement d'irritation : « Je vous défends de jamais parler aux enfants! » Finis les histoires, les contes et les légendes. Pendant plusieurs années, ceux qui l'interrogeaient n'obtenaient que cette réponse : « Je n'en sais rien. » Arabel Godwin est restée silencieuse, et comme vous l'avez remarqué, elle s'adresse de préférence à Jack et surtout à Jonathan. Quant à Ellen Spencer, elle a trouvé le dérivatif à la crainte de la mort : l'amour... Elle s'est mariée à dix-sept ans. Oui, ma chère, le plus puissant dérivatif! L'art en est un autre, mais, comme l'a dit Elisabeth Barrett : « L'art, c'est beaucoup; l'amour, c'est plus encore. » Et j'ajoute que ce sentiment est rassurant à tous égards. Il porte une preuve de l'immortalité de l'âme plus engagée que le corps dans l'union de l'homme et de la femme.

Elisabeth considérait avec attention ses sandales blanches. Douglas reprit :

— Cette histoire, l'histoire d'Ellen se jetant à l'eau, m'a inspiré mon premier poème. Vous pensez bien que je ne l'ai jamais lu à voix haute ici. Je vous le dirai tout bas, voulez-vous?

Elle fit un signe; il murmura :

*Qu'ai-je vu à la fenêtre,
Ma sœur blanche, ma sœur belle?
J'ai vu un vieux et une vieille.
C'était toi, c'était moi;
Comment croire chose pareille,
Ma sœur blanche, ma sœur belle?
C'était moi, c'était toi,
C'était un vieux et une vieille.*

— Jolie, ma chanson, n'est-ce pas, Elisabeth?

— Oui. Il me semble que j'entends le bruit d'un moteur, dit la jeune fille en se levant. Je crois qu'il est temps d'aller à la gare.

Elle se dirigea rapidement vers la grande cour pavée.

Ellen Wonder était déjà installée dans la voiture. Elle tendit à Elisabeth ses doigts tout roses et plissés par l'eau vive. John Spencer démarra silencieusement.

Le chemin qui longeait la bruyère s'élargit; des collines apparurent au loin; des lianes croissaient parmi les arbres, et les feuillages du houblon, mêlés aux branchages, laissaient pendre de minuscules grappes vertes.

Ellen Wonder s'obstinait à considérer d'un air boudeur ses mains de lavandière. Elisabeth cherchait en vain une parole aimable à dire. Elle ne pouvait penser qu'au premier poème de Douglas Muzzy (celui du vieux et de la vieille lui semblait complètement ridicule). Oui, le petit arbre rose, c'était elle, et le visiteur nocturne, c'était lui, Douglas. Si le poète l'aimait, elle ne pouvait le payer de retour. Deux heures auprès de lui n'avaient-elles pas semblé longues?

— Critérium infallible, soupira-t-elle.

— Que dites-vous? réclama Ellen.

— Je dis : temps splendide, et la nuit a été si détestable!

— Une nuit de chien, c'est sûr.

John Spencer fit un virage, et la petite gare paysanne se dessina avec ses barrières peintes en blanc, ses hangars, ses rails entre lesquels poussaient des touffes d'herbe raide comme du crin vert. Une odeur chaude de goudron, l'ardeur du soleil, ne pouvaient troubler la fraîcheur liquide et délicieuse de l'air.

Ellen cria :

— J'aperçois Lucy! Nous sommes en retard.

— Nous sommes en retard, répéta John Spencer en voyant s'élancer une jeune fille en robe de surah bleu et rouge, constellée de gros pois blancs.

— Oui, père, dit Lucy d'un air enjoué. Sans cette énorme valise, je vous aurais donné une bonne leçon.

— Qu'auriez-vous fait?

— Je serais partie à pied par le chemin de traverse.

Elle embrassa en riant son père, Ellen et Elisabeth. Comme elle montait dans la voiture, Ellen, qui l'observait attentivement, réclama :

— Quoi de neuf à Edimbourg?

Lucy répondit sèchement :

— Rien du tout, ma chère.

Elle se ravisa soudain et s'exclama avec enthousiasme :

— Oh! une grande merveille : les pingouins du Zoo se promènent en liberté dans les rues! Il paraît qu'ils ne mangeaient plus. Le directeur du Zoo est un homme plein d'intelligence. Il a compris que ses pensionnaires avaient besoin de distractions. Il les laisse sortir.

— Ont-ils retrouvé l'appétit? demanda John Spencer.

— Oui.

Ellen s'écria :

— Des pingouins dans une rue! Quelle impression cela fait-il, Lucy?

— Celle-ci, ma chère : on voudrait les prendre dans ses bras. Il paraît que toutes les créatures de Dieu ont besoin de distractions. Même les plus infimes. Même les poissons rouges. Si vous avez des poissons rouges, Elisabeth, ayez soin de placer leur aquarium près de la fenêtre. Et que la rue ne soit pas déserte. Ils aiment le monde.

— Je n'ai pas de poisson rouge, dit Elisabeth en riant. Je n'ai qu'un papillon, vous le savez.

Comme le houblon montrait de nouveau ses guirlandes claires, John demanda à sa fille des nouvelles de Mrs. Roberts. Elle répondit que la vieille dame allait mieux. Il protesta :

— La vieille dame est plus jeune que moi. Elle n'a pas cinquante ans, Lucy.

— Peu importe. A mes yeux, c'est une vieille dame. Elle aurait pu être ma mère. Mais ma mère n'aurait jamais été pour moi une vieille dame, même à cent ans. Vous ne serez jamais non plus pour moi un vieux monsieur, père.

— Merci beaucoup, Lucy. Et votre fiancé, comment va-t-il?

— Comme un pont.

John Spencer regarda Lucy d'un air inquiet. Mais celle-ci attendit de voir les tours de Fore-Castle pour annoncer :

— Mes fiançailles sont rompues. Et je vous prie de ne me poser à ce sujet aucune question.

CHAPITRE III

UNE INSOMNIE

LUCY se réfugia dans sa chambre après avoir lancé à la tête de Jack un papier :

Eau chaude pour thé

Eau chaude pour tub.

L'enfant monta un broc d'eau bouillante et la théière achetée par Lucy aux Arts Ménagers, pendant son séjour à Paris. Il demanda d'un ton inquiet :

— Miss Lucy, voulez-vous du pudding?

Elle se pencha sur sa valise entrouverte, arracha d'un amas de linge et de livres un petit sac en papier cristal :

— Voici pour vous, dit-elle.

C'était une splendide cravate verte pointillée d'or.

— Vous serez très beau avec ça. Vous avez tout du scarabée, Jack. Et merci pour le pudding. Je n'ai pas faim. Je me coucherai tôt, mais je vous prie d'ouvrir les oreilles et de venir me raconter les insanités que vous entendrez dire à propos de mon voyage.

— Ah! miss Lucy, ils disent tous que vous avez fait la plus irréparable des sottises.

— Tous, Jack?

— Ces messieurs... et Mrs. Ellen.

— Quels messieurs? Mes frères?

— Oui.

— Et encore?

— C'est tout. Douglas Muzzy a protesté, lui. Il a grogné : « Il faut croire qu'elle a ses raisons », tandis que Mrs. Ellen criait : « Perdre de gaieté de cœur une situation pareille! »

Le visage de Lucy s'empourpra. Si Jack n'entendait que des inepties de ce genre, elle le dispensait de les retenir. Il devait seulement chercher à connaître l'opinion de Jonathan Johnson.

— J'y attache beaucoup d'importance, dit-elle.

Jack disparut dans le couloir en sifflotant.

Après ses ablutions, Lucy but son thé et le trouva très amer. Par la fenêtre de sa chambre, elle voyait la cime des collines flamboyer au soleil couchant.

Sur un rosier, une fauvette à tête noire lançait un tourbillon de notes, sept joyeux petits chiffres.

« Idiote, idiote, idiote, pensait Lucy. Idiote, sept fois idiote, voilà ce que dit la fauvette. »

A cet instant le cloche du diner s'ébranla. Lucy dit à voix haute :

— Qu'ils bouffent !

Elle se sentait affreusement seule et pour toujours.

— Pourquoi sonne-t-il si longtemps ?

Jack rythmait par sept la sonnerie du soir. Il suivait toujours son inspiration. Cette fois c'était la fauvette à tête noire qui lui dictait ce qu'il devait faire.

— A nous deux, disait-il, toi et moi, petite fille brune !

Et il se mit à beugler sa joie sous la fenêtre :

— Ciel bleu. Ciel bleu. Ciel bleu. Ciel bleu. Sept fois bleu. Septième ciel.

« Ce gamin est fou ! » songea Lucy qui venait de se mettre au lit.

Elle ferma les yeux. Le sommeil l'emporta dans un pays de douceur silencieuse. Elle nageait et l'eau clapotait paisiblement sous son menton. Lorsqu'elle s'éveilla, elle entendit du bruit dans la chambre voisine. Elle appela :

— Elisabeth ! Elisabeth !

La porte s'ouvrit. Elisabeth entra sur la pointe des pieds. Elle semblait agitée, inquiète.

— Je n'osais pas vous déranger, Lucy, dit-elle. J'espère que vous n'êtes pas souffrante. Jack m'a dit que vous ne vouliez pas diner. Vous recevrez dans quelques instants la visite de votre père.

A peine avait-elle prononcé ces paroles qu'un pas rapide résonna dans le couloir.

— Vous pouvez rester ! cria Lucy à Elisabeth qui s'eclipsait. Non ? Eh bien ! laissez entrouverte la porte de communication, et si vous entendez un commencement de discussion, revenez immédiatement.

Le premier geste de John Spencer, en entrant dans la chambre de sa fille, fut de fermer la porte entrebâillée. Il s'assit au chevet et regarda Lucy immobile, son drap sous le menton, les yeux clos.

— Je suppose que vous ne dormez pas, Lucy.

Elle fit un signe imperceptible.

— Non, père.

— Peut-être avez-vous quelque chose à me dire ?

— J'ai tout dit. Commentaires et épilogue ne signifient rien.

John Spencer n'était pas de son avis. Elle avait rompu un fil qui pouvait être renoué, si elle gardait un regret comme elle le laissait croire.

— Je ne laisse rien croire, père. Je me suis couchée parce que j'étais fatiguée du voyage.

— Vous n'êtes jamais fatiguée, Lucy. Chacun le sait. Elle garda le silence. Une fois encore John Spencer proposa d'intervenir auprès du fiancé éconduit. Elle se dressa avec horreur.

— J'ai dit des paroles définitives.

— Mais pourquoi?

Cette fois Lucy se mit à parler abondamment. D'une voix rapide, véhémence, elle raconta son arrivée à Edimbourg. Elle avait trouvé Mrs. Roberts seule, grelottant de fièvre dans un appartement très beau, mais sans confort. « Je vais allumer du feu, avait-elle dit. — Non, ma chère, c'est inutile, je n'ai pas froid. — Laissez-moi appeler le docteur. — Je vous le défends bien. Le docteur ne comprendrait rien à mon cas. D'ailleurs, je ne lui dirais pas ce que j'ai. — Mais... qu'avez-vous donc? — Une contrariété. Il n'y a pas de drogue pour cela, j'imagine. »

Lucy avait compris que Mrs. Roberts ne lui ferait pas de confiance. Elle s'était mise très sérieusement à son rôle de garde-malade et de bonne à tout faire dans une maison impossible, impossible...

— Pourtant je ne suis pas habituée au confort, père, vous le savez. Mais lorsqu'il s'agissait d'acheter des choses absolument indispensables, Mrs. Roberts se récriait : « A quoi bon cette dépense? » Je n'avais pas encore deviné le sujet de sa contrariété, mais je soupçonnais son épouvantable maladie.

— Quelle maladie, Lucy?

— L'avarice.

— Qu'importe, mon enfant. Vous ne deviez pas vivre avec elle, après votre mariage.

— Non, mais je devais vivre avec son fils. Elle lui avait transmis le virus avec l'existence. Vous allez voir. Samedi dernier, James est venu de Londres et il a commencé par montrer à sa mère, avec triomphe, un portefeuille bourré de billets.

— Un avare ne montre jamais son portefeuille, observa John Spencer.

— C'est possible. Laissez-moi continuer, je vous en prie. Mrs. Roberts a dit à son fils : « Eh bien ! je suppose que tu vas me rembourser immédiatement. As-tu oublié ta dette ? Mes cent cinquante livres ? » James a répondu : « Je vous demande encore un peu de patience, mère, soyez sans crainte. » Nous sommes sortis, lui et moi, afin de faire des provisions. Comme j'entrais dans une boutique de fruiterie, il m'a dit : « Pas de fruits, chérie, c'est inutile ; nous n'aimons pas cela. » Quelques instants après, un peu plus loin, j'appris que sa mère et lui n'aimaient pas les gâteaux. Ni le poisson. Ni la viande. Il a fini par me laisser choisir un rôti. Je l'ai payé. Quant aux légumes, Mrs. Roberts ne voulait manger que des pommes de terre de l'arrière-saison. De vieilles pommes de terre toutes cornues de germes violets qu'il fallait arracher et qui repoussaient comme du chiendent. J'ai fini par dire à la mère et au fils que nous n'avions pas les mêmes goûts et que je ne pourrais mener la même vie. Mrs. Roberts a sursauté. James m'a pris la main : « Quelle vie, chérie ? » J'ai répondu : « La vôtre, chéri. Votre affreuse vie sordide. Et je ne serais pas sûre de pouvoir élever mes enfants. Pensez donc : le lait coûterait trop cher, le porridge serait inutile, et en cas de maladie, j'apprendrais que les médecins sont tous des ânes. L'avare préfère donner sa vie plutôt que sa bourse, et, naturellement, la vie des autres avant la sienne. » J'ai dit encore plusieurs vérités de ce genre, puis je suis partie et j'ai commencé par regarder le menu des restaurants. Je mourais de faim. Je n'ai pas pu acheter grand'chose. J'avais dépensé presque tout mon argent à soigner Mrs. Roberts. Au début, cela me semblait amusant, et puis j'ai eu la nausée. L'avarice gèle le cœur. L'amour n'y tient pas. L'amour d'un avare, c'est un amour mort. Je n'en voulais pas.

John Spencer garda un long silence avant de répondre :

— Je ne sais si vous avez eu raison, Lucy.

A son avis, un homme jeune, qui n'avait pas d'autre défaut, pouvait tout de même être un mari potable et rendre sa femme plus heureuse qu'un gaspilleur, un ivrogne, un débauché.

— Moins malheureuse, peut-être, mais je veux être entièrement heureuse, père !

John Spencer baissa les yeux devant le regard étincelant de sa fille.

— Et maintenant je n'ai plus un penny, dit-elle.

Ouvrant un portefeuille en cuir, il lui remit un billet de vingt livres. Que ne pouvait-il lui donner une traite sur le bonheur entier, le bonheur parfait, attendu passionnément par toutes les filles du monde!

— Bonsoir, Lucy. Reposez-vous, dit-il en fermant doucement la porte.

Lucy appela tout de suite Elisabeth. Puisque son secret lui était sorti du cœur, elle pouvait en parler à sa meilleure amie. Elisabeth l'écouta d'un air chagrin. Elle avait la même opinion que John Spencer. Oui, le fiancé pouvait faire un mari potable.

Richard entra dans la chambre de sa sœur au moment où celle-ci criait :

— Vous épouseriez un avare, vous?

Elisabeth eut un si beau sourire que Lucy n'insista pas. Elle avait compris. Le sourire semblait le reflet d'une pensée radieuse. Richard considéra un instant la jeune Française. Il posa sur la table de Lucy une assiette de pudding au riz. Il ne prononça pas une parole. Il semblait craindre de blesser une blessée.

— Merci, Richard, dit-elle. Que s'est-il passé en mon absence?

— Nous avons pêché l'étang et mangé du poisson à tous les repas pendant trois jours.

— Quelle nouvelle langue apprenez-vous?

— J'en suis toujours à l'arabe, ma chère. Ah! voici Ellen.

Mrs. Wonder, son bébé dans les bras, vint s'asseoir dans un fauteuil en soupirant :

— Je dois vous dire que vous êtes folle, Lucy. Laissez-moi faire. J'écrirai à Mrs. Roberts et tout s'arrangera.

Lucy pria sa sœur de se mêler de ses propres affaires. Richard se leva et commença de causer avec Elisabeth, mais il lui fallut très vite intervenir auprès de ses deux sœurs et les séparer. Celles-ci criaient comme des putois; le bébé pleurait.

— Regagnez votre gîte, Ellen, dit-il en la poussant doucement par les épaules. Vous donnez le mauvais exemple à votre fils.

Elle se regimba :

— Osez-vous dire que j'ai tort? Je veux le bonheur de Lucy et rien d'autre...

— Vous avez grand tort de crier.

— Alors, je me tairai.

Elle sortit. La porte s'ouvrit de nouveau. C'était Edward. Il avait entre les bras une pile de livres, la consolation suprême, le remède à tous les maux. Il vanta son choix : Shakespeare, Keats, Shelley, Corneille, Racine et Saint-Simon. Quand Lucy aurait tout lu, son chagrin se dissiperait comme un nuage, il prendrait une autre direction, sans doute le cœur d'une autre jeune fille. Chaque livre ressemblait à la grande prairie de Fore-Castle. Il était plein de secrets, mais il fallait chercher longtemps et méditer avant de trouver l'herbe qui fait rêver, l'herbe qui fait dormir, celle qui guérit.

— Laissez-moi tranquille avec vos sornettes!

Edward se mit à rire, puis il se tourna résolument vers Elisabeth Caumartin et demanda si elle consentirait à poser pour un tableau de l'Été.

Elle personnifierait ainsi la saison la plus belle. Il donna à ces derniers mots un tel accent que Lucy le regarda avec ironie. Edward insista en s'excusant auprès d'Elisabeth. Il ne connaissait pas de jeune fille aussi parfaitement blonde.

— J'accepte, dit-elle simplement.

— Pourrons-nous commencer demain?

— Si vous voulez.

Edward la remercia et sortit en hâte, comme s'il craignait de sa part un revirement. Richard dit soudain d'une voix sourde :

— Si mon frère ne faisait pas un chef-d'œuvre il serait vraiment impardonnable. L'animal devra avant toutes choses prendre des photos. C'est son habitude, et vous allez subir des supplices variés, Elisabeth.

Lucy annonça qu'elle avait plusieurs photos de son amie.

— Oui. Dans mon chiffonnier. Le troisième tiroir.

Richard se dirigea vers le petit meuble qu'il ouvrit avec précaution. Lucy le guidait :

— Non, pas cela. Oui, tu brûles. A droite!

Il s'était emparé d'une enveloppe bourrée d'images. La prairie de Fore-Castle, le lac, Londres et Hyde-Park, Paris, le Bois de Boulogne, le Luxembourg.

— J'emporte tout ça pour Edward, dit le jeune homme, et soyez sûre, Elisabeth, que je le surveillerai. Je l'empêcherai de faire du gâchis. Bonne nuit!

Après son départ, Lucy revint à ses moutons : ses regrets, ses pensées chagrines. Elle attendait avec impatience le verdict de Jonathan.

« Ce vieux a du flair. Il sait des choses. »

Jack finit par apporter une sentence inscrite au verso d'une note d'épicier toute graisseuse :

« La somme des maux est l'isolement du cœur.

« La somme des misères est la méchanceté de la femme. »

Elle rougit de dépit. Que voulait dire le vieil âne? Un reproche? Un avertissement? Elle réfléchit et s'aperçut qu'elle traitait injurieusement le Siracide. L'isolement du cœur? Elle commençait à comprendre l'amertume de ces mots. Mais la méchanceté féminine? Jonathan pensait-il à Mrs. Roberts? Évidemment non. Mrs. Roberts n'était pas méchante. Alors il s'agissait d'elle seule, Lucy Spencer, qui avait tout gâché, tout perdu, par son intransigeance féroce. Jack, voyant des larmes sur les joues de la jeune fille, s'écria :

— Ne pleurez pas, au nom du Ciel!... Attendez une minute.

Il disparut et revint, tenant étroitement serrée dans ses bras une chose brune qui remuait et se débattait. C'était un petit lièvre à patte tordue dans un piège.

— Ah! bandit, vous avez encore fait une victime!

Jack prit un air contrit. Il n'avait pas placé de piège dans une intention mauvaise. Un lièvre adulte ou même un enfant lièvre ne s'y serait jamais laissé prendre. Mais ça, c'était un lièvre de quelques jours. Une semaine peut-être... Miss Lucy pourrait l'apprivoiser, l'emmener partout, même à Londres.

La figure douloureuse de Lucy avait changé. Elle s'était éclairée, tandis qu'elle caressait l'animal aux yeux peureux, aux longues oreilles.

— Oh! quelle détresse! Elisabeth, voyez cette pauvre petite patte! Nous allons lui faire un pansement. Nous allons lui faire un petit nid. Vous, garnement, filez!... Allez vous coucher, Jack; vous êtes tout de même un bon garçon. Choisissez un livre dans cette pile. Vous le garderez en souvenir de moi.

L'enfant considéra les volumes apportés par Edward. Il s'empara du *Songe d'une Nuit d'été*, et s'éloigna en gambadant.

Lucy bondit hors de son lit; elle prit dans le second tiroir du chiffonnier un morceau de soie rose, une babouche doublée de cygne. Elisabeth apporta une boîte en carton. A son avis, il ne fallait ni soie ni satin, mais de l'herbe fraîche, des feuillages.

Elle arracha des grands vases en opaline grise, des touffes de bruyère dont elle fit un léger matelas. Elle descendit à la cuisine et rapporta un peu de lait et des miettes de gâteau. Lucy eut grand'peine à faire boire le lièvre. Il consentit pourtant à lécher son doigt qu'elle trempait avec patience dans le bol. Elisabeth regagna sa chambre.

Dans son lit Lucy ferma les yeux. Elle médita sur ces mots : l'isolement du cœur. C'était bien la pire souffrance ; les journées devenaient longues et lourdes, les nuits inépuisables. Edward avait beau dire que la pensée d'autrui pouvait dissiper certains nuages, elle n'en croyait rien. Oui ou non, aurait-elle pu vivre en paix et en joie avec un avaré ? Quel livre de Français ou d'Anglais lui aurait donné une réponse. Une œuvre de Shakespeare, de Saint-Simon ? Elle appela tout bas :

— Elisabeth ! Elisabeth !

Elle n'entendit pas de réponse et reprit sa méditation amère.

Entre les volumes apportés par Edward Spencer elle découvrit un mince recueil de fabliaux et de mystères français moyenâgeux. Elle l'ouvrit, lut au hasard et trouva un paragraphe qui valait la peine de réveiller Elisabeth Caumartin.

— Ecoutez, ma chère, dit-elle en s'asseyant à son chevet. *Le Mystère d'Adam*. Délicieux. Voici ce que le diable dit à Eve : « Puis que del fruit aurez mengié — Sempres vous iert li cuer changié. » Ça veut dire : Du moment où vous aurez mangé du fruit, le cœur vous sera changé à jamais.

Elisabeth se frotta les yeux. A quel fruit pensait donc Lucy ?

— Le fruit du siècle.

— Oh ! c'est un si beau siècle !...

— Oui, mais... dur à avaler... Je pense plutôt au fruit de la guerre. Enfants, nous avons mangé à satiété de cette horrible pomme, n'est-ce pas. Nous devrions être à présent de drôles de femmes, à moitié serpents.

Elisabeth murmurait :

— A jamais changé... Oui, c'est bien ça.

— Nous sommes de plus en plus semblables aux hommes qui sont de moins en moins semblables à Dieu, reprit Lucy avec un bel éclat de rire.

Elle ajouta qu'elle en rabattait. Elle ne demandait plus à être heureuse toute sa vie. Une dizaine de jours

lui suffirait. Mais à la condition de connaître une véritable ivresse. Une vague de bonheur.

— Moi aussi, je voudrais cette vague, mais qu'elle m'engloutisse et que je ne revienne jamais sur la terre ferme, la terre sèche, la terre ingrate. J'espère que vous allez pouvoir enfin dormir, Lucy, ajouta Elisabeth en réprimant un bâillement.

— Oui, dit Lucy. Je me sens un peu mieux. Edward avait raison. Il y a tant d'herbes différentes dans la prairie et tant de choses dans un livre!

Elle regagna sa chambre en songeant :

« Une dizaine de jours, mais que ce ne soit pas un bonheur ordinaire. Nous ne pouvons plus nous contenter de maigres riens comme nos mères et nos grand-mères, nos tantes et nos grand-tantes... »

Elle pensait au progrès scientifique, aux forces nouvelles, aux découvertes fabuleuses. Le jour viendrait, où l'on pourrait, par une alchimie si longtemps souhaitée, métamorphoser toutes les choses viles en trésors.

Encore une fois son rêve s'assombrit. Mais alors, au milieu de ce paradis, peut-être serait-il plus malheureux que jamais, l'homme au cœur insatiable?

CHAPITRE IV

JE NE TRAVAILLERAI PAS AUJOURD'HUI...

LE lendemain, à Fore-Castle, le bruit se répandit que Lucy avait rompu ses fiançailles pour un motif grave. James Roberts était un pingre. On discuta sur le vice le plus déplaisant.

— Dante avait eu raison de placer les avares en enfer, déclara Muzzy.

— Aucun espoir de guérison, dit le docteur Wonder. C'est un état passionnel qui s'accroît avec l'âge.

— Et une maladie contagieuse, répliqua Richard. Notre pauvre Lucy l'a échappé belle!

Interrogée sur ce cas, Arabel répondit simplement :

— Peut-on demander à un homme d'être sans défaut?

Edward Spencer avait entraîné Elisabeth Caumartin dans la prairie fauchée l'avant-veille. Il réclama :

— Quels sont les synonymes d'avare, en français?

— Rapia. Radin. A la campagne on dit : chien. Et encore : chien comme la lune.

Edward répéta avec délices le mot : chien comme la lune, puis il s'exclama :

— Pauvre chien ! Pauvre lune ! Je me demande un peu pourquoi les chiens seraient avares.

Elle riposta :

— Ces bêtes-là se feraient tuer plutôt que de lâcher un os moisi.

— C'est vrai. Mais la lune ?

— Eh bien ! la lune donne une impression de froid terrible, et l'avarice, c'est une glace épaisse.

Edward ne l'écoutait plus et regardait d'un air mécontent l'herbe rase. Il l'invita à franchir le ruisseau et prit avec elle le chemin de la grange.

— Puisque les fenaisons viennent d'être faites, dit-il, je vais choisir deux ou trois bottes de foin doré. Il faut ce décor. C'est tout à fait indispensable pour ma figure de l'Été. Votre figure. Auriez-vous la bonté de vous asseoir là-dessus, Elisabeth ?

Elle obéit et demanda soudain :

— Votre frère vous a-t-il donné mes photos ?

— Le gaillard ne m'a rien donné du tout.

— Bah ! Il n'y a plus pensé.

— Il n'y a peut-être que trop pensé, je le crains.

Elisabeth, essayez de prendre une figure un peu sensuelle. Oh ! ne riez pas ! Et, je vous en prie, allez changer de robe. Il vous faut absolument une robe froncée à la taille. Votre espèce de petite jupe-porte-feuille à grandes poches sera tout à fait ridicule dans dix ans. Et je travaille pour la postérité.

— Douglas Muzzy croit qu'il n'y aura pas de postérité.

— Muzzy est un poète. Je ne discute jamais avec lui. Où allez-vous ?

— Ne m'avez-vous pas dit de changer de robe ?

— Rien ne presse. J'ai changé d'idée. C'est encore plus vite fait. Asseyez-vous, Elisabeth, et causons. Je ne travaillerai pas aujourd'hui.

Elisabeth avoua que Lucy l'avait tenue en éveil une partie de la nuit.

— Ne pouviez-vous lui dire de vous laisser la paix ? Eh bien ! dormez. Je suppose que vous pouvez dormir sur une botte de paille ? Je vous garderai.

— Je préfère m'éveiller, Edward. Racontez-moi quelque chose, ou bien montrez-moi des images.

— Des images, Elisabeth? — Il sursauta de plaisir.
— Des images? Venez dans mon atelier, s'il vous plaît.

Elle le suivit dans la tour du Sud qu'il appelait la tour du Soleil. Dans une vaste salle aux dalles rouges on voyait les objets les plus hétéroclites : bustes en plâtre, pichets d'étain, oiseaux empaillés, et une infinité de miroirs de toutes formes, de toutes les époques.

— Avec deux personnes, j'en fais d'un seul coup dix ou douze, s'écria-t-il.

Sur le chevalet, une toile où quelques traits prenaient figure d'énigme. Edward Spencer traitait un sujet classique, d'après une gravure du XVII^e siècle :

« Irène, venue pour ensevelir saint Sébastien après son premier martyre, le trouve vivant et verse du baume sur ses blessures. »

Le peintre italien d'autrefois avait montré un beau jeune homme blessé qui levait les yeux au ciel. Auprès de lui, Irène et une servante, portant des pots d'onguent et des pinceaux afin de panser ses plaies. Elles ne montraient pas cette joie délirante des femmes qui retrouvent vivant celui qu'elles croyaient mort. Leurs deux visages avaient la même expression tragique.

— Avez-vous compris, Elisabeth? Voici comment je vais les peindre. Dans un tourbillon de poussière, une toile d'araignée gigantesque figurera les mauvais desseins des bourreaux. Le regard du martyr dira : « Ils vont revenir. » Les femmes pleureront en pansant les blessures. Et ces larmes diront : « Demain, il sera mort. »

— Ne croyez-vous pas, reprit Elisabeth, qu'elles devraient quand même témoigner une joie immense? Retrouver vivant celui que l'on avait cru mort. Le retrouver même pour une minute, un regard!

— Mais, Elisabeth, ce sera le voir mourir deux fois.

— Il y a des êtres qu'il faut voir mourir cent fois, mille fois, reprit la jeune fille.

C'était ainsi qu'elle avait vu mourir sa mère. Chaque matin, elle la croyait morte.

Edward déclara d'un air songeur :

— Vous avez bien souffert, mon enfant, et personne pour vous protéger. Si vous vouliez...

Il la regarda. A cet instant on frappa à la porte. Jack entra tout joyeux; il s'écria :

— J'ai tué une mouette!

— Voici pour vous, dit Edward en le giflant.

Elisabeth protesta. Jack n'était pas un méchant garçon. La veille il avait recueilli un lièvre blessé, aussitôt adopté par Lucy.

— Vous cherchez des excuses parce qu'il a agi comme un gamin de votre pays. Toutes les mouettes de France se réfugient en Angleterre. Elles remontent la Seine, traversent la Manche et suivent la Tamise. Eh bien ! Jack, montrez-moi votre protégé, si vous souhaitez que je vous pardonne.

Ils se rendirent tous les trois au terrain de tennis où Ellen et Harry Wonder jouaient seuls. A l'écart, se tenaient Lucy Spencer et Douglas Muzzy, penchés sur une boîte en carton, berceau du jeune lièvre. La figure de l'ex-fiancée exprimait la joie la plus parfaite. Le poète l'avait aidée à fabriquer un biberon avec un flacon minuscule. Le petit lièvre lui léchait les mains. Pourtant la frayeur était toujours écrite dans ses yeux détournés.

— Il croit que je vais le tuer, disait-elle. Au moindre bruit il se blottit, le museau contre l'angle de sa petite caisse. Il voit que j'appartiens à la monstrueuse espèce humaine. Ah ! ne crains rien, bestiole. Tu seras toujours sous mon aile. Tu vivras jusqu'à cent ans.

Muzzy la considérait d'un air pensif ; il déclara :

— Vous serez une excellente mère de famille, Lucy.

A ces mots, la joie matinale se dissipa. Elle répondit :

— Hélas ! Je n'aurai jamais d'autres nourrissons que des lièvres à trois pattes... Qu'est-ce que vous venez faire, vous ?

— Une partie de tennis, répondirent-ils, en lançant leurs balles au hasard, attendant un quatrième partenaire.

— Venez, Douglas ! pria Edward. Si vous vous décidez, les jeunes personnes vous imiteront.

— Les jeunes personnes n'imiteront personne, s'écria Lucy. Elles se contenteront du rôle d'arbitre.

A midi, les joueurs se dispersèrent. Elisabeth et Lucy ôtèrent leurs bracelets et se lavèrent les mains dans leurs grandes cuvettes à fleurs, laissant la porte de leurs chambres entrouverte. Tandis qu'elle se fardait devant son miroir, Lucy Spencer annonça :

— J'ai pris une résolution. A la rentrée, je passerai un concours et je deviendrai professeur de culture physique.

— Très bien, dit Elisabeth.

— A présent que j'ai cuvé mon chagrin, reprit la jeune fille, donnez-moi des nouvelles de votre Gérard.

— Il n'est pas mien. Et je n'ai aucune nouvelle. Mais, Lucy, j'ai autre chose à vous dire.

A voix basse elle évoqua la nuit d'orage. Avant-hier, comme elle dormait, quelqu'un était entré dans sa chambre.

— Par exemple ! Vous avez rêvé...

Lucy vint s'asseoir sur le lit d'Elisabeth pendant que celle-ci racontait la visite nocturne. Elle écouta son amie sans l'interrompre, souriant, hochant la tête. Enfin, elle dit :

— Le mystérieux visiteur s'est donc borné à fermer vos volets, à éponger votre parquet, Elisabeth ? Puis il a approché une lumière de votre front. Nous avons déjà vu ça. Nous l'avons vu dans l'antiquité. La mythologie n'est pas une blague. Nous avons vu Psyché, n'est-ce pas... Ma chère, c'est l'Amour !

Elisabeth eut un sourire contraint ; Lucy poursuivait :

— Avez-vous des soupçons ?

— Euh..., j'ai pensé... Mais je peux me tromper.

— Dites toujours.

— Eh bien ! j'ai pensé un peu à Douglas Muzzy.

Lucy sursauta. Elle s'écria vivement :

— Oh ! ce n'est pas Muzzy. Réellement, non. Muzzy ne peut faire une chose pareille. Sa chambre est au sud, il n'a pas l'habitude de galoper dans la maison. Il connaît à peine tous nos appartements. Comment avez-vous eu cette pensée ?

Elisabeth parla du poème, de l'arbre rose, de la colombe endormie sur l'oreiller.

— Il est fou ! dit Lucy. Ah ! par exemple, j'en aurai le cœur net ! Soyez tranquille, ma chère. Le mystère sera éclairci avant que le diner ait sonné.

Elle fixa à son poignet un petit lacet d'or et Elisabeth un simple cercle d'ivoire. Puis elles descendirent ensemble l'escalier. Lucy riait sous cape et murmurait :

— Je vais confesser notre belle jeunesse.

Elle commença par interroger Richard, qu'elle rencontra dans le hall. Il parut d'abord interloqué, puis indigné. Pourquoi Lucy n'avait-elle pas donné à miss Caumartin une chambre fermant à clef ou au verrou ?

— Parce que je tenais à l'avoir près de moi, Richard.

— Vous avez agi comme une écervelée. Une piètre maîtresse de maison. Vous lui devez des excuses.

Il s'éloigna en maugréant. Lucy bondit à la tour du Soleil, entra sans frapper dans l'atelier de son frère Edward. Celui-ci cherchait avec agitation une feuille de vélin blanc sur laquelle il avait noté un détail précieux, la main même, la main si belle d'Elisabeth Caumartin. Il en ferait plusieurs études.

— A propos de miss Caumartin, j'ai une question à vous poser, Edward.

— Vraiment? dit le jeune homme en lui lançant un regard plein de méfiance. Asseyez-vous, très chère.

Il lui montrait une malle en osier. Tous les sièges étaient encombrés d'albums et de livres. Aux premiers mots de Lucy, la figure du peintre prit une expression de stupeur. Puis il se mit à rire et déclara que la jeune Française avait des hallucinations. Elle ferait bien de consulter un spécialiste, un psychiatre.

— Je vous conseille, Lucy, de ne pas faire trop de bruit avec cette insanité. Et surtout n'en parlez pas à Ellen. Vous savez qu'elle a une maladie : la jalousie. Elle battrait tout de suite la campagne.

— Je sais ce que j'ai à faire, Edward.

— Très bien. Au revoir. Laissez-moi travailler en paix.

— Il ne s'agit pas de travailler, mon vieux. Dépêchez-vous de descendre au rez-de-chaussée. Le déjeuner est servi.

Quand ils arrivèrent dans la salle à manger, tous les convives étaient déjà assis à table. D'un regard elle fit comprendre à Elisabeth que son enquête n'avait pas encore de résultat. Au dîner, sûrement, il y aurait du nouveau. Comme Douglas Muzzy annonçait qu'il irait à moto au bourg, afin de renouveler sa provision de tabac, Lucy lui demanda :

— Pourrai-je me percher derrière vous, sur votre machine?

— Très volontiers, mon enfant. Emmènerons-nous le lièvre?

— Non. Il faut qu'il oublie les prairies, les buissons, les terriers.

— Les gîtes où l'on songe, compléta Muzzy, en adressant à miss Caumartin un sourire.

(Il connaissait bien son français, son La Fontaine.)

— Bravo pour le poète! dit Edward.

Harry Wonder demanda :

— Comment ça vous vient-il, mon vieux, vos poèmes?

— Comme la violette au mois de mars.

— Bravo! cria de nouveau Edward.

Richard parlait avec son père. Jack boudait au souvenir de sa gifle. Arabel paraissait plus pâle que de coutume, et Ellen ne perdait pas son mari du regard.

Après le repas, Lucy courut chercher ses lunettes de soleil et suivit Douglas Muzzy au garage.

— Douglas, dit-elle sévèrement, voulez-vous me lire votre dernier poème et me l'expliquer.

Le jeune homme la regarda, tout saisi. Il bredouilla :

— Oui, mais oui,... mon enfant,... ma chère enfant curieuse.

Il retournait ses poches d'où tombèrent des carrés de papier pliés soigneusement. Il les ramassa, les ouvrit. Sur les uns il n'y avait que des titres de romans ou d'essais. Sur les autres, des notes. Enfin il annonça :

— Voici, voici. Écoutez.

La figure méfiante de Lucy se rembrunit graduellement, tandis que le jeune homme lisait d'un ton pénétré :

*Dans la vieille maison,
Seul, trois fois seul,
Ne parle pas tout haut,
D'autres que Dieu entendent...
Garde ton secret
Pour lui seul qui t'aime,
Et dis-lui ta pensée,
Rien qu'en fermant les yeux.*

Lucy était rouge de colère. Elle cria :

— menteur! Vous avez écrit autre chose et vous entrez la nuit dans la chambre des jeunes filles.

Muzzy ouvrit la bouche sans pouvoir proférer un son. Il regarda Lucy d'un air épouvanté, puis il lança un éclat de rire à faire trembler les murs du garage.

— menteur, reprit-elle, affreux menteur! Vous avez écrit un poème sur un arbre rose. N'essayez pas de me leurrer. Qu'est-ce que c'est que l'arbre rose?

— Une image, Lucy. Rien qu'un symbole, mon enfant. Et je vous donne ma parole que je ne me serais jamais permis... Oh! jamais, Lucy!

— Je ne vous crois pas. Filez seul au bourg. Vous êtes faux et rusé. Je ne veux plus vous voir.

Elle sortit du garage comme une furie, entra en coup de vent dans la cuisine et demanda à Jonathan où Jack pouvait se nicher. Ayant appris que le gamin aidait miss Arabel à étendre le linge, elle bondit au grenier divisé en plusieurs zones, dont la première était appelée séchoir.

Jack tendait à Arabel des monceaux de linge blanc comme la neige. Lucy le prit au collet.

— Que faisiez-vous l'autre nuit, cette nuit d'orage?

Il répondit : « J'ai dormi », avec tant d'innocence que Lucy suspendit son enquête. D'ailleurs le diner n'était pas encore sonné.

CHAPITRE V

LES CENT PAS DANS LA PRAIRIE

DOUGLAS Muzzy fila seul au bourg où il acheta huit paquets de cigarettes, les derniers numéros du *Manchester Guardian* et du *New-York Herald Tribune*. Il revint à toute allure dans le vent d'été parfumé, et les premières rimes d'un poème capable de plaire à toutes les jeunes filles du monde s'élevaient dans son cœur.

Il laissa au bord de l'allée sa machine poussiéreuse, afin de se mettre à la recherche de Lucy Spencer. La jeune fille devait être revenue à elle-même après un accès d'incompréhensible fureur. Il erra sous les fenêtres, se promena dans le hall et revint faire les cent pas dans la prairie. Comme il regardait le moindre brin d'herbe avec une grande attention, une voix enfantine cria :

— Avez-vous perdu votre bague, Sir?

— Non, garnement. Descendez de votre perchoir. J'ai à vous donner une commission.

Jack apparut. Les cheveux en désordre, l'air singulièrement attentif. Muzzy le pria de porter à miss Lucy un billet :

Je voudrais vous parler.

DOUGLAS.

Jack partit comme une flèche et il revint plus vite encore, annoncer d'un ton railleur que miss Lucy Spencer avait la migraine. Muzzy regarda sévèrement l'effronté messenger. Celui-ci soutint son regard et répéta le mot migraine en scandant chaque syllabe.

— La mi-grai-ne, Sir. Et elle a pris un cachet de quelque chose.

— Vous l'avez vue dans sa chambre?

— Oui... Non..

— Si vous mentez, garnement, vous me le paierez!

— Je ne mens pas. Elle était dans la chambre de miss Caumartin. C'est aussi sa chambre, 'est-ce pas?

— Alors... elle n'était pas couchée?

— Non. Elle s'occupait de quelque chose.

— Cessez d'employer ces expressions... Quelque chose? Quoi?

Jack révéla que miss Lucy Spencer et miss Elisabeth Caumartin essayaient de faire marcher un rouet. Elles l'avaient d'abord ciré soigneusement, puis, glissant un fil dans une tige mobile, elles s'étaient efforcées de le mettre en mouvement. Après un essai vain, elles avaient décidé de faire insérer une annonce dans un journal.

— Quelle annonce, mon idiot?

— Celle-ci : « Jeunes filles désirant apprendre à filer recevraient leçons femme âgée. Ecrire Fore-Castle. »

— Folie pure! cria Muzzy. Il faudrait une femme d'au moins deux cents ans.

— A quoi pensez-vous donc, Sir? Une personne de cent cinquante ans ou cent vingt ans suffirait.

— C'est possible. Eh bien! décampez. Laissez-moi seul, garnement. J'ai besoin de tranquillité.

Jack ne se fit pas donner deux fois ce congé. Il partit à toutes jambes dans la direction du château. Comme il entra dans le hall, son vieil oncle le saisit durement par les épaules.

— Où étais-tu caché, misérable? Va chercher tout de suite le docteur Harry Wonder.

Jack désirait avant tout d'aller voir où en était l'affaire du rouet. Il répondit impatiemment :

— Je ne sais où perche le docteur.

A ce moment, Richard Spencer apparut :

— Jack, dit-il, dépêche-toi. Mon cheval Barbet est malade.

— Il faudrait un vétérinaire, dit le gamin. J'ai grand'

peur pour la pauvre bête. Soyez sûre que le docteur Wonder la fera...

Une voix furieuse retentit :

— Que fera le docteur Wonder?

Le gamin s'esquiva en criant :

— Je n'ai pas dit périr. Je n'ai pas dit crever. Je n'ai rien dit!

Harry Wonder suivit de mauvaise grâce son beau-frère à l'écurie. Ils n'étaient pas du tout du même avis. Ils commencèrent à se disputer. Harry pensait qu'il y avait des différences considérables entre un cheval et un homme. Richard soutenait l'opinion contraire. Le docteur fut tout de même apitoyé par le regard inquiet et fiévreux du pauvre Barbet. Comme le lièvre et comme toutes les bêtes de la création, en présence d'un homme il avait peur.

— Il a peur que je le tue. Je ne vois qu'une chose, Richard : des sulfamides.

— Des sulfamides à un cheval?

— Vous venez de me dire qu'il faut soigner les bêtes comme les hommes.

— Pour un empire je ne prendrais de sulfamides, même si j'avais une fièvre de cheval!

— Et moi, je ne vous soignerais pas, croyez-le bien. Et si ça vous chante, donnez à votre cavale de la quinine dans du sucre en poudre. C'est tout ce que je peux vous dire. Ellen m'attend, mon cher. Au revoir!

Cependant Jack avait propagé la mauvaise nouvelle : Barbet était malade et le docteur Wonder se proposait de l'achever. Lucy et Elisabeth se précipitèrent à l'écurie. De son banc herbeux, Douglas Muzzy surveillait leurs allées et venues. Lorsque Lucy traversa la cour, il s'élança à sa rencontre afin de lui présenter un paquet de cigarettes.

— Je l'ai acheté à votre intention, mon enfant.

Elle dit d'un ton sec :

— Merci. Je ne fume pas.

— Une minute, accordez-moi une minute, s'il vous plaît. Je voudrais vous parler.

— Impossible, je regrette beaucoup. Laissez-moi, Douglas. Je vais chercher le vétérinaire. Faites un sonnet! ajouta-t-elle avec un sourire de raillerie.

Muzzy resta seul, mais son cœur était trop assombri pour qu'il pût mettre au monde son nouveau poème. Il s'allongea au pied d'un arbre et s'endormit.

Quand le diner rassembla les hôtes de Fore-Castle, John Spencer écouta avec intérêt les nouvelles de Barbet.

— Je crois qu'il s'en tirera, annonça Richard.

Le docteur Wonder et Ellen ricanaient avec mépris. John Spencer remarqua tout à coup la longue et triste figure de Muzzy. Il demanda au jeune homme comment il avait passé la journée et si son livre avançait.

— Mon livre n'avance pas, il piétine, répondit Douglas. A mon grand regret, je suis obligé d'abrèger mes vacances. Je quitterai demain Fore-Castle.

John Spencer regarda autour de lui d'un air stupéfait, comme s'il cherchait un coupable. A part Lucy qui baissait la tête, chacun semblait partager sa surprise. Quelle raison mystérieuse pouvait forcer le poète à partir? Se plaignait-il de quelqu'un, de quelque chose? Le manque de confort de la vieille demeure lui était-il désagréable? Et pourquoi sortir à motocyclette dans la poussière, en plein soleil? Ne pouvait-il prendre la voiture? Muzzy eut un sourire triste. Il ne craignait ni le soleil ni la poussière.

— Enfin ce livre, votre livre, ne devait-il pas être écrit sous notre ciel?

— Oui,... bien sûr,... mais je suis dans une impasse... Il me faut des documents, et ceux-ci se trouvent à Gloucester.

— Des documents? Alors, il s'agit d'un travail historique et non d'une œuvre romanesque, intervint Ellen.

Cette fois Muzzy bredouilla davantage :

— Je..., je concilie les deux genres... C'est difficile à expliquer.

— Vous avez trouvé une nouvelle formule. Bravo! dit Edward. Nous souhaitons tous âprement du nouveau de la part des nouveaux : les jeunes. Sinon nous nous contenterons des vieux toujours jeunes.

— J'espère que vous reviendrez ici, mon cher Douglas, reprit John Spencer.

— Oh! certainement, répondit Muzzy d'une voix enrouée.

Après le diner, il causa longuement dans le hall avec Edward et Richard. Lucy s'était réfugiée dans sa chambre. Elle se morfondait en compagnie d'Elisabeth qui voyait avec tristesse l'horizon s'assombrir par sa faute et cherchait à atténuer l'effet de sa révélation.

Peut-être avait-elle rêvé... Et, de toutes manières, il n'y avait pas de quoi remuer ainsi ciel et terre.

— Vous avez raison, Elisabeth. Ce n'est peut-être même pas un homme, votre apparition nocturne. C'est peut-être Arabel. Je la crois un peu somnambule. Fermer les volets secoués par le vent, éponger le carrelage inondé par la pluie, c'est tout à fait dans ses attributions.

— Ne fabriquons pas de romans avec des têtes d'épingle, puisque tout le monde fait des romans, aujourd'hui.

L'allusion égaya Lucy; elle annonça :

— Eh bien! je vais chercher une saleté pour dormir, à la pharmacie.

Dans le couloir, elle rencontra Edward qui lui prit le bras et lui dit en la secouant avec colère :

— Je vous donne ma parole d'honneur, vous entendez : *d'honneur*, que ce n'est pas Muzzy! Faites-moi donc le plaisir de cesser vos histoires absurdes.

Elle se débattait :

— Ne me serrez donc pas comme ça! J'aurai un bleu demain.

— Tant mieux! Bonsoir, dit Edward en s'éclipsant.

Il faisait nuit noire lorsque Douglas Muzzy, le nez dans sa valise ouverte au milieu de sa chambre, eut l'attention attirée par un bruit léger, infime. Un papier glissait sous sa porte. Il le saisit et l'approcha de la grosse lampe à pétrole.

C'était une feuille pliée en deux sur laquelle ces mots apparurent :

Ne partez pas.

Ou je pars avec vous.

LUCY.

Le poids qui pesait sur son cœur fondit; il se mit à rire. Puis il marcha de long en large dans sa chambre après avoir repoussé du pied sa valise. Enfin, il s'assit. Le poème écrasé par l'angoisse sortit d'abord comme une pointe de jacinthe, puis il s'épanouit. A l'aube, la table était couverte de pages manuscrites. Le titre seul manquait, mais Lucy Spencer saurait bien le trouver. * Celle-ci non plus ne dort pas, cette nuit-là. Sa voisine Elisabeth l'entendit se tourner et retourner, bondir et rebondir sur son sommier métallique comme une balle sur une raquette de tennis.

- Lucy, dit-elle. Ça ne va pas?
 — Non.
 — Le narcotique n'agit plus?
 — Non.
 — Vous pensez à quelqu'un?
 — Oui. Et vous?
 — Moi aussi.
 — Toujours Gérard?
 — Toujours. Et l'espoir diminue de plus en plus.
 — Le mien augmente un peu. Je me lèverai avec le soleil. Et j'irai aux nouvelles. Dans la cour je verrai bien si les volets sont ouverts ou fermés.

Les volets de Douglas étaient ouverts. Ils n'avaient pas été fermés.

— Le titre? dit Lucy, lorsque le jeune homme la consulta après avoir lu le poème d'une voix triomphante. C'est bien simple. Vous l'intitulerez : *Je ne pars pas.*

Ses nouvelles fiançailles ne furent troublées que par un seul événement : le lièvre avait disparu.

Un seul être au monde semblait capable de le retrouver et de lutter de vitesse avec lui. Une cravate rouge fut promise à Jack. Mais ce ne fut pas lui qui ramena le fugitif. Arabel le découvrit blotti au fond d'une douve. Il lui suffit de l'appeler ainsi :

— Petit! Petit! Nous ne te voulons pas de mal, tu le sais bien. Nous ne te tuons jamais. Jamais. N'aie pas peur. Viens.

Elle avait le don de parler aux bêtes qu'elle préférait aux hommes.

CHAPITRE VI

MUSIQUE DU SOIR

LES pois de senteur commençaient à sortir de terre. Des tiges claires, minces comme des épingles, se recourbaient en point d'interrogation qui semblaient dire :

— Que va-t-il se passer?

Un grand mystère s'accomplirait bientôt. Ils auraient chacun deux noms : français et anglais, comme ces

jeunes filles nées en France qui épousent des Britanniques. Le pois de senteur lilas s'appellerait : *Rutfield Beauty*; le rouge grenat : *Red Royer*; le mauve clair : *King Lavender*; le jaune crème : *Rutfield Primerose*.

Oui, un grand mystère, pensait Elisabeth. Personne ne s'étonnait jamais de voir une fleur éblouissante surgir d'un grain mort en plein sol. Elle méditait longuement sur cette métamorphose. Pour elle, c'était non seulement un symbole, mais la plus belle promesse donnée par le Créateur à ses créatures.

Chaque matin, à la distribution du courrier, la jeune fille demandait à Jack :

— Allez voir s'il n'y a pas de lettre pour moi.

Il revenait et disait :

— Non, miss Caumartin. Rien du tout.

Elle pensait à Gérard de Vandel qui lui avait dit avant les vacances : « Me permettez-vous de vous écrire ? » Elle se tenait au courant du moindre accident d'aviation, sur toutes les lignes où le pilote naviguait.

Chaque jour, à Fore-Castle, on affichait dans le hall le programme des réjouissances. Le plus souvent il s'agissait d'un concert de disques choisis et présentés par Douglas Muzzy. Le poète disait que la musique était pour lui une source de richesse et d'inspiration.

Il ajoutait :

— En Angleterre, pendant la guerre et les bombardements, dans les musées privés de leurs tableaux, on donnait des concerts. A la place des figures humaines et des paysages terrestres gravés sur des toiles fragiles qui pouvaient être brûlées ou dérobées, des choses impalpables, d'insaisissables merveilles, flottaient puis s'envolaient, indestructibles, toujours prêtes à renaître sans prendre de place nulle part.

Tantôt Muzzy donnait à ses auditeurs l'*Ode à la Reine Anne*, de Hændel; tantôt des *lieder* de Schubert. Ce soir-là il leur fit connaître la *Fantaisie op. 17* de Schumann, et comme il débordait de joie il lut l'épigramme :

*Parmi l'immense symphonie
Où flotte et rêve l'univers,
Un chant de douceur infinie
Soupire et monte dans les cieux.*

Il commenta cette pensée, les yeux fixés sur Lucy :

— Il est bien, ce quatrain, n'est-ce pas? Il peint mieux

Elle savait bien que ce n'était pas une lettre d'adieu. La curiosité lui offrait ce subterfuge. Elle lut les premières lignes. Ceci :

Fore-Castle, 1^{er} septembre.

MA CHÈRE AMIE,

Je réponds tardivement à votre lettre du mois d'août. Les vacances ne me donnent pas beaucoup de loisirs, vous le savez. C'est pour moi une saison laborieuse. Vous savez aussi ce qu'elle me vaut, et déjà je peux organiser mon hiver.

Eh bien! oui, je prendrai le petit Leslie. Dites-le à sa mère. Je peux également recevoir l'enfant au corset de plâtre. J'en logerai six en tout : trois garçons et trois filles, ou six filles, ou six garçons. Vous choisirez les plus malheureux. Dès maintenant je prépare leur Noël. Je veux qu'ils oublient toutes leurs souffrances...

« Je m'en doutais! pensa Lucy. Je l'aurais parié! »

Seule avec le vieux Jonathan, l'hiver, Arabel accueillait des enfants misérables. « Ce que me vaut la saison laborieuse », eh bien! c'était sans doute un hiver encore plus laborieux, mais John Spencer lui donnait le droit de faire ce qui lui plaisait à Fore-Castle dont elle devenait gardienne et maîtresse.

Une douce folie, en somme. L'affaire se réglait généralement la veille du départ de la famille. John Spencer en tenue de voyage avait un long conciliabule avec Arabel, et finalement il lui remettait une somme correspondant aux appointements d'une femme de charge.

— Ah! chacun prend son bonheur où il le trouve, dit Lucy à voix haute.

Elle referma la porte de la chambre et courut dans la prairie afin de voir si le portrait d'Elisabeth avançait. La jeune fille posait patiemment, assise sur un banc d'herbe devant Edward qui peignait en silence.

— Vous voici! vous! cria-t-il. Qu'est ce que vous venez faire, Lucy?

— Je veux voir si vous avez saisi la ressemblance.

Elle se pencha et cria :

— Oh! c'est splendide! C'est magnifique! Comment appellerez-vous ce chef-d'œuvre?

— *Summer.*

— L'Eté! Bravo! Quand le brouillard de Londres nous enveloppera, l'hiver, vous serez notre soleil, Elisabeth.

— Oh! oh! dit Edward, n'y comptez pas. Le tableau m'appartient et vous n'aurez pas même une copie, ma bonne fille.

Lucy se mit à rire et partit à la recherche de son fiancé.

— Les cheveux blonds, c'est ce qu'il y a de plus joli, dit Edward à Elisabeth. J'aimerais que mes futurs enfants fussent blonds.

— Cela n'aurait rien d'étonnant, puisque vous êtes blond vous-même, répliqua la jeune fille.

Edward resta silencieux quelques instants, puis il demanda à quoi pensait Elisabeth.

Pendant les séances de pose en plein air, Elisabeth pensait souvent à Gérard de Vandel. Le reverrait-elle à la rentrée? Parcourir avec lui l'espace aérien, connaître les mêmes dangers, recevoir les mêmes surprises. Prononcerait-il enfin les paroles qu'elle attendait, les mots si beaux et si simples, plutôt que cette question étrange : « Passeriez-vous dans le feu? » L'inviterait-il à faire avec lui cette traversée qui s'achève seulement le dernier jour de la vie? La pensée du mariage ne pouvait pas ne pas éveiller le souvenir de ses parents. Dans la demi-inconscience qui précède le réveil, elle croyait parfois entendre encore, le matin, les pas de sa mère, la voix joyeuse de son père.

« Où sont-ils à présent? » songeait-elle. Sans doute la voyaient-ils assise en face du jeune Anglais, et ils voyaient encore autre chose. Ils tenaient la mystérieuse petite bobine : le film entier. Elisabeth aujourd'hui... Elisabeth demain... Après-demain... Ils voyaient déjà sa figure de femme et, à côté de cette figure, ils en découvraient une autre. Laquelle?

« Oh! pourvu que ce soit Gérard! C'est le seul homme qui ne m'inspire aucune épouvante. »

— Savez-vous, Elisabeth, dit tout à coup Edward Spencer, que je lis clairement votre pensée.

Elle eut un petit rire plein de trouble.

— Vraiment? Dites, alors!

— Eh bien! voici : vous étiez très loin de Forç Castle. En France. Dans la salle d'attente de l'aérogare. A bord d'un D. C. 3 ou d'un *Languedo*

Elle se récria. Ces appareils étaient déclassés, à présent.

— Nous avons mieux, dit-elle avec fierté.

Il reprit d'un air songeur :

— Il vous faudrait bien peu de chose pour être Anglaise. Savez-vous laquelle ?

— Bien sûr que non.

— Changer l'S en Z, au milieu de votre prénom.

Il prononça à l'anglaise : Elizabeth. Elle se mit à rire. Elle aussi, par moments, elle croyait lire la pensée du jeune homme. Il posa son pinceau :

— Baissez les paupières, Elisabeth, je vous prie.

Elle obéit et l'entendit alors murmurer :

— Oui. C'est bien cela.

N'avait-il pas ainsi révélé un souvenir, retrouvé un instant la dormeuse d'une nuit de tempête ? C'était bien cela. Donc, c'était bien lui. Ce pressentiment fut accentué par ces paroles prononcées d'un ton ému, presque solennel :

— Ecoutez-moi, Elisabeth. Les vacances s'achèvent. Nous nous quitterons bientôt... Si jamais vous avez besoin d'un appui, écrivez-moi et j'accourrai. Je n'ai pas les deux pieds dans le même soulier.

Elle balbutia, émue, elle aussi :

— Merci, Edward.

Un bruit de pas fit tourner la tête du peintre. Il aperçut Richard et l'interpella aigrement :

— Que cherchez-vous, vieux haricot ? Avez-vous encore un cheval malade ?

Richard s'avancait avec lenteur, l'oeil absorbé. Il cherchait miss Arabel, et Jack lui avait dit que son frère était en train de faire le portrait de la jeune fille.

— Je voulais voir ça de mes yeux, Edward. Le gosse devient menteur, conclut-il en jetant un regard sur la toile de l'Été.

— C'est votre faute, sans aucun doute. Que vouliez-vous lui faire faire de désagréable ou d'absurde ?

— Des mathématiques. Il en a horreur.

Edward pensait que son frère allait poursuivre la recherche du récalcitrant élève, mais il s'assit nonchalamment sur le banc d'herbe, à côté d'Elisabeth Caumartin. Edward ricana :

— Vous croyez peut-être m'inciter à placer votre tête

de kroumir à côté de l'idéale figure que voici? dit-il. N'y comptez pas!

Richard déclara qu'il avait travaillé suffisamment aujourd'hui. Il prenait sa récompense. Sa thèse sur un sujet passionnant avançait : *L'énergie nucléaire et l'industrie de paix*. Oui, il méritait une récréation. A présent le soleil déclinait sur les collines de Fore-Castle. Des appels d'oiseaux s'élevaient dans le bois tout proche. Edward rangea ses godets, ses tubes de couleurs, et replia son chevalet. Il s'éloigna en faisant un salut amical à Elisabeth.

— Mon frère a tout de même réussi quelque chose d'assez bien, dit Richard.

Pour toute réponse, Elisabeth s'écria :

— Vous cherchez Arabel? Je l'aperçois du côté de la buanderie. Appelez-la.

Comme Richard se taisait et ne bougeait pas, elle l'interrogea :

— Que pensez-vous de cette personne?

— Arabel? C'est le bon génie de la maison. Quand nous partirons pour Londres, nous lui confierons tout, même le bétail, même l'écurie. Elle en prendra soin. Nous dormirons sur nos deux oreilles. Nul ne peut savoir tout le bien qu'elle fait. Ce qui la torture, c'est de ne pouvoir aller plus loin dans cette voie. Elle voudrait nourrir les trois cents millions d'Indiens affamés.

— Je la comprends. Moi aussi, je le voudrais.

Richard lui jeta un regard rapide, puis il demanda à brûle-pourpoint :

— Etes-vous... heureuse, Elisabeth?

A cette question elle fut tellement saisie qu'elle resta tout d'abord silencieuse. Enfin elle balbutia :

— Mais... je pense que oui... Je le crois.

Ce fut au tour du jeune homme d'être silencieux.

— Enfin, dit-il, vous êtes jeune. Vous avez le temps d'y songer.

— Je trouve votre question bizarre. On me demandait tout à l'heure à quoi je pensais, et la réponse était plus facile.

— Vous voulez dire qu'il était plus facile d'éluder une question aussi banale?

— Demander à quelqu'un s'il est heureux offre beaucoup plus de risques. Imaginez que je vous aie répondu : « Je suis malheureuse, très malheureuse. » Qu'auriez-vous dit?

— Cette fois je dois me taire, Elisabeth. Vous ne m'avez pas déclaré que vous étiez malheureuse, mais que vous pensiez être heureuse. Je ne puis ajouter qu'un seul mot : *Amen*. Il y a des gens qui ne sont pas équipés pour être heureux.

— Vous dites : équipés, comme s'il s'agissait de machines, de lampes électriques.

— Mais oui. Il s'agit d'avoir des nerfs à toute épreuve. Je suppose que c'est votre cas. Une profession comme la vôtre exige un bel équilibre. Et vous avez pourtant l'air si frêle!... Êtes-vous seule au monde, sans un point d'attache, une espèce de havre, ce que notre chère Arabel a trouvé dans ces vieux murs?

— Non, Richard.

— On ne peut vivre perpétuellement dans les nuages. Quand vous redescendez sur la terre, est-ce que quelqu'un vous attend avec passion, et si vous êtes un peu en retard, avec désespoir?

Elisabeth baissa la tête sans répondre. Richard reprit :

— Le bonheur ignore le doute. Le malheur encore moins. Vous n'êtes pas heureuse, mais vous avez une vie agréable. Si jamais quelque chose arrivait, une chose mauvaise, si vous étiez dans l'angoisse ou simplement dans l'embarras, écri. z-moi trois mots : « Je suis malheureuse. » Voici mon adresse à Londres. Suis-je indiscret?

— Oh! non! dit Elisabeth. Vous êtes très bon. Vous êtes tous très bons.

Richard se mit à rire :

— Tous? Mon frère vous fera sans doute la même offre, s'il ne vous l'a déjà faite.

Il changea brusquement de conversation, annonça qu'une vieille bergère qui savait filer s'était présentée à Fore-Castle. Richard approuvait ce désir d'Elisabeth. Apprendre à tenir un rouet, pour une fille de l'air, c'était réellement touchant! Il aurait voulu vivre à l'époque où les femmes se montraient bonnes et douces et ne ressemblaient pas à des chevaux sauvages, des chevaux échappés.

Elisabeth souriait d'un air vaguement contrit. Richard se leva. Ils se mirent à marcher lentement dans l'allée.

— Vous partez lundi? demanda-t-il.

— Oui, lundi matin.

— Vous devriez rester avec nous jusqu'au 1^{er} octobre.

— Je le voudrais, mais c'est impossible.

Il se tourna vers elle avec une soudaine méfiance :

— Quelqu'un vous attend donc ?

— Oh ! personne.

Elle rougit. Elle pensait à Gérard qui la laissait depuis trois mois sans nouvelles.

CHAPITRE VIII

LE YORKSHIRE PUDDING

LE facteur venait d'entrer dans la cuisine de Fore-castle. Il avait posé sur la table sa lourde sacoche bourrée de paquets et il alignait sous les yeux de Jonathan des lettres qui portaient presque toutes les timbres de Sa Majesté britannique.

— Les matinées sont fraîches, dit-il. Voilà les vacances qui s'achèvent.

En cette saison le verre de bière était remplacé par un bol de lait qu'il but lentement.

— Les gentlemen vont sans doute bientôt s'en aller, hé, vieux ?

— Quinze jours encore. Ça passe tout de même !

Dans un coin, Jack mangeait un énorme sandwich : il fit entendre un grognement de désespoir. Les deux vieux n'y prêtèrent pas attention. Quand le facteur eut disparu, Edward et Richard entrèrent précipitamment dans la salle. Ils lurent du regard les noms inscrits sur les enveloppes, s'emparèrent de celles qui les concernaient et s'éloignèrent un peu afin de lire leur courrier.

Jack, très fier de connaître une dizaine de mots français, considéra une carte postale de Paris adressée à M^{lle} Elisabeth Caumartin, et se mit à épeler laborieusement :

CHÈRE ELISABETH,

Si tu peux res-ter où tu es, n'hé-si-te pas à pro-lon-ger ton sé-jour en Écos-se. Ta cham-bre n'est pas li-bre. Je l'ai louée à un étu-diant da-nois. Ne crois pas non plus pou-voir cou-cher dans le sa-lon. Le sa-lon est pris par tan-te Ro-si-ne qui n'a pas beau-coup de sym-pa-thie pour toi, tu le sais bien.

Une voix indignée l'interrompit. Richard criait :

— Que faites-vous, petit misérable?

— Rien de mal, puisque je ne comprends pas.

Edward et Richard avaient très bien compris le message, en dépit de l'accentuation défectueuse du lecteur. Ils échangèrent quelques paroles à voix basse, puis donnèrent l'ordre à Jack de se mettre immédiatement à la recherche de miss Lucy.

La jeune fille était en train de se faire une mise en plis, avec l'aide d'Elisabeth Caumartin. Elle ne pouvait quitter sa chambre.

— Dites à mes frères qu'ils viennent sous ma fenêtre, Jack. Je les écouterai.

— C'est bon. Qu'elle aille au diable! grogna Richard.

A l'heure du déjeuner, Elisabeth trouva la carte près de son assiette. L'écriture de Micheline était haute et large. Elle lut les lignes d'un seul regard et devint blême.

Richard Spencer demanda brusquement à Douglas Muzzy s'il avait l'intention d'emmener sa fiancée à Londres. Il répondit avec surprise, comme s'il s'agissait d'une question extravagante. Non, Lucy était lasse des voyages; quant à lui, il ne quitterait pas Fore-Castle avant d'avoir terminé son livre *l'Éternelle Ecosse*, dédié à John Spencer.

Le maître de Fore-Castle sourit avec amitié à son futur gendre.

— Peut-être passerez-vous l'hiver ici, Douglas?

Arabel eut l'air inquiet. Cette fois Lucy intervint. L'hiver? Monter les cent marches de pierre portant à deux mains trois tonnes de bois? Jamais!

— Trois tonnes dans vos deux mains, ma chère! s'exclama Edward.

— Mais oui, mon cher! Je compte dix kilos par jour pour chauffer mon appartement, et je compte deux cent quarante jours de chauffage. Cela ne fait-il pas trois tonnes?

— Comment donc procède miss Arabel? réclama Muzzy.

Arabel rougit, mais elle garda le silence et Richard répondit à sa place :

— Arabel transporte quatre tonnes de bois et deux tonnes de charbon à bout de bras chaque hiver. Voilà comment elle résout le problème du chauffage.

Un murmure parcourut la table. Arabel but une gorgée

d'eau comme si elle étouffait. Son trouble aida Elisabeth à se ressaisir.

« Ont-ils vu la carte? pensait-elle. Pourvu qu'ils ne l'aient pas lue! »

Mais cette chipie de Micheline avait écrit très gros à l'intention des habitants de Fore-Castle. Où irait-elle en quittant le château?

« Je dois partir lundi; j'ai annoncé que je partirais lundi. Je ne resterai pas un jour de plus, dussé-je coucher quinze nuits sur les quais de Douvres! »

Edward montrait autant d'acharnement que Richard à changer la conversation. Muzzy préparait-il un concert de disques?

— Je prépare une surprise.

— Un jazz?

— Non. Rien de musical.

Il refusa d'en dire davantage. Lucy se pencha vers Elisabeth et lui demanda tout bas si elle était souffrante.

— Vous ne mangez pas. Sans doute n'aimez-vous pas le yorkshire pudding.

— Oh! si, beaucoup. J'allais vous en demander la recette.

— Volontiers. Vous mettez dans un bol de la farine et un peu de sel. Vous faites un creux dans la farine et vous cassez dedans deux œufs. Voyez-vous ce que je veux dire?

La figure d'Elisabeth s'éclaira. Ces mots avaient évoqué sa grand-mère debout devant une planche à pâtisserie et creusant une petite montagne de farine blanche qui devenait onctueuse à mesure que s'amalgamaient les œufs. Ces mots voulaient dire : veille de fête, bonheur sans mélange, sans angoisse, et totale ignorance de la vie.

— Vous versez du lait, un demi-litre, poursuivit Lucy. Vous tournez et retournez. Vous laissez reposer votre pâte une heure. Vous la mettez dans un moule et vous servez chaud avec la viande...

Après le déjeuner, Elisabeth se retira dans sa chambre et relut la carte de Micheline avec amertume. Son congé s'achevait le 1^{er} novembre. Elle avait encore un mois et demi à passer, mais pas de place en ce monde. Un strapontin en plein ciel, à bord d'un avion. Rien de plus.

Elle regarda son calendrier. C'était samedi. Elle avait

dit qu'elle partirait lundi matin. Elle ne pouvait revenir sur sa parole.

Ouvrant une armoire, elle prit sa valise. Elle était accoutumée aux légers bagages vite bouclés. Ses vacances finies, elle s'aperçut qu'il lui restait une boîte de papier à lettres toute neuve et un sac de berlingots. Elle donnerait les bonbons à Jack. Elle garderait le papier qui ne lui servirait sans doute jamais. A qui écrirait-elle? Gérard de Vandel avait bien prouvé par son silence qu'il ne se souciait pas d'elle.

Derrière les volets, elle vit Muzzy perché sur sa moto et Lucy agrippée à ses épaules. Elle contempla quelque temps la prairie aux frontières dorées par l'automne : un rideau de saules et de bouleaux derrière lequel les fiancés disparurent.

Elle poussa un soupir et s'étendit sur son lit. Il fallait réfléchir au problème de son retour en France. Le problème du logement, comme disaient les journalistes. Et les hommes au pouvoir ajoutaient : « le problème de la reconstruction ». Pour résoudre cette double énigme, il aurait fallu l'intelligence des abeilles, doublée de leur cruauté froide.

Soudain elle vit aux murs voltiger des insectes lumineux dont le bourdonnement se changeait peu à peu en musique. Des violons jouaient dans le salon de Fore-Castle sous le regard de Muzzy qui tenait le bâton de chef d'orchestre.

Elle se réveilla au son d'une cloche. Le dîner. Elle n'avait pas le temps de changer de robe. Elle brossa ses cheveux ébouriffés avec une telle rapidité qu'ils se gonflèrent en auréole.

— Belle comme un astre, dit Edward lorsqu'elle s'assit à la table décorée soigneusement par Arabel.

Richard lui lança un bref regard. Elle se sentait lasse et découragée. Elle baissait les yeux sur son assiette. Il lui semblait que tout le monde pouvait lire ses pensées amères.

— Où étiez-vous donc, cet après-midi, chérie? s'écria Lucy.

— Dans ma chambre.

— Et que faisiez-vous?

— Je filais ma quenouille.

Ces paroles provoquèrent de véritables acclamations. Seul Muzzy paraissait distrait. Comme on l'interrogeait sur ses projets de surprise, il répondit en riant que ce

n'était ni le lieu ni l'heure favorables à sa révélation. Après le dessert, dans le salon de musique, il consentit à parler :

— Nous ne sommes pas rassemblés pour un concert, annonça-t-il, mais pour un vote. Voici l'idée qui m'est venue ce matin même. Je vous propose d'organiser un rallye-paper avant la rentrée. Si vous êtes tous d'accord, nous choisirons le jour dès maintenant.

Il fut approuvé par ses amis, à l'exception d'Elisabeth Caumartin. Harry Wonder, assis près d'elle, lui demanda tout bas si elle avait à faire quelque objection :

— Je pars lundi, murmura-t-elle.

Le docteur Wonder reprit à voix haute :

— Miss Caumartin nous quitte. Elle part lundi, mais il faut absolument qu'elle assiste à cette course.

— Il le faut absolument répéta Edward. Pouvez-vous l'organiser immédiatement, Douglas? Arrangez-vous pour qu'elle ait lieu demain matin.

Muzzy leva les bras en signe d'impuissance :

— Impossible, mon cher, même en veillant jusqu'au petit jour. Auriez-vous le courage de courir à travers champ quatre heures d'affilée, après une nuit sans sommeil?

— Bien sûr que non, vieux. Trouvez autre chose.

— L'autre chose, ce n'est pas moi qui peux la trouver. Josué seul fut capable d'arrêter le soleil. Et la lune est levée.

— Josué ou miss Caumartin, dit Richard.

Elisabeth souriait avec hésitation; John Spencer insista à son tour. Ne pouvait-elle rester encore une huitaine de jours à Fore-Castle? Elle rendrait le plus grand service à ses amis en ne les abandonnant pas à la veille du rallye-paper. Ce jeu exigeait un certain nombre de concurrents. Si elle refusait d'en faire partie, son absence serait déplorée par toute la jeunesse du château.

Cette fois Elisabeth rougissait d'émotion. S'agissait-il d'une coïncidence? Ses hôtes avaient-ils lu la carte de Micheline et formé un complot pour l'obliger à prolonger son séjour?

— Elisabeth ne dit pas non! s'écria Lucy. Elle restera à Fore-Castle jusqu'au 1^{er} octobre. Et maintenant, Douglas, donnez-nous un concert à tout casser.

Ellen Wonder, qui tenait son bébé dans ses bras, réclama une berceuse. Muzzy ouvrit le coffret des dis-

ques. Avec un vague regret John Spencer regardait le clavecin, le piano, le violoncelle dans son étui, la harpe sous une housse en soie fleurie. Naguère, à Fore-Castle, des mains de femme et d'homme avaient touché à ces cordes, à ces claviers.

— Je parie que personne ici ne serait capable de jouer une note de musique, observa-t-il.

Harry Wonder releva le défi. C'était l'ainé des jeunes gens. Dans son enfance il avait reçu des leçons de piano d'après une méthode désuète. Il pouvait interpréter *le Carnaval de Venise*, une mélodie pour débutants.

Il se mit à jouer quelques mesures mélancoliques et timides, évoquant une douce époque lointaine, inconnue de ses amis trop jeunes.

— Le docteur ne pense qu'à sa progéniture, déclara Muzzy. Une barcarolle est tout de même une berceuse.

Il sourit à Lucy. A ce moment Richard regarda Elisabeth d'un air si radieux et plein de triomphe qu'elle sourit, elle aussi, sans savoir pourquoi.

CHAPITRE IX

JOUR DE FÊTE

Le concert achevé, il y eut encore de longues causeries, par petits groupes. Elisabeth se retira dans sa chambre. Comme tous les soirs, après une promenade dans les ténèbres avec son fiancé, Lucy frappait à la porte de sa voisine.

— Dormez-vous? Puis-je entrer, Elisabeth?

Lucy entraît sans attendre la réponse. Elle parlait de son amour. Elle citait le mot d'Hamlet : « C'est comme un objet caché dans l'œil de l'âme pour en troubler la vue. »

— La première fois, avec James, je n'avais pas cette impression. Maintenant, avec Douglas, ça y est. Vous, chérie, quand vous sentirez un objet dans l'œil de votre âme, une chose indéfinissable, mais qui change toute vision, vous pourrez dire : « Ça y est! »

Après le départ de son amie, Elisabeth faisait d'interminables considérations et variations sur le même

thème. Elle pensait toujours au second mariage de sa mère. Cet événement avait assombri son enfance à tel point qu'elle n'avait pu s'empêcher de faire un jour cette observation :

— Que doit penser papa, maintenant qu'il te voit avec M. Vallier, ma pauvre mère?

Sans paraître décontenancée le moins du monde, la jeune femme avait dit simplement :

— J'espère bien que ton père est au paradis.

— Mais alors?

— Eh bien! alors, ma fille, il nous voit comme de pauvres fourmis qui traînent de pauvres brins de paille dans les fissures de la pauvre terre. Voilà tout.

Cela ne résolvait pas entièrement le problème de l'amour qui est amour uniquement s'il doit durer à jamais. L'argument gardait pourtant quelque lumière. Elisabeth y pensait encore ce soir. Elle pensait aussi au projet de fête organisée par les jeunes gens de Fore-Castle.

— Cela vaut la peine d'être vu, avait dit John Spencer, j'espère que vous emporterez un bon souvenir de ce jour-là.

Cependant les préparatifs du rallye-paper exigèrent tant de soins qu'il fallut le remettre au lundi 30 septembre. Ainsi Elisabeth Caumartin décida-t-elle de quitter le château en même temps que ses hôtes. Elle accompagna Lucy au grenier et découvrit l'énorme sac de confetti où l'on puisait pour la circonstance.

— Il nous faut quatre kilos, déclara la jeune Anglaise. Ils seront répartis entre les renards chargés de les semer sur leur passage.

— Je n'y comprends rien, assurait Elisabeth.

— Attendez un peu et vous pourrez donner la recette aux navigants, pilotes, co-pilotes et radios d'*Air-France*.

La veille de cette fête, le docteur Wonder, usant de son droit d'aînesse, annonça :

— Nous ne sommes que neuf concurrents à la course. Nous ne pourrions donc avoir qu'un seul renard. Il faut tirer au sort.

Edward eût beaucoup aimé tenir le beau rôle du renard, mais le destin lui préféra son frère Richard, et celui-ci n'était pas disposé à céder sa place.

Le 30 septembre, au soleil levant, toute la jeunesse se rassembla derrière le rideau d'or formé par les bouleaux et les saules de la prairie. Le renard portait

en bandoulière un énorme sac de toile brune. Les participants au rallye se chargeaient de menues provisions : chocolat, cigarettes, sandwiches, œufs durs. Jack emportait une boîte de pois à la menthe donnée par Jonathan. Miss Arabel avait placé dans une valise en cuir un poulet froid et des sablés aux confitures. Elisabeth ne possédait pas d'autre comestible que le petit sac de berlingots acheté chez un confiseur du faubourg Saint-Honoré.

Ils s'arrêtèrent tous au pied d'un arbre, tandis que Richard Spencer partait en courant, après avoir lancé derrière lui une poignée de confetti.

Edward regarda sa montre et dit qu'il avait bien le temps de faire un petit dessin. Il tira un carnet de sa poche et traça quelques traits rapides en dissimulant avec soin son papier. Il devait laisser une demi-heure d'avarage au renard. Perché dans les branches d'un saule, Jack annonça :

— Je le vois tourner du côté du lac et je crois qu'il grimpe sur la colline.

Le docteur Harry Wonder attrapa le gamin par un pied. Il le mit debout en le traitant d'affreux tricheur.

La piste s'étendait à travers deux milles de lande encore fleurie. Chacun voulait courir seul sa chance, à l'exception des fiancés qui s'arrêtaient à chaque instant pour s'embrasser.

Au bord du lac, ils se retrouvèrent et montrèrent tous la même perplexité. Edward, qui inspectait la rive, observa :

— Un canot manque à notre embarcadère et les joncs semblent avoir été foulés par un énorme animal bipède.

Pour se lancer à sa poursuite les garçons détachèrent quatre barques amarrées. Elisabeth fut invitée à prendre place à côté d'Edward qui lui dit :

— Savez-vous quel dessin je faisais tout à l'heure?

— Non.

— Eh bien ! c'est vous, toujours vous.

Il prononça en français, lentement :

— L'éternelle amie.

Elle feignit de ne pas comprendre et s'écria : « Le jeu est passionnant ! » faisant ainsi allusion au rallye-paper.

Le renard avait semé des confetti verts au pied d'une colline que la troupe escalada à une vitesse folle. Au sommet il n'y avait aucune trace de son passage. Il

fallut descendre sur l'autre versant et gagner un terrain sablonneux, parsemé de chardons en fleur. Entre les feuilles piquantes, sur une boule en brosse, bleuâtre, un confetti semblait posé là par le vent.

— Fausse indication! cria Edward.

Douglas Muzzy dit à sa fiancée :

— Je n'ose vous offrir un chardon, Lucy. Le chardon est un bleuet qui a mal tourné. A l'inverse des autres fleurs il ne se fane pas. Il garde sa dureté, sa fraîcheur, comme toutes les choses blessantes ou piquantes en ce monde.

Au même moment Jack, qui avait pris les devants, lança de furieux appels. Le chemin bifurquait : à droite, il y avait un ruisseau de confetti bleus; à gauche, des confetti roses.

— Je sais où mènent les confetti roses, cria le gamin : à la ferme de la mère Baring! Je suis sûr que le renard mange en ce moment un poulet rôti à la broche!

Des exclamations indignées s'élevèrent. Le gourmand! Le goinfre! Il n'y avait pas une minute à perdre si l'on voulait interrompre son festin. Toute la bande s'élança sur la route rose, mais Elisabeth resta un peu à l'écart pour secouer sa sandale pleine de sable. Cela fait, elle choisit la route bleue, irrésistiblement. Elle voulait éviter les madrigaux d'Edward Spencer qui paraissait de plus en plus hardi. Elle n'osait pas le décourager. Elle se sentait étrangement faible à la veille de quitter une famille qui lui était si chère.

Elle s'engagea dans un chemin désert et silencieux à tel point qu'elle pouvait surprendre le craquement des brindilles au passage d'invisibles insectes. Son pas léger n'effraya guère l'écureuil bondissant dans les feuillages roussis. Une flamme avait passé dans la campagne et dans les bois, marquant toute végétation d'une empreinte différente selon que la plante avait ou non des fleurs, l'arbre des fruits ou des épines.

Après trois quarts d'heure de marche, Elisabeth aperçut les ailes d'un moulin, au bord de la rivière. Comme elle s'arrêtait pour contempler l'écume éblouissante, elle entendit un cri de joie :

— *All right!* s'exclamait Richard Spencer. Nous les avons bien semés. Je vous ai pour moi tout seul, Elisabeth! Ah! je les vois d'ici, sur l'autre colline! J'en connais un qui va être bien attrapé!

Il la prit par la main et la conduisit dans une salle

aux murs enfumés, éclairée par une étroite fenêtre qui rappelait les hublots d'un navire et laissait voir l'eau vert sombre de la rivière. Une paysanne penchée vers le feu qui brûlait dans la haute cheminée, tourna sa figure ridée vers le jeune visage féminin. Richard nomma sa compagne. La vieille remarqua :

— C'est une Française, à ce que je vois. La France est jolie.

— Comme l'églantine.

— Si vous aviez annoncé votre visite, mister Richard, j'aurais préparé un bon repas.

— Je ferai la cuisine moi-même, annonça le jeune homme. N'avez-vous pas des œufs frais et une truite saumonée ?

Elle répondit :

— Oui, mais j'aurais voulu faire une tarte.

La bonne femme posa sur la table une jatte pleine de nénuphars, à l'intention d'Elisabeth, puis elle dit :

— J'aime à voir les gentlemen au fourneau. Rien de plus drôle !

Elle prit un énorme soufflet à clous dorés, attisa quelques morceaux de charbon qui brûlaient dans un réchaud et remit à Richard Spencer la truite saumonée. Le jeune homme fit cuire le poisson de rivière avec adresse et précaution, en donnant à Elisabeth des instructions minutieuses sur l'art culinaire.

— Vous ferez un bon mari, dit aimablement la vieille hôtesse.

— Pour l'instant, je ne suis qu'un simple renard pourchassé, répliqua-t-il.

Il demanda à miss Caumartin s'il lui plairait de déjeuner au bord de l'eau. Elle acquiesça joyeusement. A peine avaient-ils commencé leur repas qu'il dit en se penchant un peu vers la jeune fille :

— L'autre jour, nous parlions du bonheur, Elisabeth. A votre avis, à quoi tient le bonheur ?

Elle répondit en riant :

— A un fil.

— Voilà une parole bien française. Vous auriez pu dire : « A un cheveu. » Que signifie pour vous le mot bonheur ?

Elle pensait, comme toutes les filles du monde : « Aimer et être aimée. » Elle se contenta de balbutier :

— Je ne sais trop, Richard. Je ne sais au juste.

— Vous le saurez.

Elle prit dans son sac le paquet de bonbons et voulut faire elle-même une omelette aux berlingots dont elle avait le secret. Richard trouva le mets délicieux, et Jack, envoyé en estafette par le docteur Wonder, arriva à point pour en recevoir sa part.

— Ah! je vous trouve! cria-t-il avec triomphe. Ils m'ont dit de mettre mes jambes à mon cou et de voler à votre recherche. Ils ont promis de me donner chacun une demi-couronne si je vous dénichais. Et j'ai gagné! J'achèterai tout ce qui a été écrit par des marins, en anglais, bien entendu. Un marin peut-il se servir d'une autre langue?

— Vous pourrez acheter, en outre, l'œuvre de Dickens en entier, avec une pareille somme, observa Richard Spencer. Mais j'espère qu'elle sera placée dans une banque sérieuse et solide.

Jack mangeait debout; il était pressé de rejoindre la bande de chasseurs et réclama un mot pour ces derniers.

— Ils ne me croiront que si je leur donne une preuve palpable.

Richard prit une carte postale en couleur représentant une colline verdoyante sillonnée de lacets blancs. Il écrivit :

Le renard et la fauvette à tête blonde ont déjeuné au bord de la rivière. Santé excellente. A ce soir.

Il pria Elisabeth d'inscrire son prénom avec un z.

— Un Z? Que voulez-vous dire?

— J'aimerais vous voir écrire Elisabeth à l'anglaise.

Trop saisie pour faire aucune objection, elle signa, le cœur battant, et l'estafette reprit sa course, emportant précieusement le papier.

— Et surtout, ne revenez pas! cria Richard au gamin.

Le renard passa l'après-midi aux pieds d'Elisabeth, sur la rive ensoleillée. Lorsque l'horizon s'empourpra, il dit avec regret qu'il fallait redescendre sur la terre. Il semblait ne pouvoir prononcer que les paroles les plus banales et ajouta :

— Que pensez-vous de cette journée, Elisabeth?

— Très belle, vraiment très belle, répondit-elle sur le même ton.

— Vous partez demain, reprit-il. Nous partons tous ensemble et vous passerez quelques jours à Londres

avec nous. Vous reviendrez voir si les pois de senteur ont fleuri, n'est-ce pas?

Il la regardait d'un air anxieux. Elle s'écria :

— Et vous, Richard, ne ferez-vous pas un voyage en France?

Mais aussitôt elle rougit. Elle n'avait pas de logis, et tous les habitants de Fore-Castle pouvaient savoir que les sœurs d'Elisabeth n'étaient pas accueillantes.

— En France? Pas de si tôt. A moins que je ne reçoive un S. O. S.

Elle leva sur lui des yeux pleins de surprise.

— Auriez-vous oublié nos conventions, Elisabeth? Vous êtes à peu près heureuse, à moitié heureuse. Mais si vous aviez besoin d'aide, j'accourrais.

— Entendu, répondit Elisabeth avec enjouement.

Le jeune homme reprit à voix plus basse :

— En tout cas nous garderons votre image. Pour nous, vous personnifierez toujours l'été, le meilleur de l'année... Je souhaite que vous vous souveniez de Fore-Castle.

Elle s'écria, en se levant, la figure tournée vers le ciel embrasé :

— Ah! Richard, comment pourrais-je oublier de pareilles vacances?

DEUXIEME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

RETOUR EN FRANCE

QUAND Elisabeth mit pied sur le quai de la gare Montparnasse, elle sentit qu'une nouvelle phase de sa vie commençait. Elle sauta dans l'autobus et traversa Paris en souriant.

« Comme je ne sais plus quelle bonne femme, j'aime tes plaies et tes verrues, Paris! songeait-elle. Même tes sales ruisseaux, tes sales poubelles. A quoi pensent les concierges de laisser exposées les horribles boîtes pleines de détritrus à pareille heure? »

Une voyageuse de banlieue la renseigna. Il y avait eu grève des employés de la voirie. Mademoiselle n'était sans doute pas du pays?

— Si! dit avec enthousiasme Elisabeth, je reviens simplement de vacances.

Elle arriva à Bourg-la-Reine à la nuit tombante. Micheline ouvrit elle-même la porte.

— Tu tombes bien! s'écria-t-elle. Mon étudiant danois est parti. Il était bien gentil, bien poli, mais les bruits du voisinage l'empêchaient de travailler et de dormir.

— Quels bruits? Le robinet?

— Oui. Et le marteau.

— Ah! j'oubliais le marteau.

Elisabeth eut un petit rire. Ces deux mots lui rendaient l'atmosphère de la maison. Le voisin tapait frénétiquement d'un marteau la cloison mitoyenne et la voisine jouait sans cesse d'un robinet à explosion comme un moteur.

— Alors, tu peux reprendre ta chambre, poursuivit Micheline. Et la garder deux ou trois jours. Mon

étudiant danois va m'envoyer sa sœur étudiante en médecine. Elle a, paraît-il, le sommeil dur.

Une petite fille de huit ans, nommée Chantal, vint embrasser joyeusement Elisabeth. Elle exprimait l'espoir que la voyageuse lui rapportait une poupée d'Angleterre.

— Sois patiente, chérie. Je ne veux pas ouvrir ma valise tout de suite.

— Maman peut s'en charger, insinua Chantal.

— Non, je préfère attendre. Laisse-moi; va jouer!

Micheline avait déjà regagné la cuisine d'où sortait une odeur de pâtisserie. Elle montra de nouveau sa tête bouclée.

— Veux-tu du thé, Elisabeth? As-tu soif? As-tu faim?

— Non, merci. Ni faim ni soif.

Elisabeth ne pouvait plus contenir son impatience. Elle décrocha le téléphone. Sa collègue Marie-Blanche était peut-être à Paris ce soir. C'était la seule personne capable de lui donner des nouvelles du jeune homme de ses rêves. Elle fit tourner le petit cadran, appela son amie. Une voix masculine répondit aussitôt :

— Ma sœur vient tout de suite à l'appareil. Ne quittez pas!

Elle attendit quelques instants, repoussant vainement Chantal perchée sur une chaise, derrière elle, et jouant avec ses boucles. Enfin, elle entendit la voix de Marie-Blanche :

— C'est toi, Elisabeth? Tu rentres d'Ecosse?

— J'arrive.

— Et alors, ces vacances?

— Merveilleuses, ma chère. Et toi, quelle ligne « fais »-tu, à présent?

— Oh! moi, je commence les grands courriers. Paris-Brazzaville.

— Bien choisi pour l'hiver!

Tout à coup la conversation devint moins banale : il fallait savoir à tout prix, faire trêve d'adjectifs et d'exclamations stupides.

— Quelles sont les nouvelles? demanda fiévreusement Elisabeth.

Marie-Blanche parlait des pilotes et des co-pilotes, des radios de la ligne, mais elle semblait oublier Gérard de Vandel.

« Est-il vivant? » pensait Elisabeth, le cœur serré d'angoisse.

— Et tu sais, maintenant, c'est fini, les cartons-repas. Nous servons aux passagers le canard à l'orange. Moi, je préfère mille fois les oranges sans canard. Au bar, à présent, nous avons toutes sortes de...

Elisabeth l'interrompit avec impatience :

— Je te demande des nouvelles, et ce que tu me dis n'est pas neuf. J'ai découvert avant toi le canard à l'orange.

— Vraiment? Eh bien! tant mieux. Et sais-tu ce qui est arrivé récemment entre Dakar et Brazza? Une passagère a mis au monde un enfant. Formidable, n'est-ce pas? On croyait bien qu'il aurait des pattes d'oiseau, mais pas du tout... Très normalement constitué. Allô? Tu m'entends, Elisabeth? Que penses-tu de mon histoire.

— Très bonne. Excellente, dit nerveusement la jeune fille.

Le rire de Marie-Blanche vibra et s'éteignit. Elle annonça :

— À propos, sais-tu, Gérard de Vandel est fiancé.

— Gérard? Avec qui?

La voix d'Elisabeth était si faible que Marie-Blanche réclama :

— Que dis-tu? Je ne comprends pas.

— Je demande le nom de la fiancée.

— Ah! bah! Je l'ignore absolument. Ce n'est pas une jeune fille du métier. Je crois qu'elle ne fait rien de ses dix doigts. Un phénomène périmé... Quand te verrai-je?

— Je ne puis te fixer un jour, Marie-Blanche. Je débarque. Je n'ai pas encore fait mon programme. Je suis un peu submergée. Il faut que je... m'acclimate... Mais oui, que je m'adapte... Si tu veux, je te téléphonerai un soir. La semaine prochaine...

— Alors, à bientôt!

— Entendu. A bientôt!

Elisabeth raccrocha; elle donna une chiquenaude à Chantal qui avait formé des nattes tout autour de sa tête : autant de boucles, autant de tresses.

— Cette petite est insupportable, dit-elle à Micheline.

Un bel éclat de rire lui répondit. Si elle se regardait dans la glace, elle ne pourrait pas davantage conserver son sérieux. Une vraie tête de déesse indienne. Quant à Chantal, elle n'était pas plus désagréable que les enfants des voisins. Beaucoup moins, même.

Elisabeth s'enferma dans sa chambre.

« Je vais me coucher. Je vais dormir », pensait-elle. Comme elle découvrait son lit, elle aperçut avec horreur une pincée de cendres, un mégot laissé par l'étudiant danois. Micheline n'avait pas changé les draps après le départ du jeune homme. Elle bondit de nouveau dans la cuisine :

— Si jamais je te reçois chez moi, je saurai comment m'y prendre ! cria-t-elle.

— Chez toi ? Où est-ce donc ? ricana la jeune femme. Aurais-tu fait une passion en Angleterre ?

Le bruit d'un pas masculin interrompit la discussion. Elisabeth regagna sa chambre qu'elle balaya et mit en ordre sous le regard admiratif de Chantal.

— Tu n'as pas peur des araignées, Elisabeth ! s'écria la petite fille. J'en ai vu une l'autre jour, derrière l'armoire. Elle était grosse comme ça, ajouta-t-elle, montrant son poing. J'ai demandé au Danois de la tuer. Il m'a répondu : « Oh ! non, j'ai bien trop peur ! »

Elisabeth haussa les épaules. Elle avait vu toutes sortes de sales bêtes dans les pays chauds : des serpents, des sauterelles, des cancrelats, des moustiques et des taons venimeux.

Chantal disparut tout à coup et revint annoncer que le dîner était prêt. Elisabeth ne répondit pas. La petite la prit par la main et l'entraîna gentiment.

— Maurice fait la tête, chuchota Micheline à la jeune fille qui déclara :

— Ça ne change guère.

Assis près de la fenêtre, le mari lisait son journal. Il paraissait, en effet, d'humeur sombre et salua à peine Elisabeth.

Micheline répéta que le dîner était prêt. Chantal supplia Elisabeth de s'asseoir à côté d'elle. Micheline allait et venait de la cuisine à la salle à manger, servant son mari avec des gestes craintifs, parlant à voix basse, presque suppliante :

— Chéri, veux-tu du vin blanc ou du vin rouge ?

Il grogna :

— Quelle marque ?

Elle balbutia :

— Oh ! chéri, ce n'est que...

Il haussa les épaules. Pas tant d'histoires puisqu'il s'agissait d'un vin ordinaire.

Maurice mangeait beaucoup et buvait sec, en lisant toujours. Il ne dit qu'un mot à Chantal : « Veux-tu

une gifle? » Et personne ne pouvait savoir la raison de cette menace.

Mica, la chatte blanche, se faufilait entre les chaises et faisait des bonds de côté au moindre mouvement de son maître. Au dessert, Micheline annonça avec un triomphe un peu inquiet :

— Voici un Mont-Blanc, ton gâteau préféré, n'est-ce pas, Maurice? J'espère qu'il est réussi.

Maurice en mangea férocement, sans un compliment, sans une approbation. Lorsqu'il eut terminé la lecture de son journal il dit simplement : « Les bandits! » Puis il alluma une cigarette et revint au balcon.

« Quel ours! pensait Elisabeth. Je n'envie pas Micheline. Quand le mariage aboutit à ce genre de duo : vin rouge, vin blanc, le célibat est mille fois préférable. »

A ce moment, Chantal s'approcha de son père et demanda tendrement :

— Papa, veux-tu que je te chante *Chauve-Souris*?

— Non. Tais-toi. Va te coucher!

Elisabeth fit un signe à l'enfant prête à pleurer. Elle l'emmena dans sa chambre, ouvrit sa valise et lui donna la poupée d'Angleterre. La joie de Chantal explosa. Elisabeth se sentit ranimée. Elle ne plaignait plus Micheline. Les épouses des ours n'étaient pas malheureuses lorsqu'elles avaient auprès d'elles cette douceur : une petite créature innocente. Chantal admirait la robe en surah beige à pois rouges, les petites sandales blanches, le sac en cuir verni de la poupée.

— Quelle fille élégante! Je lui donnerai un nom anglais, n'est-ce pas, Elisabeth? Quel nom?

— Lucy.

— C'est un nom français.

— Français et anglais. Tu l'écriras avec un y, voilà tout. Et maintenant, chante-moi *Chauve-Souris*.

La petite fille avait appris cette chanson chez sa nourrice, dans une ferme de l'Orléanais. Elle commença :

Chauve-Souris
Passe par ici,
Tu trouveras
Ton pain channit,
Ta bouillie toute chaude,
Ton millet tout frais.

— Qu'est-ce que ça veut dire : *channit*? demanda Elisabeth.

— Je crois que c'est du gros pain gonflé et léger, léger, comme on en donne aux oiseaux des cages. Et tu sais, quand je vois passer le soir les chauves-souris au-dessus du jardin, je les appelle.

— Viennent-elles?

— Non.

— Et si elles venaient, que ferais-tu?

— J'ai toujours un petit-beurre dans la poche de mon tablier. Je leur donnerais à manger. Puisqu'elles chassent, elles ont faim. Penses-tu qu'elles m'écouteront, Elisabeth?

— C'est possible, mon petit. Maintenant, tu peux emporter ta poupée. Il est temps de dormir.

Seule dans sa chambre, aux éclats alternés du robinet et du marteau, Elisabeth se mit à songer. Elle revenait irrésistiblement au joyeux branle-bas matinal du 1^{er} octobre, le départ de Fore-Castle.

Un peu avant sept heures, deux voitures avaient fait leur virage dans la cour pavée du château. Richard et le docteur Wonder ayant placé dans la première des malles, un chariot d'enfant, des valises, Edward s'était emparé du volant. Le second véhicule s'emplissait de cris et de rires tandis que Lucy et Douglas s'installaient sur la banquette du fond avec Ellen. Harry Wonder et Jack accaparèrent les strapontins et Elisabeth s'assit à côté de John Spencer. Celui-ci démarra en saluant une dernière fois Arabel, debout sur le perron, silencieuse, et Jonathan qui s'exclamait :

— Dieu vous bénisse, bonnes gens, et vous protège à Babylone!

— Merci, merci! cria John Spencer.

Alors Douglas Muzzy se dressa sur son siège et déclama :

*Le jour est au matin,
Le matin touche à sept heures,
Le côteau s'emperle de rosée,
L'alouette est dans l'air,
L'escargot sur l'épine,
Dieu est dans son ciel,
Tout va bien dans l'univers (1).*

Elisabeth se tourna dans son lit. Un chien du voisinage hurlait sans trêve. A droite et à gauche, les appareils de T. S. F. vomissaient. Les plus douces chan-

(1) Robert Browning.

teuses, les meilleurs ténors étaient changés en aboyeuses, en aboyeurs, par la sauvagerie des auditeurs qui exigeaient de l'émission un maximum de puissance. Les speakers, eux-mêmes sortis de leurs gonds, lançaient dans la nuit des clameurs inhumaines... Mais quel genre de jeune fille avait donc choisi Gérard de Vandel?

Tel était le problème auquel pensait à présent Elisabeth. Et peut-être ne se posait-il pas de cette façon. C'est lui qui avait été choisi par une intrigante. Une araignée. Elisabeth savait que les plus audacieuses réussissaient toujours dans ce sport délicat : la chasse au mari.

« Aujourd'hui les hommes à marier sont comparables aux vaches sacrées dans l'Inde. Il faut les couronner de fleurs et les nourrir de mets précieux. »

Cette pensée la fit rire.

CHAPITRE II

LA POMME ROUGE DE L'ORÉGON

A son réveil Elisabeth songea :

« C'est bizarre. J'ai vraiment très bien dormi. »

Elle était très surprise de ne pas éprouver plus de chagrin après une déception si vive. Tout d'abord, au téléphone, elle avait reçu un coup violent. Dans sa chambre, la tristesse s'était emparée d'elle, mais à mesure que les chiens se taisaient et que la nuit entrait dans le silence, elle avait senti un doux allègement.

Maintenant, elle était sereine.

« Je vieillis, sans doute ; ma sensibilité est émoussée. »

Elle se leva, ouvrit la fenêtre et regarda longuement le jardin. Les arbres dressaient au vent matinal leurs branches rabougries et poussiéreuses. Ici l'automne grillait les feuillages ; à Fore-Castle, il les éclairait. Elle ne pouvait s'empêcher de faire des comparaisons entre la famille écossaise, délicate et bonne, et le morne foyer de Micheline, assombri par un mari égoïste et borné.

« Triste individu ! songeait-elle. Et cette pauvre idiote qui lui parle comme une esclave à son maître. Ah ! s'il n'y avait pas Chantal... » L'enfant ne tarda pas à frapper à la porte de la jeune fille.

— Bonjour, Elisabeth. Tu as bien dormi? Veux-tu que je te montre comme je sais bien jouer à la balle?

— Volontiers, mon petit.

Chantal prit dans sa poche une balle multicolore qu'elle lança contre le mur en chantant sur un rythme précipité :

*Arthur, qu'est-ce qu'est dur?
C'est le mur.
Je lance ma balle,
Je la rattrape,
J'casse un carreau,
Mon père me dit :
Pour pénitence,
Tu me feras
Trois tours de France.
En voici un,
En voici deux,
En voici trois.*

Le couplet s'achevait par trois pirouettes remarquables. Elisabeth fit des compliments à la petite fille qui l'écouta en dansant de plus belle. Soudain, elle devint songeuse et grave :

— Il paraît que tu es riche, Elisabeth, s'écria-t-elle. Maman a dit à papa que dans ton métier, on gagne beaucoup d'argent.

— Très possible. En tout cas, ça ne regarde personne.

L'enfant hésita un peu avant de poursuivre, d'un ton inquiet :

— Elisabeth, est-ce que tu paieras ce que tu mangeras?

— Où donc?

— Ici. A table.

La jeune fille resta quelques instants interdite. Elle répondit en étouffant un accès de rire :

— Bien sûr, chérie! Je paierai l'addition à ta mère et le pourboire à ton père.

L'enfant parut satisfaite, mais elle voulait savoir si Elisabeth aurait assez d'argent pour lui acheter une boîte de perles. La mercière en avait des petites et des grandes. Chantal se contenterait d'une petite.

— Nous verrons, dit Elisabeth.

Chantal dansa une fois de plus.

— Et toi, Elisabeth, reprit-elle, aimais-tu les perles quand tu avais mon âge?

Elisabeth eut un beau sourire. Toutes les filles du monde aimaient les perles depuis le premier jour de leur vie. Mais il n'était pas tellement facile de les enfiler et surtout de les garder. Il suffisait que l'une d'elles se mit à rouler pour que toute la chaîne se rompit.

— Oh ! moi, je fais bien attention. Je n'en perds pas une seule. Tu peux être tranquille.

Chantal suivait partout Elisabeth ; elle écoutait les conversations téléphoniques avec Marie-Blanche et disait à sa mère :

— Elisabeth parle de pilotes et de co-pilotes. Ils sont tous fiancés ou mariés.

Le mois d'octobre était très beau, cette année. Les journées se déroulaient sous un ciel ensoleillé, et les nuits de rosée favorisaient le ruissellement des dahlias. Elisabeth emmena Chantal au Luxembourg ; elle lui achetait toutes sortes de jouets et payait une pension suffisante à Micheline. Celle-ci lui donna pourtant, bientôt, un avertissement :

— Maurice ne te regarde pas d'un bon œil.

Elle répondit avec vivacité :

— Je me moque bien de ton Maurice.

Un second avertissement ne tarda pas à l'éclairer :

— L'étudiant danois qui n'a pu rester chez nous à cause du bruit, nous envoie sa sœur. Elle est étudiante en médecine. Je te l'ai déjà dit, n'est-ce pas ? Il paraît qu'elle dort comme une pioche et se moque des bruits qui te semblent infernaux. Il faudra lui laisser ta chambre. La semaine prochaine...

— Volontiers, si je trouve autre chose, répondit Elisabeth. Et si je ne trouve rien, je resterai.

Elle pensait que la jeune Danoise ne s'accoutumerait pas au vacarme du quartier, en dépit de son bel équilibre. Dans cette banlieue, depuis les vacances, les chiens et les motos s'étaient multipliés. A chaque instant son tapage. Sans aucun doute la jeune étrangère chercherait un gîte ailleurs.

Des bourrasques nocturnes annoncèrent un changement de saison. Il fallait déjà faire du feu. Ce jour-là, comme il pleuvait, Elisabeth ne pouvait sortir avec Chantal, et celle-ci mit sur la table de la salle à manger sa boîte de jouets. Elle aligna ses trésors sous les yeux de la jeune fille. Il y avait toutes sortes d'objets hétéroclites : les roues d'un petit camion en aluminium ; de vieilles boîtes de fard, abandonnées par Micheline ; des

images; des chiffons multicolores; des coquillages et des cailloux. Parmi ces débris, un papier attira le regard d'Elisabeth. Elle le saisit, et son visage s'empourpra violemment. C'était une enveloppe à son nom avec le timbre des U. S. A. et la mention : *Faire suivre*, écrite par la main de Gérard.

Elle ouvrit la lettre d'où tomba un pétale séché, et elle lut avec stupeur :

Ottawa, ce 12 août.

CHÈRE ELISABETH,

Que devenez-vous? Je parie une pomme rouge de l'Orégon et une orange de Floride que vous avez oublié les vieux amis d'Air-France, mais il m'est vraiment impossible de voir une fleur ou de manger un fruit sans penser à vous. J'ai fait un séjour en Californie où nous avons goûté ensemble, l'an dernier, les raisins sauvages à peau dure, meilleurs que les abricots de Damas. Je vous envoie un coquelicot que j'ai cueilli dans un champ de blé. Etes-vous toujours en Ecosse? Si vous ne m'écrivez pas, je penserai que vous êtes fiancée.

Meilleures amitiés,

GÉRARD.

Le papier tremblait dans les mains d'Elisabeth. Elle ferma les yeux un instant. La rougeur de son visage s'effaçait. Elle devint si pâle que Chantal s'écria :

— Qu'est-ce que tu as donc? Mal au cœur?

Elisabeth demanda d'une voix sourde et sévère que l'enfant n'avait jamais entendue :

— Où as-tu pris cette enveloppe? Cette lettre? Veux-tu répondre?

— Mais, Elisabeth, la concierge me l'avait donnée avec les journaux de maman.

Elisabeth se précipita dans la chambre de Micheline. Il lui fallait des explications. Micheline se fardait, assise devant sa coiffeuse. Elle maugréa :

— Qu'est-ce que tu racontes? Quelle mouche te pique? Cette lettre? Ah! oui. Mais dis donc, ne crie pas comme cela! Tu m'agaçes! Je ne l'ai pas fait suivre tout de suite, à cause de ces noms anglais, assommants à écrire. Je pensais que ça pouvait bien attendre... La petite a pris le papier sans que je m'en aperçoive. Finalement je l'ai oublié. J'ai d'autres soucis, ma fille!

Elisabeth se montrait incapable de résignation. Elle reprochait à Micheline son affreux égoïsme, sa mau-

vaise volonté, sa stupide servilité envers un seul être qui ne la valait même pas. Ses plaintes furent vaines. La jeune femme annonça en soufflant sur son miroir qu'elle frotta ensuite avec un linge blanc très fin :

— L'incident est clos.

A partir de ce jour, les discussions devinrent de plus en plus fréquentes à la maison. Chantal venait sans cesse répéter à Elisabeth ce que son père ou sa mère avait dit :

— Qu'elle épouse un pilote ou un co-pilote, mais qu'elle fiche le camp !

Micheline rappela à Elisabeth qu'elle avait une autre sœur, Régine, mariée tout récemment.

— Pas plus sœur que toi.

— Pas moins, non plus. Elle doit t'héberger à son tour. Emporte ton papillon et ton buvard, et va t'installer chez elle. Je t'aiderai à faire ta valise. Il n'y a plus de temps à perdre. Ma jeune pensionnaire arrive demain.

— J'emporterai surtout mon lit, répliqua Elisabeth, et ta pensionnaire dormira sur une chaise.

En prononçant ces paroles, la jeune fille prit dans une armoire son uniforme et son béret bleu. Elle ne voulait pas chercher refuge auprès des jeunes mariés. Une chambre d'hôtel lui suffirait en attendant qu'elle eût repris son service.

— Régine et Jean-Claude ne sont pas des jeunes mariés, dit Micheline. Il y a plus d'un an qu'ils vivent à Meudon. Leur bicoque est assez grande. Laisse-moi téléphoner à Régine. Elle fait ce qu'elle veut de son mari. Ce n'est pas comme moi.

Elisabeth se contenta de hausser tristement les épaules pendant que la jeune femme exhortait sa sœur à recevoir l'hôtesse de l'air.

— Elle fait donc toujours son extravagant métier, cria à l'autre bout du fil une voix si pointue que ces paroles vinrent frapper l'oreille d'Elisabeth.

— Oui, toujours, répondit Micheline. Après tout, ça la regarde. On gagne sa vie comme on peut. Elle ne vous gênera guère, puisqu'elle navigue quatre jours sur trois. Oh ! crois-moi, elle se contente d'un recoin pour poser sa valise.

Régine répondit sans enthousiasme :

— Qu'elle vienne chez nous, puisqu'elle ne restera pas longtemps.

CHAPITRE III

ESCALE A MEUDON

ELISABETH emporta son buvard, son papillon et un petit carnet qu'elle appelait son *Pense-Bête*, où elle notait les affaires urgentes. La navigation aérienne éventait un peu sa mémoire et l'abolition de l'espace lui faisait oublier le temps. Lorsqu'elle arrivait d'Angkor ou du Caire, elle ne savait plus ce qui l'attendait à Paris. Elle consultait son agenda :

*Téléphoner à Marie-Blanche.
Acheter chemisier chez Simone.
Voir exposition fleurs aux Tuileries.*

A Meudon, Régine l'accueillit poliment et s'excusa de ne pouvoir lui donner qu'une mansarde. Elle espérait que cela ne gênait pas une fille habituée à dormir sur un strapontin, au-dessus des nuages.

— En effet, peu m'importe, et dans huit jours j'aurai débarrassé le plancher.

— As-tu diné?

— Oui, merci ; je vais me reposer.

Seule dans son grenier, ce soir-là, Elisabeth pensait à la sentence amère citée par Jonathan à son amie Lucy : « Le pire des maux est l'isolement du cœur. »

Sur son grabat dressé au milieu d'un amoncellement de valises et de malles, de caisses de livres et de vaisselle, n'avait-elle pas réellement l'air d'une épave?

L'isolement du cœur dont se plaignait un homme, des siècles et des siècles plus tôt, était évoqué d'une façon plus efficace et plus gracieuse, aux temps modernes, dans une prière à Notre-Dame :

Ayez pitié de ceux qui s'aimaient et qui ont été séparés.

Ayez pitié de l'isolement du cœur...

Ces invocations revenaient dans son souvenir à la manière d'un baume sur une plaie. Elle se sentait écoutée. Elle se sentait consolée.

Tout à coup, elle entendit une voix perçante comme un chant d'oiseau :

— Chéri, veux-tu diner?

Une voix grave et mâle répondit.

— Oui, mon amour.

Régine appelait son Jean-Claude pour le repas du soir.

« Ils sont heureux ; tant mieux ! » pensa Elisabeth. Les bruits qui courent sur ce ménage sont absolument faux.

On disait que Régine avait ensorcelé Jean-Claude pour son malheur. Le biologiste, pendant son long célibat, avait été soutenu dans ses recherches par des professeurs célèbres qui espéraient lui donner un jour le nom de gendre. Poussé par son épouse, la plus laide de toutes les femmes, M. Clape montrait un vif acharnement à ces intrigues. Et si la fille était moins laide que la mère, elle ne pouvait lutter contre l'éblouissante Régine. Après le mariage, beaucoup de portes se fermèrent au nez de Jean-Claude Verrier. M^{me} Clape atteignit tout un réseau qui jeta l'ostracisme sur le jeune savant et lui coupa les vivres. Quand il n'y aurait plus de foin au râtelier, les chevaux se battraient, le ménage se disloquerait, le génie du romanesque personnage serait lentement étouffé par la misère. On lui apprendrait à préférer une fille sans dot, sans profession, sans relations, à M^{lle} Clape.

Cependant le pauvre fou n'éprouvait aucun repentir, aucun regret. Elisabeth en était témoin. Elle avait entendu le son de sa voix : « Oui, mon amour ». Il trouvait un rayon du ciel aux yeux de sa bien-aimée. Comment s'en laisserait-il ? Si Régine n'avait pas appartenu à une famille insouciant et dispersée, elle aurait su qu'elle avait du sang fier dans les veines, et c'est peut-être ce qui donnait à son regard un si grand charme.

— Si nous avons vécu vingt-cinq ans plus tôt, disait Jean-Claude, « ils » nous auraient acculés à la stérilité et à la famine. Mais l'État nous aidera à nourrir les enfants que nous pourrions avoir.

En attendant les jeunes époux menaient la vie la plus frugale. Comme Régine n'admettait pas que Jean-Claude aperçût aucune femme jeune et jolie, Elisabeth devait prendre ses repas dans sa mansarde. Elle s'en consolait en partageant son pain avec les oiseaux du

voisinage. Du rez-de-chaussée, Régine voyait des ailes battre incessamment dans la même direction.

« Je me demande ce qu'elle fait là-haut », pensait-elle.

De temps à autre, un homme à casquette marquée d'un chiffre ou d'un insigne, agitait la sonnette du petit jardin. Régine s'écriait :

— Misère, c'est le maudit Gaz !

Ou :

— Misère, c'est la maudite Electricité !

Elisabeth venait à son aide, payait les notes et donnait ce conseil :

— Tu devrais travailler.

— Que veux-tu que je fasse ? Je ne suis bonne à rien.

— Au contraire. Tu sais tout faire.

Régine cuisinait, frottait, astiquait, lavait son linge et le reprisait à la perfection. Elle avait déjà pensé à imiter ces personnes autrefois rentières qui « faisaient » aujourd'hui des ménages.

— Mais, disait-elle, M^{me} Clape en serait tout de suite avertie par un mauvais ange, elle se froterait les mains et Jean-Claude finirait par le savoir.

Au milieu d'octobre, Régine obtint secrètement, par l'intermédiaire d'une amie de collègue, des ouvrages de couture et de tricot pour un magasin. Elle accomplissait son travail, assise près de la fenêtre, jusqu'aux dernières lueurs du jour, afin de ne pas recourir à cette maudite électricité. Elle tirait l'aiguille d'une main rouge et glacée. Le froid était précoce et Jean-Claude n'avait pas les moyens d'acheter du charbon, cet hiver.

En dépit de ces privations, Elisabeth enviait le bonheur de Régine qui disait volontiers :

— J'aime mieux vivre ainsi avec Jean-Claude que dans un palais avec un prince, un empereur ou un shah, que je n'aimerais pas.

A la veillée, leurs voix et leurs rires montaient jusqu'à la mansarde, et la jeune fille revenait toujours à la plainte de l'Écriture sur l'isolement du cœur.

CHAPITRE IV

AU BAR DE L'AÉROPORT

ALLO, est-ce vous, Marie-Blanche? Oui, c'est moi, Elisabeth. Je reprends mon service le 20. New-York par Gander.

Une voix joyeuse répondit :

— Bonne chance et bon voyage, Elisabeth! Moi, je ne fais que des petits courriers, ces temps-ci : Milan-Genève-Bruxelles. J'ai dans mon cerveau une bobine d'images neigeuses qui se déroule au fond de mes rêves. Allô? Nous nous rencontrerons sans doute au bar, un jour ou l'autre. Quelle est la composition de votre équipage, le 20?

Elisabeth changea de ton. Elle dit avec un peu de gêne :

— Oh! vous savez, je n'ai pas choisi... C'est un hasard... Le pilote sera Gérard de Vandel.

Elle répéta :

— C'est un hasard. Je n'ai pas choisi.

Mais Marie-Blanche s'écria :

— Ce n'est peut-être pas un hasard, Elisabeth.

— A quoi pensez-vous donc, Marie-Blanche? Vous n'imaginez tout de même pas que j'oserais...

— Oh! jamais, Elisabeth; je ne vous crois capable d'aucune noirceur. Je vous connais depuis trop longtemps... Nous parlerons de tout cela, n'est-ce pas? A bientôt! Et n'oubliez pas votre sourire. On ne peut pas plus s'en passer que du bérêt. Mais un faux sourire est plus facile à faire qu'un bérêt, lorsqu'on a oublié ce malheureux couvre-chef... Allô? Oui. Ça m'est arrivé.

— Vous avez dû avoir chaud?

— Je pense bien! Je vous raconterai la fin de l'histoire au bar de l'aéroport. Bon voyage, Elisabeth!

— Merci. A bientôt!

Elisabeth Caumartin sortit de la cabine téléphonique et se mit à marcher dans la rue, front baissé, méditant sur les allusions trop claires de son amie. De quoi celle-ci la croyait-elle donc capable? Ah! certes, elle gardait une espérance invouable. Puisque le hasard allait la mettre en présence du jeune homme, elle révélerait sa

malchance, elle raconterait l'affaire de la lettre, et peut-être lui dirait-il qu'il s'était fiancé par dépit. Elle comptait que les deux heures d'escale nocturne à Gander favoriseraient ces confidences.

Trois jours plus tard, elle quittait Meudon, munie du léger bagage habituel.

Elle était depuis quelques instants au bar de l'aéroport, lorsqu'elle vit un grand jeune homme mince, en uniforme bleu sombre, accompagné d'une élégante personne brune qui portait un manteau rouge et des gants noirs, selon la nouvelle mode. Elisabeth pâlit et se détourna instinctivement. Il lui semblait qu'une voix moqueuse lui disait :

— Regarde-les. Regarde Gérard de Vandel et sa fiancée. Vois comme ils sont beaux et aimables.

Elle baissa les yeux sur sa tasse de thé. Elle surprit quelques mots prononcés par la jeune fille. Elle interrogeait son fiancé sur le communiqué de la Météo. Elisabeth songeait :

— Elle a peur des orages, des tempêtes, du brouillard, du givrage et de voir demain dans les journaux : « Un avion percute » ou : « Un avion flambe », ou encore : « Aucune nouvelle de l'avion X 32 qui a décollé hier soir, à vingt et une heures, de l'aérodrome d'Orly... »

Au moment de l'adieu, Elisabeth surprit sur le visage de la jeune fille une angoisse qui la bouleversa de haine. (« Est-ce de la haine, mon Dieu ? » pensait-elle.) Et brusquement elle changea de résolution. Elle ne révélerait pas son regret à Gérard. Elle ne chercherait pas à détruire un amour qui paraissait aussi pur. Non, cette fille n'était pas une intrigante, une araignée.

Dans la lumière de la piste, Gérard gagnait maintenant l'appareil de son pas allongé, rapide. Et bientôt Elisabeth entendit l'appel attendu :

— L'hôtesse pour New-York.

Le cœur bondissant, elle monta l'escalier de coupée. Elle priait tout bas pour avoir du courage. Lorsque Gérard lui dit froidement : « Ah ! c'est vous, Elisabeth. Bonsoir ! » elle répondit sur le même ton : « Bonsoir » ; puis elle commença son service avec le sourire obligatoire qui ne manquait pas d'héroïsme.

Elle fit placer les passagers, leur distribua des revues et prit dans ses bras un bébé tandis que la mère, une Française mariée avec un G. I. en 1945, geignait :

— Je n'en peux plus ! Je cours depuis ce matin comme

une folle,... et j'ai oublié la moitié de mes affaires chez mes parents. Écoutez, Mademoiselle. Le biberon est dans ce sac... Ce sac jaune. Vous le ferez chauffer dans une heure. Dans combien de temps partons-nous?

— Dans vingt minutes.

— Eh bien! je n'avais pas besoin de tant me dépêcher. Dites-moi, Mademoiselle, est-ce le radio, ce petit jeune homme? Je le trouve bien rouge. Pourvu qu'il n'ait pas trop bu avant de partir!

— Soyez sans crainte, dit Elisabeth, un peu sèchement.

Le ton déplut à la voyageuse :

— Passez-moi le gosse, demanda-t-elle.

Ayant pris l'enfant sur ses genoux, elle se tourna vers sa voisine, une femme élégante, très fardée, aux cheveux cuivrés. Elle l'interrogea sans façon sur le but de son voyage. Peut-être retrouverait-elle son mari à New-York?

— Du tout. Je vais chanter, répondit l'autre avec un léger haussement de sourcils.

— Ah! vous êtes actrice, peut-être?

— Oui. Ça ne va pas le fatiguer, votre petit, ce voyage?

— Ça ne lui fait ni chaud ni froid. Il a eu ses huit mois hier, et c'est sa seconde traversée de l'Atlantique.

Elle se mit à énumérer tout ce que devait absorber aujourd'hui un enfant de huit mois : bouillon de légumes, bouillies, jus d'orange, petits-beurres et croûtons de pain. L'actrice l'écoutait d'un air moqueur :

— Par exemple? Tout ça? Et pas de dents?...

Elle paraissait s'intéresser médiocrement aux exploits des nourrissons. Elle soupira en regardant Elisabeth Caumartin d'un air interrogateur et inquiet :

— Si les tubes digestifs sont perfectionnés, observait-elle, le monde ne progresse pourtant guère. J'ai parcouru toute l'Europe pour trouver deux belles voix et je reviens bredouille.

— Vous devez être bien difficile, marmonna l'épouse du G. I.

La passagère haussa les épaules. De nouveau elle regarda Elisabeth, puis elle se pencha vers elle :

— Puis-je vous demander quelque chose, Mademoiselle?

— Certainement, Madame, répondit-elle.

Elle pensait que l'actrice désirait un verre d'eau minérale, ou du champagne, ou bien une revue anglaise.

— Votre nom et celui de votre hôtel à New-York, s'il vous plaît. J'aurais une communication à vous faire.

Stupéfaite, Elisabeth griffonna quelques mots sur une page de son carnet.

— Voici, Madame, dit-elle.

A ce moment, un passager l'appela.

— Ma montre est arrêtée... Quelle heure est-il, je vous prie? Quelle altitude atteignons-nous à présent?

L'hôtesse se glissait entre les rangs des passagers qui posaient presque tous les mêmes questions. A quelle heure arriverait-on à Gander? Est-ce qu'il y avait souvent du retard? Les conditions atmosphériques étaient-elles bonnes?

Un jeune homme, debout près du hublot, regardait le feu vert, appelé feu de position. Il dit tout bas :

— Je le regarde si souvent de ma fenêtre, ce ver luisant dans le ciel nocturne. Quel plaisir de penser : « Maintenant, j'y suis. Je vole. Je traverse l'espace comme un oiseau. J'ai quitté la terre... »

Elisabeth souriait. Le passager lui raconta un voyage qu'il avait fait après la Libération, de Paris à Brive.

— Le pont de la Loire n'était pas encore rafistolé, Mademoiselle. A chaque gare, une attente interminable... Il m'a fallu un jour et une nuit pour ce petit voyage. Plus de temps que pour gagner le Nouveau Monde. Demain, à cette heure-ci, je verrai les réclames lumineuses de New-York... Je prendrai... le...

Il hésita. A New-York, le métro s'appelait bien : *subway*?

— Oui, dit Elisabeth.

— A Londres, c'est le *tube*. J'aime beaucoup Londres. Et les Londoniens ont des autobus rouges comme des piments, et les *life-guards* ont aussi des habits rouges.

— Avec ceinturon blanc, reprit Elisabeth d'un air songeur.

Elle interrompit les propos terriblement monotones du jeune homme, en se rendant au bar. Il fallait faire chauffer le biberon du petit Américain. Elle jeta un regard sur le poste de pilotage et vit seulement la manche aux trois galons d'or de Gérard, sa main brune et fine. Elle devinait sa pensée. A côté de lui se tenait la jeune fille au manteau rouge, invisible à la façon des anges; mais cette heureuse créature lirait peut-être demain dans les journaux :

— Un avion explose... ou percute, ou flambe.

Comme si elle devinait sa pensée, l'épouse du G. I. lui dit à l'oreille :

— Pourvu « qu'ils » ne nous fichent pas dans la flotte ! Je tiens à la vie, moi. Avez-vous vu déjà des gens qui ne tenaient pas à la vie ? Y en a-t-il vraiment ?

— Il y en a sûrement, Madame.

— Ah ! pourvu que mon enfant ait bien ancré le goût de l'existence ! Voilà ce que je lui souhaite. On a raison de leur faire manger de tout, de bonne heure, à nos gosses. Un être fort est plus gai qu'un être faible, même dans le malheur.

Elisabeth réprima un bâillement. Elle n'avait pas sommeil, mais lorsqu'elle vit les passagers assoupis, elle gagna un fauteuil inoccupé à l'arrière de l'avion et ferma les yeux. Pour la première fois elle trouvait interminable cette traversée dans les ténèbres et elle pensait au chant d'Amstrong : « Seigneur, vous avez fait la nuit trop longue. »

Tout à coup, une petite mélodie naïve vint s'emparer de son esprit. Elle croyait voir Chantal tourner, lancer sa balle en chantant : « Arthur, qu'est-ce qu'est dur ? » Elle pensait à la dureté des murs formés par les cœurs des hommes. Pourtant, certains étaient très bons, très tendres, elle le savait.

*Je lance ma balle,
Je la rattrape,
J'casse un carreau.
Mon père me dit :
Pour pénitence,
Tu me feras
Trois tours de France.
En voici un...*

Les tours de France, d'Europe, d'Amérique, d'Asie, voilà ce qu'elle faisait sans trêve, et presque aussi rapidement que les pirouettes de Chantal. Une belle vie, certes, mais parfois il lui venait un désir de repos dans un foyer tranquille. Ah ! vraiment elle vieillissait...

A l'escale de Gander, tout se passa comme elle l'avait prévu. Gérard de Vandel s'arrêta à peine un instant auprès d'elle, mais il posa la question brûlante :

— Alors, vous êtes fiancée ?

Elle tressaillit et fit brusquement une réponse aussi peu sincère que le sourire d'accueil commandé à l'hôtesse de bord.

— Je ne suis pas fiancée, mais c'est quelque chose d'analogue...

Presque aussitôt, elle se reprocha ce mensonge.

« Qu'ai-je voulu dire, et que va-t-il penser? »

Il répliqua sèchement :

— Ah! très bien.

Elle ajouta avec une sorte de triomphe, comme si une autre personne parlait pour elle :

— Et j'écris mon prénom avec un Z.

— Parfait, parfait! reprit Gérard, sans pouvoir trouver d'autre parole.

Il s'éloigna. L'hôtesse entendit le chef d'escale donner à voix haute des explications aux passagers qui se rendaient à New-York pour la première fois.

— Non, les avions ne doivent pas voler à moins de sept cent cinquante mètres au-dessus de la ville... Oui, les gratte-ciel portent à leur sommet des feux de signalisation... Des feux rouges... Pensez donc, le plus haut gratte-ciel atteint trois cent cinquante mètres.

L'épouse du G. I., qui venait de boire du thé bouillant, maugréa :

— Nous n'y sommes pas, à New-York... Je donnerais beaucoup pour les voir, vos gratte-ciel. Mais, mes braves gens, nous ne sommes pas arrivés!

CHAPITRE V

MON CŒUR EN ANGLETERRE

DANS sa chambre, au quarantième étage de l'hôtel new-yorkais où elle descendait d'habitude, Elisabeth ouvrit son pense-bête et chercha les repères qui l'aidaient à rassembler ses idées. Elle lut ces lignes :

Ecrire à Lucy.

Ecrire à Richard.

Ecrire à Edward.

Elle prit trois cartes représentant la façade du building où elle allait s'endormir, et écrivit tout d'abord les noms et les adresses des jeunes gens. Après cela, elle resta plusieurs minutes bien perplexe. Elle était tentée de dire à ses amis ; « Ne m'oubliez pas. Je n'ai plus que vous. »

Elle se contenta de noter sur la première carte :

Chère Lucy, j'ai fait un bon voyage et je vous envoie d'Amérique mon meilleur souvenir. ELISABETH.

P. S. — *Ce que je vous écris est bien plat, mais mes idées sont plates comme des galettes, ce soir. Toutes mes excuses.*

A Richard elle répéta les propres paroles du chef d'escale de Gander :

Voici mon gratte-ciel. Ces édifices portent des feux rouges de signalisation, et nos avions ne doivent pas voler à moins de sept cent cinquante mètres au-dessus de nos terrasses.

A Edward elle recommanda la visite du musée métropolitain où il pourrait voir des œuvres de Thomas Eakins et de Charles W. Hawthorne dont il lui avait parlé à Londres.

Une petite poche était ménagée dans la couverture grenat du pense-bête. « Qu'ai-je fourré là ? » se dit-elle en découvrant un mince papier plié. Des traits enchevêtrés étaient dessinés au crayon bleu. Elle reconnut le plan de Londres tracé par Richard Spencer, le jour où il lui avait donné rendez-vous à Kensington-Gardens. Un réseau d'avenues et de rues : Oxford-Street, Baker-Street, aboutissant à un Eden coupé en deux : Hyde-Park et Kensington-Gardens que traversait la Serpentine. Richard et elle s'étaient penchés sur la rivière, au soleil couchant. Leurs deux visages apparurent alors dans une sorte de gloire et si près l'un de l'autre qu'ils crurent voir leurs deux âmes.

— Si j'étais peintre, avait dit Richard, voilà ce que j'essaierais de saisir : votre figure et la mienne dans un miroir d'eau ensoleillée.

Jaloux de cette promenade, Edward Spencer avait fait à son tour un plan où la National Gallery était représentée par une étoile, mais elle chercha vainement dans son agenda le papier du jeune homme. Chantal l'avait peut-être mis dans sa boîte à jouets.

A cette pensée elle eut un sourire amer, adouci bientôt par un autre souvenir. Avant d'entrer au musée londonien, Edward avait acheté deux œillets jaune pâle : un pour la boutonnière d'Elisabeth, l'autre pour la sienne. Ainsi les prenait-on pour des fiancés.

Après cette visite, le jeune peintre l'avait emmenée

dans un petit restaurant en plein air, appelé Refreshment House, où ils avaient pris un lunch : lui, une assiette de salade avec du jambon et une tasse de café ; elle, un gâteau au raisin et un verre de lait.

Pourquoi ces menus détails étaient-ils restés ainsi gravés dans sa mémoire ?

« Comme tout cela est loin ! pensa-t-elle. Loin dans l'espace, mais non pas dans le temps. »

Elle tourna la page de l'agenda. Le mois de décembre était marqué par de grosses lettres soulignées trois fois :

ENVOYER UN CADEAU A JACK

— Décidément, mon cœur est en Angleterre, dit-elle à voix haute.

A ce moment on frappa à sa porte. Aussitôt le cœur anglais battit follement : elle pensait à Gérard de Vandiel et cria d'une voix étranglée :

— Entrez !

— Pardonnez-moi de vous déranger, Mademoiselle.

Elle reconnut l'actrice aux cheveux cuivrés, au visage à la fois dur et fin. Elle se nomma : Lucienne Marnier. Elisabeth devait bien connaître son nom. La jeune fille inclina la tête.

— Oui, pardonnez-moi, reprit la visiteuse d'une voix suppliante. Je ne pouvais vous demander une chose pareille à bord de l'avion. Vous avez un joli timbre quand vous parlez et j'aimerais savoir... ce que vous pouvez donner dans le chant.

Elisabeth rougit d'impatience ; elle dit sèchement :

— Peu importe, Madame. Je ne chanterai jamais en public.

— Comme il vous plaira, Mademoiselle. Chantez tout de même, je vous prie, ne serait-ce que trois mesures.

— C'est absurde, murmura Elisabeth.

Pour en finir, elle chanta le premier couplet de la chanson *Nous n'irons plus au bois*, et l'actrice déclara qu'elle avait décidément tout pour plaire.

— Renoncerez-vous un jour à votre profession dangereuse ?

— Non, jamais, sauf pour une chose, une seule chose.

— Laquelle ? Le mariage ?

— Oui.

La visiteuse poussa un soupir, puis elle dit :

— Eh bien ! n'en parlons plus. Bonsoir Mademoiselle.

CHAPITRE VI

UNE VOIX D'ANGE

LA voiture roulait dans cette banlieue de New-York appelée « les hauteurs du côté du matin ». Elisabeth servait de guide à l'actrice Lucienne Marnier, qui cherchait obstinément une voix d'ange parmi les enfants des hommes.

L'air si frais, presque liquide, semblait porter une parole secrète qu'elle entendait et se répétait à elle-même : Amérique, Nouveau Monde. Ces mots de la géographie, ces lignes de l'Histoire, cette découverte des navigateurs, c'était une réalité, elle la touchait, elle la respirait. Chaque fois qu'elle arrivait dans ce pays elle avait la même impression ; elle n'était pas blasée, mais aujourd'hui, l'obsession de l'actrice devenait la sienne. Au ronflement du moteur elle imaginait des voix jeunes et claires, elle entendait des couplets de son enfance. Quelques-uns sans commencement ni fin, tel cet éclat comme un coup de soleil :

*J'entends une voix chanter,
Belle rose du rosier...*

De temps à autre, le chauffeur recevait un ordre : — Stop ! Voyons ce qui se passe ici.

Lucienne Marnier ne pouvait apercevoir une figure de jeune fille sans pousser une exclamation. Peut-être l'inconnue avait-elle le don du Ciel. Elle aurait voulu l'« auditionner », selon le mot barbare qui faisait frémir sa compagne.

Ensemble elles s'éloignaient de plus en plus de l'énorme ville. Le soleil avait la même douceur que le soleil parisien sur les arbres couleur de rouille. Comme s'il avait compris le souci de ses clientes, le chauffeur se mit à clamer :

*L'express de minuit
Qui vient du Colorado
A d'la neige sur le museau...*

Elisabeth fit la traduction de ces paroles à l'actrice qui déclara :

— Le sifflement des trains américains me donne le

frisson. Quand je les entends la nuit, j'ai l'impression de me trouver sur la planète Mars.

A midi les deux femmes arrivèrent à Lington, en pleine kermesse. Des baraques où des marchands vendaient des gâteaux, des bonbons, des fruits, se dressaient au milieu d'un tintamarre éblouissant que dominait la petite flûte d'un jazz.

— Arrêtons-nous, dit Lucienne Marnier. Tout le monde chante, ici. Nous allons peut-être trouver notre phénix.

Elles pénétrèrent dans un village de toile et de banderoles, et tout de suite Elisabeth s'arrêta devant une vieille négresse, assise sur une loque rouge, qui vendait des assiettes et des plats formés de minuscules coquillages. Lucienne Marnier dit à la jeune fille :

— Je possède beaucoup plus de devises que vous, mon enfant. Si quelque chose vous fait plaisir.

— Merci. Je ne puis presque rien caser dans ma valise.

Elle tenait pourtant dans ses mains une de ces curieuses assiettes souples, sorte de vaste coquille où tournoyaient de toutes petites coquilles dentées, d'un blanc laiteux. Comme elle se décidait enfin à la poser aux pieds de la marchande, un regard suppliant de celle-ci changea sa résolution.

— Je l'achète. Combien? dit-elle en anglais.

Lucienne Marnier ouvrit son sac et donna un dollar. Elle demandait seulement si les coquillages avaient été ramassés au bord de l'Atlantique ou du Pacifique. Elisabeth traduisit cette question aux oreilles de la vieille négresse. Mais elle n'obtint que cette réponse :

— *Two*.

— Deux, elle dit deux. S'agit-il de deux dollars?

Elle mit un autre billet dans la main maigre qui le repoussa.

— *Two*, répéta-t-elle.

— Alors, je pense qu'il s'agit de l'Atlantique et du Pacifique. Le mariage des deux océans dans le creux d'une jatte. Voici trois dollars. Oh! si! prenez-les... Ce n'est pas trop...

— Curieux travail, observa Lucienne Marnier. C'est bouclé comme un jazz. Et un jazz est composé comme une mayonnaise, n'est-ce pas?

Elisabeth lui fit un signe :

— Ecoutez, dit-elle.

Sous un arbre, un garçon de dix ou douze ans chantait une mélodie monotone, assis devant un harmonium portatif. Il avait une voix aiguë et douce qui bouleversait le cœur. A côté de lui une femme vendait des feuilles imprimées. Apparemment la chanson avait été composée par le chanteur, avec la simplicité de son âge :

*Quand la nuit s'achève,
Quand le jour se lève,
Seigneur, garde-moi.*

*Quand le jour s'achève,
Quand la nuit se lève,
Seigneur, veille sur moi.*

Les accords de l'harmonium n'étaient pas plus compliqués que les paroles. L'enfant chantait sans souci des auditeurs groupés autour de lui. Il ne voyait pas Lucienne Marnier, debout à sa droite, qui tremblait d'impatience. Après un cantique, il commença une chanson du folklore américain. L'actrice craignait d'interrompre le prodige en parlant à la mère immobile, au visage calme, les yeux perdus dans un songe. Tout à coup, celle-ci tressaillit, elle parut se réveiller, tandis qu'une marchande d'ananas et de raisin l'interpellait :
— N'êtes-vous pas morts de faim, tous les deux ? Venez déjeuner.

L'enfant se dressa d'un bond et ferma l'harmonium. Lucienne Marnier mit un billet dans la main de la mère :

— Je vous en prie, donnez-moi deux feuilles, deux cantiques.

La femme obéit et voulut rendre la monnaie. Lucienne fit un geste de refus. Elle cherchait à expliquer en anglais son étrange requête : emmener le petit chanteur à travers ciel, au-delà de l'océan, dans toutes les capitales d'Europe. La mère américaine ne comprenait pas.

Elisabeth expliqua plus clairement le souhait de l'actrice. Faire de ce gamin une vedette. Il s'agissait de gagner une fortune considérable.

— Vous voudriez le faire chanter à la radio, à la télévision, Madame ?

— Oui, mais tout d'abord dans les salles magnifiques, les plus belles villes du monde, en présence de milliers d'auditeurs.

La mère secoua la tête. Elle n'avait qu'un enfant. Si

elle avait dix garçons comme celui-là, peut-être en donnerait-elle un à une étrangère pour qu'il traversât le ciel et l'océan, à la recherche du succès et de la gloire, dans les capitales de la perte.

— Et encore, je ne sais pas ce que serait pour moi d'avoir dix garçons, mes pauvres dames, mais je sais ce que c'est d'en avoir un, et je ne m'en séparerais pas pour tout l'or du monde.

— Son avenir, insista Lucienne Marnier en français.

Elisabeth répéta en anglais le mot fameux : avenir. Avenir. La femme secoua toujours la tête, et le gamin qui mangeait un sandwich avait sans doute compris le vœu des étrangères : il secouait lui aussi la tête en souriant.

— Garde-le, Seigneur! disaient les yeux de la mère.

— Garde-moi! disaient les yeux de l'enfant.

Lucienne Marnier ne se tenait pas pour battue.

— Je vous propose autre chose, reprit-elle. Venez avec lui, avec nous, Madame.

La mère américaine parut complètement effrayée. Si loin? Non. Jamais.

Avant de s'éloigner Lucienne Marnier feuilleta le cahier de chansons et demanda au garçon un couplet de cow-boy. Il choisit celui-ci :

*J'irai courir dans la vaste, vaste plaine,
Au vent du soir.*

L'actrice remonta en voiture.

— C'est une femme bornée, dit-elle à Elisabeth.

La jeune fille souriait. Elle répondit :

— Je serai bornée comme elle, quand j'aurai des enfants.

CHAPITRE VII

NEIGE POUFREUSE

LORSQU'ELLE regagna son hôtel, Elisabeth trouva dans son casier une lettre de Régine :

Dépêche-toi d'arriver, ma vieille! Un couple d'Anglais te réclame. Ce sont deux jeunes mariés.

« La sottise ! pensa-t-elle. Pourquoi ne me dit-elle pas leurs noms ? »

Son départ ne pouvait être devancé. Dans deux heures elle quitterait l'aérodrome, laissant Lucienne Marnier poursuivre ses recherches au Mexique, puis en Amérique du Sud.

— Si je trouve mon phénix, je vous câblerai, promit-elle.

Elisabeth écouta sonner l'angélus de midi à Saint-Patrick, et dix-sept heures plus tard, elle entendit les cloches de Saint-François-Xavier, en traversant l'esplanade des Invalides. Elle retrouva une âme de vieille reine contemporaine de Blanche de Castille. Il lui semblait que Paris lui appartenait depuis des siècles et des siècles.

— Tout ça est à moi, dit-elle aux jeunes mariés qui n'étaient autres que Lucy Spencer et Douglas Muzzy.

Elle leur fit visiter le Louvre, Versailles, Trianon, revint avec eux aux Tuileries.

Elle reprit :

— C'est à moi, c'est à moi, en montrant le grand escalier de la Bibliothèque Nationale, la haute porte en fer forgé et le petit ascenseur vert comme une boîte à pêches qui menait aux Estampes.

— Ça ne m'étonne pas, dit enfin Muzzy. On voit bien dans vos yeux que vous êtes extrêmement riche.

Un soir que Muzzy était reçu par des journalistes parisiens à leur Cercle, Lucy et Elisabeth dînèrent seule à seule dans un petit restaurant, rue de Rivoli. En bonne Anglaise, Lucy ne faisait pas de confidence sur son bonheur, mais elle narra un fait qui intéressa vivement Elisabeth.

Il s'agissait de son portrait : *Summer*. Il avait été exposé dans une galerie de Piccadilly et très apprécié des visiteurs. Edward Spencer rapportait joyeusement à sa famille les remarques et les compliments qui visaient à la fois le modèle et le peintre.

Chaque soir, au souper, il racontait une nouvelle anecdote, et bientôt il dit qu'un gentleman avait offert un très gros prix pour avoir l'Été dans son salon. Cette blondeur, cette luminosité, ce charme, cette grâce pouvaient lutter admirablement contre le brouillard et l'hiver londoniens.

— Alors, ma chère, il y a eu une belle discussion entre Richard et Edward. Richard disait : « Tu ne

vendras pas ce tableau! » et Edward : « Mon vieux, j'ai énormément besoin d'argent. » Le lendemain, Richard demanda à Edward s'il avait pris une décision. Il répondit : « J'ai reçu la visite d'une vieille dame qui m'offre deux fois plus pour l'Été que Sir X. Y. « Est-ce pour vous, Madame? — Mais bien sûr, Monsieur. » Alors Edward n'a pas hésité. A une dame il aurait vendu à moitié prix son *Été* qu'il lui déplairait de voir incessamment sous les yeux d'un homme.

Elisabeth demanda comment Richard avait accueilli cette conclusion.

— Il n'a rien dit, répondit Lucy. Il a simplement haussé les épaules.

Douglas avait promis à sa jeune épouse de faire avec elle un peu d'alpinisme. Lucy se vantait d'avoir éprouvé une soif étrange, le soir, en écoutant le bulletin météorologique, après le journal parlé de Sottens :

Neige poudreuse...

Et ces mots passionnants :

Danger d'avalanche.

Elle avait envié les habitants des pays gouvernés par la reine des neiges. Elle souhaitait alors de se joindre aux jeunes gens infatigables qui prenaient leurs bâtons de skis, une gourde d'alcool et commençaient l'escalade des nuages.

— Puis-je inviter Elisabeth? demanda-t-elle à son mari.

— Certainement. C'est une si bonne fille! répliqua Douglas.

Elisabeth accepta joyeusement :

— J'ai quarante-huit heures d'intervalle entre deux raids, dit-elle. Je vous accompagnerai sans vous gêner par une présence un peu longue.

— Nous gêner! Y pensez-vous? N'êtes-vous pas de la famille? reprit Lucy avec le rire mystérieux de la veillée à Fore-Castle où elle avait dit : « Mes sœurs? Pas plus sœurs que vous. Plutôt moins, même... »

Ils s'embarquèrent à Orly pour Genève. Un beau soir, ils prirent tous les trois le funiculaire qui s'ébranla entre deux routes silencieuses aussi rudes, aussi vertigineuses que l'échelle du songe de Jacob où seuls glissaient les pas des anges.

Tous les voyageurs se taisaient. Les adjectifs ordi-

naires : « merveilleux, formidable » avaient trop de banalité dans le domaine des nuées. Soudain la machine cessa de grincer, Lucy mit pied sur ce qui n'était plus la terre. Douglas lui donna la main. Elisabeth s'avavançait sans aucun bruit. Elle regarda autour d'elle avec une exclamation étouffée, une simple note pareille à celle que jette parfois la nuit, au fond d'un arbre, l'oiseau qui va s'endormir.

Une petite gare semblable aux jouets d'enfance se dressait dans la neige, entourée de sapins qui évoquaient les bergeries de Noël. Lucy était saisie par le contraste éclatant tout à coup entre cette exigüité et l'immensité de la montagne.

— Ici la nature semble reprendre tous ses droits, laissant à l'homme une place de fourmi, observa Douglas.

Dans leurs chambres les voyageurs dénouèrent les courroies de bagages. On voyait des bâtons ferrés, de longues lattes jaunes, d'énormes souliers, l'attirail d'ouvriers chargés d'une construction étrange. Ils allaient demain travailler dans des blocs de marbre blanc où le soleil ferait bientôt des ciselures.

Lucy avait une engelure à l'oreille, mais elle ne s'en plaignait pas plus que de ses mains rougies et gonflées. La nuit venue, elle tomba vite dans un sommeil sans rêves. Au réveil elle aperçut des rayures roses, horizontales, comme une portée de musique. Elle referma les yeux un instant, les rouvrit et vit du mauve, de l'or blanc et enfin trois cimes fabuleuses qu'elle déchiffra sur la carte, comme des constellations.

Douglas dormait encore. Elle chanta doucement à son oreille, pour l'éveiller :

*L'alouette est dans l'air,
L'escargot sur l'épine...
Tout va bien dans l'univers.*

— Pas d'escargot, ici ! dit une voix rieuse.

Le jeune homme sauta du lit et s'habilla. Ils descendirent tous les deux en costumes de skieurs. Elisabeth les attendait en lisant un journal, toujours la même rubrique : *Appartements à louer ou à vendre*. Dans toutes les villes du monde elle cherchait un gîte, et finalement elle planterait peut-être sa tente à Pékin ou à Damas.

— Vous le trouverez peut-être sans le chercher, dit Muzzy.

Ils sortirent ensemble. Dans le désert étincelant, pas de végétations : des épines bleues et noires, le triangle de petits sapins dont quelques-uns avaient la taille d'une touffe de primevères. Si Lucy grattait la neige du bout de son bâton ferré, l'herbe couchée apparaissait déjà, elle voyait se tordre de temps à autre un fil de glace : c'était le ruisseau qui arroserait, en été, le chardon rose.

— Cela ne vous rappelle-t-il pas quelque chose, Elisabeth? demanda la jeune femme.

— Si, oh! si, Lucy!... Le rallye-paper.

Elisabeth ferma un instant les yeux. Dans son cœur ce n'était plus à Elisabeth qu'elle répondait, mais à un interlocuteur invisible :

— Oh! Richard, disait-elle, comment pourrais-je oublier de pareilles vacances?

CHAPITRE VIII

L'INVITATION A DINER

LORSQUE ses amis anglais eurent quitté la France, Elisabeth passa huit jours à Meudon, chez Régine et Jean-Claude, qui souffraient toujours en souriant de la faim et du froid.

Le premier lundi de décembre, Elisabeth fut invitée à dîner par Régine. Le menu était composé d'un potage au kub, de nouilles et d'une crème au chocolat un peu trop liquide.

Le repas terminé, Jean-Claude rafistola avec le plus grand soin les pantoufles de sa jeune femme. En attendant qu'il eût fini son travail, elle se tenait immobile, les pieds sur un tabouret en tapisserie mitée. La chatte blanche Mica, terrorisée par Maurice et donnée par Micheline à sa sœur plus heureuse, dormait sur les genoux d'Elisabeth. La beauté de Régine, la gaieté de Jean-Claude contrastaient avec la pauvreté de cet intérieur glacial. Elisabeth avait gardé son manteau à col et parements de fourrure; elle réprimait parfois un frisson et se demandait avec quel homme elle aurait pu supporter de pareilles privations, une vie aussi misé-

nable. Gérard de Vandel? Non, jamais! Avec Gérard on ne pouvait imaginer qu'une vie luxueuse et brillante. Elle n'aimait donc pas Gérard. Elle n'avait jamais eu un soupçon d'amour pour personne. Seule Régine tenait ce don du Ciel. Elle l'avait eu aussi gratuitement que le rouge-gorge son plumage de fleur. Elle pensait à la visite furtive de l'oiseau, visite tardive quand les moineaux sont couchés le soir dans leurs gouttières.

— Sais-tu, dit-elle à Régine, que Douglas Muzzy a composé un poème de quatre vers sur la différence des costumes et la hiérarchie des oiseaux.

— Quel poème?

— Écoute :

*Si tu étais rouge-gorge,
Je te donnerais du pain.
Vieux moineau gris,
Tu n'auras rien.*

Jean-Claude cria en riant :

— Il est fin, ce garçon-là! Il ne manque pas de génie.

— Très fin, reprit Régine. Si tu veux plaire, Elisabeth, mets donc un gilet rouge, un paletot en velours gris clair, et que ton œil brille. Et ne sois pas trop familière. Telle est la leçon du rouge-gorge et du poète. Quant à toi, Jean-Claude, tu pouvais changer de costume par un beau mariage. Vieux moineau gris, tu n'auras rien! Telle est la règle du jeu de société, hier comme aujourd'hui.

Un rire formidable accueillit ces paroles. Jean-Claude se leva pour embrasser Régine. La chatte blanche entrouvrit les yeux pendant ces transports de tendresse.

Vingt fois par jour, Jean-Claude devait donner à Régine l'assurance qu'il ne regrettait pas son mariage.

— De quoi parlions-nous, Elisabeth? demanda la jeune femme avec soulagement.

— Je ne sais plus, Régine. Je voulais savoir si tu avais des nouvelles de Micheline.

— Je l'ai vue avant-hier. Elle est toujours préoccupée d'une seule chose : donner à manger à son goinfre.

— Et Chantal?

— Elle te réclame jour et nuit.

Elisabeth résolut d'aller à Bourg-la-Reine le lendemain. Jean-Claude penchait de nouveau sa figure intelligente sur la pantoufle bleue, déteinte, dont la semelle

bâillait. Soudain, trois coups rapides furent frappés à la porte.

Une voisine montra sa tête grisonnante :

— Monsieur, dit-elle au jeune homme, on vous demande au téléphone. Oui, chez le bistro.

Jean-Claude se précipita dans la rue. Régine se rembrunit : elle avait toujours peur que quelqu'un ne vint lui voler son trésor.

— Tu verras, ma vieille, quand tu seras mariée, dit-elle à Elisabeth. Tu verras comme on se tourmente !

— Je pense que je ne me marierai pas, répondit Elisabeth en remontant son col de fourrure sur ses joues.

— On ne sait jamais.

Jean-Claude réapparut enfin, rouge de froid, l'air bizarre. Il reprit la pantoufle bleue, la grande aiguille, et dit tout à coup à Régine :

— Si l'affaire dont je viens d'entendre parler s'arrange, tu auras des pantoufles neuves, ma chérie.

Régine le regarda d'un air interrogateur, si anxieux qu'il pouvait à peine le supporter. Comme il n'ajoutait rien à sa déclaration surprenante, elle s'écria :

— Quel genre de pantoufles m'achèteras-tu, mon chéri ? Du gros molleton quadrillé et doublé, peut-être ? C'est tellement chaud !

— Plus beau que ça, et plus chaud, ma chérie, tu peux me croire !

— En velours bordé de fourrure ? Bordé de lapin blanc ?

— Mieux encore.

— Mais il n'y a pas mieux, mon amour. Ou alors, du cygne. Ou bien des pantoufles en verre filé, des pantoufles de fée.

Jean-Claude souriait toujours. Il ne pouvait pas encore faire de déclaration à la jeune femme. Une déception serait si terrible, n'est-ce pas ? Et vingt-quatre heures passent bien vite...

Le lendemain, il partit pour Paris, avant le jour. Régine s'efforça de tuer le temps par un travail minutieux. Elle comptait ses mailles, elle regardait sans cesse l'heure à sa montre. Elle consultait le vieux réveil en nickel. Il lui semblait que les aiguilles étaient arrêtées. Le froid devait gripper les rouages.

« Non, vingt-quatre heures ne passent pas vite, Jean-Claude », dirait-elle à son mari, si jamais elle le retrouvait. Elle avait l'impression qu'il ne reviendrait

plus. Le bonheur promis, c'était peut-être un piège...
« J'aurais dû lui dire de téléphoner au bistro », pensait-elle.

Enfin Jean-Claude apparut, il jeta dans un cendrier une cigarette extraordinairement parfumée, il embrassa Régine. La grande nouvelle, oui, la grande nouvelle!

— Je n'en parlais pas, chérie, j'avais si peur de te donner une fausse joie! Et crois-tu que je pouvais me résigner à te voir si malheureuse...

— Malheureuse? moi? Est-ce que tu rêves?

— Non, je ne rêve pas, j'ai les yeux bien ouverts.

— Alors, chéri, de quoi s'agit-il?

Jean-Claude raconta son histoire. Il espérait que Régine ne le désapprouverait pas. Il était appelé dans un laboratoire du Chili, après avoir fait un an plus tôt une demande qu'il croyait rejetée. Il avait déjà signé un contrat et glissé dans son portefeuille un chèque dont il lui fit deviner le chiffre.

En quelques heures l'atmosphère de la petite maison changea. Le vieux poêle fut bourré de charbon. La chaleur qui envahit peu à peu la salle à manger et la chambre semblait à Régine une présence féerique. L'animal féroce qui mordait et blessait avait disparu. Lorsque Jean-Claude l'invita à dîner au restaurant, elle refusa :

— Je me sens si bien dans mon nouveau domaine! L'ennemi est chassé, le froid qui vous serre la gorge, qui vous creuse les épaules.

Le lendemain Régine courut les magasins. Elle acheta des robes avec délire. Des robes du soir et du matin, des chemisiers sans manches ou avec manches, des jupes à plis verticaux, à plis religieuses, à petits volants, légères, en nansouk, en linon, pour l'été flamboyant d'Amérique du Sud. « Mais il y a aussi l'hiver au Chili », avait dit Jean-Claude. Elle choisit un paletot, deux manteaux, des vestes, des béguins et des toques, des bérets, des gants de toutes les couleurs, des parfums dans des écrins comme des pierres précieuses.

— Partez-vous bientôt? Ensemble? demanda Elisabeth.

Elle se réjouissait à la pensée de garder la maison pour elle toute seule.

Oui, ils partiraient le 3 janvier. Ensemble, bien entendu. Mais, déjà, deux amies de Régine avaient retenu la chambre, la salle à manger et la cuisine. Nul

être humain ne devait pénétrer dans le laboratoire de Jean-Claude.

Elisabeth ne prononça pas un reproche, pas une plainte. Elle regagna sa mansarde où montèrent les échos de voix et de rires. Ah! qu'ils étaient heureux tous les deux, Régine et son Jean-Claude! Ils s'aimaient. Ils allaient faire un beau voyage et voir un beau pays. Elisabeth n'était pas privée de voyages. Mais seule, toujours seule, et peut-être pour toujours...

Elle était bien désespérée, ce soir-là. Pour un peu elle aurait pleuré. Au moment de s'endormir, elle reçut une délicieuse petite visite. Dans sa mémoire le *Concerto* de Schumann se rallumait, dansait, lui rappelait Fore-Castle. Elle retrouvait le plein été, le grand salon de musique éclairé aux bougies...

Et tout à coup elle revit nettement la tête penchée de Richard, son menton dans la main, le regard fixé sur elle.

CHAPITRE IX

PLUIE DE CADEAUX

PENSE-BÊTE

23 décembre.

Envoyer vœux à Lucy, à miss Arabel.

Jouets à Chantal.

Cadeau à Jack.

Le 24 décembre, dans les rues de New-York, Elisabeth s'attardait à la contemplation des vitrines où dominaient les couleurs traditionnelles de Noël : le rouge et le vert. Avec soin elle choisit des bonbons de toutes sortes et de toutes couleurs, aux fruits, au chocolat, aux amandes, et des cartes illustrées à double feuillet, où l'on pouvait écrire quelques lignes.

Elle commença par les enfants :

CHÈRE PETITE CHANTAL,

Je t'envoie un traîneau volant et une poupée américaine. Celle-ci se nomme Scarlett, bien entendu. Je t'envoie aussi des bonbons que tu partageras avec ta mère. Meilleurs baisers pour toutes les deux,

Elisabeth CAUMARTIN.

Enrubannés de rouge et de vert, les paquets s'amoncelaient dans la chambre du quarantième étage. Sur une seconde carte, elle écrivit :

MON CHER JACK,

Je vous souhaite un bon Noël et je vous envoie des choses d'Amérique. Je ne vous dis pas lesquelles. Il faut vous réserver la surprise.

Très sincèrement vôtre,

Elisabeth CAUMARTIN.

Elle envoya à miss Arabel une caisse de bonbons pour ses protégés et cinq kilos de laine à tricoter. Elle expédia un magnifique stylo à Lucy qui l'offrit à son poète et lui écrivit :

Je suis un peu souffrante, chère Elisabeth, mais c'est une heureuse maladie. Comme je ne peux pas sortir, mon mari fait mes commissions. Je lui avais demandé d'acheter un col en linon brodé à votre intention. Mais ce qu'il m'a présenté était ridiculement large. (Il avait choisi comme pour lui!) Edward, qui était présent, a beaucoup ri et il m'a proposé de faire la petite emplette. Je me fie à son goût. Et puis il connaît votre genre de beauté, ma chère. Vous porterez cette broderie en pensant à Fore-Castle où nous espérons bien vous revoir cette année.

Le même courrier apportait à Elisabeth une lettre de Jack.

CHÈRE MISS CAUMARTIN,

Je reçois à l'instant la raquette, les balles de tennis, les bonbons, les confitures et les gâteaux d'Amérique. Comme je suis heureux! Comme vous me gâtez! J'ai dit à Edward Spencer : « Voyez comme miss Caumartin m'aime! » Il a répondu : « Mon garçon, vous avez de la chance. » Il m'a emmené au Zoo le lendemain du jour de l'an, et son frère Richard, à Greenwich, m'a fait grimper à l'Observatoire et visiter le musée de la Marine. Comme je suis fils de marin, j'entrerai un jour à la Royal School Navy pour mon plus grand bonheur. J'espère que vous viendrez me voir.

Mon oncle Jonathan m'a envoyé un énorme pudding,



et miss Arabel un chandail beige et des gants tricotés, de la même couleur. Lucy et Muzzy sont trop heureux pour choisir des cadeaux. Ils m'ont donné un billet d'une livre. Comptez, s'il vous plaît, combien cela représente de francs et voyez si je suis riche. Je vais pouvoir acheter une foule de choses. Je vous préviens que vous allez recevoir un cadeau. Je ne vous dis pas quoi. Il faut vous réserver la surprise. J'ai choisi les choses avec Richard qui a préparé le paquet. Je vous préviens que c'est fragile.

Votre sincère ami

JACK.

CHAPITRE · X

NOËL NOUVELET

LE 4 janvier, de retour à Meudon, Elisabeth Caumartin trouva lettres et paquets sur la table du vestibule, dans la maison plus froide que jamais. La chatte Mica vint à elle en miaulant. La nuit tombait. Elle gagna vite sa mansarde, prit une bouteille thermos où le chocolat préparé la veille, à New-York, fumait encore.

Elle s'affairait dans la chambre sordide en parlant impatiemment à Mica :

— Tu as froid? Eh bien! fourre-toi sous l'édredon.

Elle ouvrit avec précaution le paquet de Jack. Sous une jonchée de roses blanches, il y avait trois disques : l'*Ode à la Reine Anne*, de Hændel; la *Sonate en Ut*, de Mozart, et un disque blanc sans titre ni nom d'auteur.

— Tais-toi! dit-elle à la chatte. Tu as faim? Tiens!

Elle lui lança un morceau de brioche encore fraîche et versa dans une soucoupe du chocolat bouillant :

— Bois, mange, et fiche-moi la paix!

Et tout à coup elle fut prise d'un fou rire. Elle venait de prononcer les mots mêmes qu'un vieux bonhomme disait sans cesse autrefois à sa femme geignarde. Un mari lui parlerait-il ainsi quelque jour? A cette pensée elle caressa la tête de la chatte avec une sorte de sympathie.

Enfin Mica s'endormit. Elisabeth descendit au rez-de-chaussée, à la recherche d'un gramophone. Régine en avait un naguère, mais où était-il caché? Elle pénétra dans la cuisine et recula avec épouvante. Derrière les volets qui restaient clos toute la journée, régnait un désordre et une saleté inimaginables. Des assiettes sales, des casseroles empilées les unes sur les autres, des torchons qui exhalaient une odeur aigre, un vieux panier où moisissaient des carottes, où germaient des pommes de terre, une pyramide de marc de café sur un couvercle de boîte, un fourneau à gaz gluant de sauce et de graisse.

Elisabeth dit à voix haute :

— Quelle horreur! Quelle horreur!

Elle s'enfuit, ayant trouvé la clef du laboratoire de Jean-Claude. Il fallait traverser cette pièce pour pénétrer dans un cagibi où Régine entassait des vieilles caisses et des valises. Elle aperçut dans ce recoin la boîte noire du phonographe. En hâte elle la saisit et l'emporta au grenier. Tout d'abord elle glissa le disque mystérieux. Un léger ronflement se fit entendre. La chatte ouvrit un œil. Dans le froid et la tristesse de cette arrivée nocturne, dans cette solitude accablante, une voix fraîche d'enfant, la voix de Jack, s'éleva.

Il chantait en français, avec son fort accent d'Écosse :

*Quand je m'éveillai, ayant bien dormi,
J'ouvris les yeux, vis un arbre fleuri
D'où sortait un frais bouton merveillet.
Chantons Noël pour le roi nouvelet.*

*Quand je l'aperçus, mon cœur réjouit
Vit la beauté resplendissant en lui,
Comme un beau soleil brille au matin.
Chantons Noël pour le roi nouvelet.*

Elisabeth écoutait, retenant son souffle. Lorsque le dernier couplet s'éteignit, après un court silence rempli par le doux bourdonnement du gramophone, Elisabeth devint rouge, écarlate d'émotion. Une voix masculine, la voix de Richard Spencer, prononçait lentement :

— Une bonne, une belle, une magnifique année, Elisabeth!

Elle ne tremblait plus de froid, mais de surprise et de bonheur. Son cœur dansait. Elle s'approcha de la

lucarne. Les étoiles chantaient, elles aussi « Noël nouvelet » ; elles disaient, elles aussi : « Une bonne, une belle, une magnifique année, Elisabeth ! »

— Mon Dieu, que je suis heureuse ! murmura-t-elle.

Encore une fois elle fit tourner le disque, puis elle modéra son avidité. Il ne fallait pas boire toute cette joie le même jour.

Elle lut les autres lettres et se coucha dans son lit, la chatte Mica sur ses pieds. Son rêve l'emportait bien loin, à la rapidité d'un nuage.

Vers dix heures, une porte s'ouvrit au rez-de-chaussée. Les amis de Régine avaient fini leur journée. Un bruit de balai heurtant rapidement les murs, d'assiettes et de couverts, éclata, puis ce fut l'explosion de la T. S. F., une sélection en parfaite harmonie avec la vision qui avait fait reculer d'horreur Elisabeth à son arrivée.

Le lendemain, elle se leva de bonne heure, afin de parler à ses voisines, avant leur départ pour le bureau parisien.

Alice et Andrée Barnin montrèrent des figures gracieuses et fardées. Elles étaient étonnamment bien mises. Elisabeth se demandait comment elles pouvaient sortir aussi pimpantes de leur cloaque.

— Nous n'allumons pas de feu, vous comprenez, Mademoiselle, dit Alice. Nous sommes absentes toute la journée. Nous travaillons l'une et l'autre dans la même maison. Nous avons appris la sténo-dactylo dans la même école. Nous ne nous sommes jamais quittées.

Les deux sœurs répétaient : « Vous comprenez ? » d'un air inquiet et réticent. La plus jeune, Andrée, ajouta :

— Nous ne faisons pas non plus de ménage. Nous n'avons pas le temps, mais puisque nous partageons la cuisine avec vous, je nettoierai le fourneau, ce soir.

Elisabeth voulut prendre ce soin. Elle commença de nettoyer la cuisine avec un joyeux courage. Il lui fallait souvent s'interrompre. Elle gagnait alors son refuge, son paradis sous les combles, illuminé par le chant d'un enfant anglais près de qui se tenait un jeune homme attentif à lui plaire. Elle écoutait l'*Ode à la Reine Anne*, de Hændel, et la *Sonate en Ut* que le petit Mozart avait composée pour une jeune fille nommée Rose. Cette mélodie écrite par Wolfgang dans ses premières années lui permettait de le voir comme s'il se tenait devant

elle, en habit de taffetas à galon d'or, portant au front le reflet d'une étoile colorée par la joie et l'espoir, la crainte et l'attente. La lumière de l'avenir mystérieux.

Après ces envolées, elle remettait pied à terre, reprenait sa tâche, enveloppée d'une vieille blouse appartenant à Régine. Elle faisait couler abondamment l'eau de Javel, mousser toutes les poudres savonneuses.

— Une écurie! disait-elle tout haut en riant. Une véritable écurie!

Il lui fallut plusieurs séances pour mener à bien son travail.

— Paris ne s'est pas fait en un jour, déclaraient Alice et Andrée, qui observaient avec satisfaction l'embellissement de leur domaine.

À la fin de la semaine l'écurie redevint une cuisine. Elisabeth envoya un message au Chili :

Quand tu regagneras tes pénates, Régine, tu ne seras pas trop désorientée. Mais dis donc, tu pourrais m'écrire?... C'est extraordinaire comme les gens agissent mal envers moi!... Les gens? Oh! pas tous, bien sûr...

Aucune nouvelle de l'heureux couple voyageur. En revanche elle reçut une lettre datée de Reykjavik, capitale de l'Islande, et une caissette de raisin envoyée par Edward Spencer. Tandis qu'elle grelottait, il lui parlait du chauffage central fourni par la nature, des sources chaudes, la merveille de cette région.

Peut-être Elisabeth avait-elle vu, d'un avion, cette colonne de vapeur haute de soixante-dix mètres projetée par le Grand Geysir?

Edward était bien décidé à faire son voyage de noces dans ce pays admirable, et si sa jeune épouse était studieuse, elle pourrait suivre les cours de l'Université, se perfectionner dans l'étude du noroît et nager dans les eaux chaudes, même si le mariage avait lieu en plein hiver.

CHAPITRE XI

EN LOUISIANE

COMME la lune, je tourne autour de la terre », pensait Elisabeth dans la cabine du *K. G. 32*. Le front au hublot, elle regardait les nuages éclairés où l'avion naviguait à la manière d'un navire qui traverse d'immenses vagues monotones. Cette nappe moutonneuse paraissait le fief de la planète satellite qui versait la même lumière curieuse et triste sur la coque de l'appareil si rapide et la mansarde de Meudon immobile dans les bois.

Pas d'enfants à bord, ce soir-là. Pas de nourrisson. Pas de biberon à faire chauffer et, malheureusement, pas de jeunes mariés. C'était la meilleure distraction d'Elisabeth pendant les nuits longues : observer les époux en voyage de noces. Pour eux, tout semblait « luxe et beauté », et choisi avec amour : le sac, les gants, les écharpes, les bijoux.

Le commissaire vint lui dire à voix basse :

— Tout va bien ! Dormez donc.

A ce moment un passager, qui l'entendit chuchoter, ouvrit les yeux et s'exclama :

— Pussions-nous rencontrer une soucoupe volante ! J'aimerais voir ça, une fois dans ma vie.

Sa voisine poussa un cri :

— Pussions-nous ne rien rencontrer du tout ! Ce serait une mauvaise affaire, n'est-ce pas, Mademoiselle ? ajouta-t-elle en s'adressant à l'hôtesse.

Elisabeth feignit de ne pas comprendre. De quoi s'agissait-il au juste ?

— Comment ? Vous n'avez pas entendu parler des soucoupes ? On suppose qu'elles viennent de Mars.

Le premier passager haussa les épaules. Il avait beaucoup survolé les cinq continents et une seule fois il avait entrevu le phénomène.

— A quoi cela ressemblait-il ?

— A cet éclair que vous apercevez la nuit dans un train, lorsque vous croisez un autre train rapide.

Mais l'hypothèse de la planète Mars lui paraissait

absurde. Croire que les habitants d'une autre sphère viendraient faire une croisière chez nous ! Ils seraient vite dégoûtés. Horrifiés, même...

Un vieux monsieur soupira :

— Je pense que la terre ne nous tenterait pas, si nous étions ailleurs.

La dame à voix enrouée, assise à côté de lui, dit vivement :

— Elle serait très bien, si elle n'était pas peuplée de sauvages.

— Alors les autres planètes sont très bien, puisque les savants affirment qu'elles ne sont pas habitées, observa Elisabeth.

Et elle réprima un bâillement. Les passagers ressemblaient à ces mouches qui se réveillent la nuit à l'apparition d'une lumière et se mettent à bourdonner. Ils parlaient tous à la fois ; elle ne les écoutait plus ; la voix enrouée la prit à partie :

— Cette planète vous plaît, à vous, Mademoiselle ?

— Beaucoup, Madame. Par-dessus tout.

— Vous ne voudriez pas vivre ailleurs ?

— Non, Madame.

— Avez-vous des parents en France ? Non ? En Amérique ?

— Non, Madame.

— Alors vous êtes seule ? Où habitez-vous ?

— Nulle part. On m'appelle « l'hôtesse ». L'avion est ma demeure.

Il y eut un silence pendant lequel on entendit seulement le ronronnement des moteurs.

— Pauvre enfant ! dit la voix enrouée.

Elisabeth s'endormit après avoir repassé dans son cœur les musiques préférées. Hændel, Mozart, Schubert, Schumann, avaient-ils pensé, lorsqu'ils composaient leurs chants, que ceux-ci, après tant d'années, viendraient hanter les songes aériens d'une jeune fille semblable à leurs fiancées de la terre, à leurs femmes ?

Ah ! Schumann lui aurait fait peur, mais combien elle aurait aimé être fiancée à Mozart !

Peut-être eût-elle encore préféré l'avoir connu lorsqu'il était petit enfant et le gâter, lui acheter des jouets comme à Chantal, le combler de friandises.

Alors, vous êtes seule ? Non, elle n'était pas seule. Et pour une fois, à son arrivée aux U. S. A., à Idle-Wild, le nouvel aérodrome, quelqu'un l'attendait :

Marie-Blanche, emmitouffée dans un superbe manteau de fourrure acheté au Canada. Elle prenait son premier congé à New-York :

— Je savais bien que je te verrais ici, Elisabeth, puisque je n'ai pas réussi à te rencontrer à Paris. Nous avons survolé l'Islande. Pas de nuit. Une heure d'escale à Keflavik. Je dois aller dans le sud-ouest louisianais prendre des photos pour une firme de cinéma. Tu m'accompagneras.

— Volontiers, si ce n'est pas trop long.

— Qu'est-ce qui peut être long, aujourd'hui? Nos voyages en avion s'apparentent aux voyages spirituels, imaginaires. Par moments je me sens... une pensée, une simple pensée.

— J'ai la même impression, dit Elisabeth.

Elle se réjouissait de cette rencontre. Rien ne lie aussi parfaitement les êtres que la même profession, songeait-elle. C'est avec une moue dédaigneuse que ses voisines « dactylos », Alice et Andrée Barnin, appelaient Elisabeth : l'hôtesse de l'air. Elle-même disait un peu sèchement : les dactylos.

Elisabeth et Marie-Blanche connaissaient les mêmes personnes, les mêmes risques, les mêmes fatigues. Elles se firent part de leurs découvertes réciproques et se promenèrent longuement dans la ville. Puis elles reprirent ensemble l'avion d'une ligne américaine, où elles étaient de simples passagères sans uniforme.

En Louisiane elles empruntèrent un autre mode de locomotion :

— Montez donc dans le « char », petites demoiselles, dit un homme à figure joviale, qui parlait français avec l'accent d'un paysan normand.

Elles grimpèrent dans une automobile tout à fait moderne, et Elisabeth avoua sa déception. Elle s'attendait à voir une sorte de traîneau à figure de proue grimaçante, comme on en trouve encore dans la salle des carrosses, à Versailles. La route coupait des champs de cannes à sucre vert tendre, et, de loin en loin, les cheminées des sucreries apparaissaient.

— Chez nous il n'y a pas seulement du sucre, mais du pétrole, mes petites demoiselles, reprit le conducteur du char.

Marie-Blanche se pencha vers Elisabeth et lui dit d'un ton ému :

— Dans cette région tu remarques que les villes

gardent des noms français, en souvenir des Français de Louis XIV qui la découvrirent. Il y a Abbeville, Saint-Martinville, La Fayette, Mauriceville. Peut-être que dans nos cœurs aussi c'est la même chose.

Elisabeth regarda son amie avec surprise.

— Dans nos cœurs, poursuivit Marie-Blanche, nous construisons des villes en nuages qui portent des noms d'hommes. Tu avais cru bâtir Gérard-ville, au cours de tes vols, mais c'était une illusion.

— Oui, une erreur. Et comment va-t-il, Gérard de Vandel?

Marie-Blanche appuya tour à tour l'index droit sur le pouce gauche, l'index gauche, et le troisième doigt de la main gauche :

— Il est marié. Il est heureux. Il est aimé.

Elisabeth conclut avec une satisfaction véritable :

— Je l'ai vue, « elle ». Je la trouve très jolie, et même sympathique. Je me réjouis de son bonheur.

La lune se levait lorsqu'elles arrivèrent dans la petite ville. Le char s'arrêta à la porte de l'hôtel de la Boule d'Or. Les fenêtres aux balcons ornés de guirlandes donnaient sur une place éclairée par des lampions.

— Il y aura bal toute la nuit, dit en français la gérante de l'hôtel qui se tenait dans un petit bureau où son nom était inscrit : Mrs. Arnold. C'est très bien de venir à cette heure. Vous connaîtrez mieux nos coutumes. Vous entendrez nos plus beaux « fais-dodo ».

Elisabeth et Marie-Blanche souriaient. Mrs. Arnold s'expliqua aimablement. On donnait ce nom : « fais-dodo », à la danse berceuse la plus en vogue dans ce pays aux mœurs françaises.

— L'air et les paroles sont de chez vous, Mesdemoiselles. Je suis sûre que vous les reconnaîtrez.

Les jeunes filles attendaient la fête en se promenant aux lumières sourdes, vertes, rouges et jaunes. De toutes parts accouraient les danseurs, de beaux garçons et de belles filles aux cheveux crépus, aux yeux étincelants dans l'ombre. Les musiciens du jazz se rassemblèrent : joueurs de flûte, de tam-tam, chanteurs et chanteuses regardaient les étrangères qui les observaient à la dérobée, marchant de long en large, sans oser s'arrêter pour leur parler. Marie-Blanche se heurta soudain à deux adolescentes qui dirent en français :

— Européennes?

— Oui, Françaises, dit Marie-Blanche.

— Oui, Parisiennes, compléta Elisabeth.

Les deux Louisianaises répétèrent ensemble avec la même admiration :

— Françaises de Paris ! Françaises de Paris !

On eût dit que ce mot-clé donnait droit à tous les privilèges, éveillait toutes les sympathies. Ensemble les jeunes filles se promènèrent sous les arbres au clair de la lune rouge, énorme, qui faisait paraître minuscules les lampions en forme de citrouilles entrouvertes. Marie-Blanche et Elisabeth répondirent de bonne grâce aux questions des Louisianaises qui se nommaient Delphine et Marcelline. Quand le bal commença, celles-ci s'éloignèrent à tire-d'aile, et les deux Parisiennes vinrent s'asseoir à la terrasse de la Boule d'Or.

La danse appelée « fais-dodo » ressemblait au charleston. Des couplets français l'accompagnaient, mais les paroles étaient prononcées avec un accent qui les rendait absolument incompréhensibles. Seule la mélodie restait claire et incapable de tromper des jeunes filles qui l'avaient entendue au berceau :

*Fais dodo, Colin mon p'tit frère,
Fais dodo, t'auras du...*

Les deux dernières syllabes rappelaient le mot gâteau, mais il s'agissait d'autre chose :

— *Gambo?*

— Mais oui, dit une vieille négresse qui portait dans une corbeille en osier rouge des beignets à la vanille. *Gambo*, c'est le plat du pays. Il y a de tout dedans. Moi, j'y mets du jambon, des herbes, du piment, de la cannelle et du rhum.

Ce n'était pas un mets pour les enfants nouveau-nés, mais pour les danseurs qui s'agitaient sans trêve, tournaient, chantaient en s'exhortant à dormir.

*Le chat a mangé la tourte
Et n'a laissé que la croûte...*

Chaque fois que les jeunes Françaises déchiffraient une ancienne parole émergeant d'une bouffée de musique, elles s'émerveillaient, comme si elles avaient rencontré au bout du monde une figure connue.

Delphine et Marcelline interrompirent soudain leur tournoiement et vinrent présenter à Marie-Blanche et Elisabeth un minuscule carnet blanc agrémenté d'un petit crayon de même couleur.

— Carnet de bal, dirent-elles. Ecrivez un mot de souvenir.

Les jeunes filles griffonnèrent leurs prénoms et leurs noms. Marie-Blanche ouvrit son porte-cartes et offrit à Delphine une image de Notre-Dame du Platin, patronne des aviateurs, avec cette inscription : « Regarde-la, et prends ton vol. » Delphine baisa l'image avec des transports de joie. Elisabeth donna à Marcelline une vue de Hyde-Park : le lac aux cygnes, sur un carton glacé vert et bleu.

Après minuit, les voyageuses regagnèrent leurs chambres à la Boule d'Or. La tête sur l'oreiller, Elisabeth entendit encore longtemps le tambour et la flûte. Tout à coup, des accents rauques et dorés dominèrent le jazz. Une négresse chantait une berceuse où revenaient ces mots, à chaque refrain :

*Dodo, Coco,
Dodo, Fifi...*

La voix était pleine d'une tendresse calme, sans défaut. On eût dit que la femme berçait deux enfants avec une patience inlassable. Un souvenir lointain vint au cœur d'Elisabeth. Elle se trouvait dans une maison de banlieue, à l'abri de feuillages, séparée par un jardin d'une autre maison semblable. Dans celle-ci, deux jumeaux nommés Coco et Fifi; le premier, un garçon brun au fin visage; la seconde, une petite blonde aux cheveux bouclés. Ils se montraient joyeux et bruyants tout le jour. Le soir venu, comme les parents allaient au cinéma, les enfants restaient seuls, et l'été, par la fenêtre grande ouverte, en pleine nuit, on les entendait crier et gémir, appelant leur mère. Elisabeth courait au balcon et s'efforçait de les apaiser :

— N'ayez pas peur. Vos parents vont revenir. Ils sont tout près... Ils arrivent...

Cependant la négresse chantait toujours, au balancement d'un rythme paisible qui donnait une impression de tiédeur et de sécurité :

*Dodo, Fifi,
Dodo, Coco.*

Et l'on eût dit que Fifi et Coco avaient enfin trouvé un sein maternel.

Le lendemain, Elisabeth et Marie-Blanche se levèrent tôt pour voir le soleil apparaître sur le golfe, Mrs. Ar-

nold les accompagnait, gardant un silence solennel. Marie-Blanche portait son appareil à photos et une bobine de film.

Une dernière étoile blanchissait à l'horizon à peine plus clair que la mer. Brusquement, comme une fenêtre s'ouvre dans une chambre obscure, à l'Orient, un jet de feu se dessina. On eût dit que la première couche du ciel avait été déchirée; un nouveau monde apparaissait. Elisabeth détourna un instant la tête et vit derrière elle, du côté de la campagne, de gigantesques chênes-verts ruisseler de clarté.

— Oh! Marie-Blanche! dit-elle.

Mais sa compagne la rabroua. Elle ressemblait à la femme de Loth. Tourner la tête à l'instant du prodige, quelle sottise! Elle regarda du côté du ciel, le soleil montait lentement dans l'espace pourpre qui s'élargissait, en manteau somptueux. Alors, comme si d'autres yeux innombrables guettaient l'apparition du roi, des cris d'oiseaux sortirent de tous les arbres, de tous les buissons, mêlant leurs voix étranges et joyeuses.

— Non, dit Mrs. Arnold, ce n'est pas une exception. C'est tous les jours aussi beau.

Marie-Blanche s'imaginait que le soleil du roi Louis XIV s'était montré à ses yeux de Française. Elisabeth pensait que cette magnificence était pour elle seule, grâce au vœu porte-bonheur, porte-lumière, lancé de Londres à la fin d'une chanson douce :

— Une bonne, une belle, une magnifique année!

Les jeunes filles remontèrent dans le char et traversèrent de nouveau les champs de cannes à sucre, emportant dans leur cœur une légère musique de flûte, un petit roulement de tambour.

— Je me demande si j'ai rêvé, disait Elisabeth.

CHAPITRE XII

CAUCHEMAR

Deux jours plus tard, Elisabeth Caumartin descendait de l'aérodrome à l'aérogare, portant dans sa valise le petit bateau à voiles et à chaînettes dorées, demandé par Chantal.

Elle gagna la maison de Meudon et chercha tout d'abord sur la table de l'antichambre une enveloppe timbrée d'Angleterre. Rien que deux cartes d'entrée pour une exposition de peinture, à Paris.

Comme elle montait l'escalier, Alice Barnin ouvrit la porte de la cuisine et montra une figure furibonde :

— La chatte a mangé nos petits suisses! proféra-t-elle.

Elisabeth la regarda avec stupeur. Elle tombait littéralement des nues. Après un silence, elle balbutia :

— Je regrette... Je vais..., je vais vous rembourser... Combien aviez-vous de fromages?

— Trois.

— Je vais vous rembourser, répéta la voyageuse, qui ne pouvait sortir de son rêve.

Andrée intervint :

— Belle affaire, votre remboursement! Il nous faudra aller chercher d'autres petits suisses, et vous savez où est la crèmerie. J'ai mal aux pieds. Allez-y vous-même!

Elisabeth Caumartin s'éveilla tout à fait. Elle posa sa valise sur la première marche de l'escalier. Dans la lumière, les étiquettes aux noms étrangers firent à la dactylo l'effet d'une insulte :

— Allez-y vous-même! glapit Alice.

Elisabeth tremblait de colère, à son tour :

— Après dix-sept heures de vol et la traversée de l'Atlantique, vous croyez que je vais courir tout Meudon pour trois petits suisses! Mangez ce que vous voudrez, et fichez-moi la paix! cria-t-elle.

Précipitamment elle monta au grenier, poursuivie par les exclamations indignées des deux sœurs :

— La poseuse! Ses heures de vol!... Son Atlantique!... Elle a tous les droits, elle et son horrible chatte!

Elisabeth se retourna et reprit :

— Je me moque de Mica, vous savez. Elle ne m'appartient pas. Je la garde par pitié et parce que les bêtes valent mieux que les gens. Les gens comme vous, Mesdemoiselles. Oui!

Elle claqua la porte de sa mansarde; elle était hors d'haleine. La chatte bondit sur ses talons. Elle lui dit sévèrement :

— Tu fais du joli, malheureuse! Je n'ai rien à te donner. Ah! si : une tranche de pain d'Amérique. Du pain au miel, au beurre et aux œufs. Tu aimeras ça, peut-être. Allons, couche-toi et tâche de dormir. Nous

nous passerons de thé, ce soir. Je ne vais pas redescendre à la cuisine pour avoir de l'eau bouillante. Et pourtant, je meurs de froid...

Impossible de faire sa toilette. L'eau dans le broc s'était changée en glaçon, et la bouteille thermos, à demi répandue dans sa valise.

— Toutes les chances! J'apportais du sirop d'érable, Mica. Il en reste deux gorgées. Tu peux y goûter... Tu n'aimes pas ça? Eh bien! ma vieille, tu es difficile!

Elle se mit au lit, amoncelant les couvertures, les coussins, les manteaux, sans pouvoir se réchauffer. Il lui semblait que de l'eau froide coulait dans ses os. Elle tremblait sans répit.

A peine eut-elle fermé les yeux que la sensation de tomber et de plonger dans des ténèbres glacées s'accentua.

— La mer..., la mer...

Le cri qu'elle poussa l'éveilla. Elle sortit de l'abîme qui l'engloutissait, toucha le mur, tâtonna et alluma l'électricité. Encore une fois c'était la terre. Rien de meilleur et de plus sûr. Vraiment l'homme n'était ni un oiseau ni un poisson. Dieu l'avait créé pour marcher sur une surface dure et solide. Elle pensait toujours ainsi, au sortir d'un cauchemar, mais lorsqu'elle s'éveillait complètement et se mêlait à la foule, descendait au métro, piétinait dans un magasin, le désir de s'élever, de s'évader la reprenait avec violence.

Elle regarda l'heure à sa montre : minuit quinze. Elle n'avait pas dormi dix minutes. Elle frissonnait toujours et se leva pour mettre son pull-over par-dessus son pyjama. Le ronflement d'un avion qui venait de quitter l'aérodrome la fit sourire. Elle dit tout haut :

— Un D. G. 3.

Un instant elle se crut dans la cabine surchauffée, au milieu d'un groupe de passagers somnolents. Qu'il faisait bon, là-haut!...

Elle se rendormit assez vite, et de nouveau se sentit plongée dans l'eau glacée. Cette fois, elle ne luttait plus. Elle eut l'impression de toucher le fond et de se changer en pierre.

Des miaulements la réveillèrent à huit heures. Un jour gris pénétrait dans la mansarde poussiéreuse. Elle se souvint des recommandations de Régine : « Aie toujours dans ton placard une boîte de crème de gruyère

pour la chatte. » Elle sauta de son lit, s'habilla en exhortant Mica à la patience.

— J'ai ton affaire, ma vieille! J'avais oublié les crèmes de gruyère. Je pense qu'elles ne seront pas trop durcies et moisies...

Elle attendait le départ d'Alice et d'Andrée pour descendre à la cuisine et faire chauffer de l'eau. Le plus grand silence régnait au rez-de-chaussée. L'heure du travail des dactylos avait sonné, semblait-il à Elisabeth, qui entendait toujours dans son sommeil un bruit de talons sur les dalles et un tintement de clefs dans les serrures. Elle comprit que les deux sœurs étaient dispensées de se lever ce jour-là. Elle finit par se glisser dans la cuisine obscure où elle retrouva l'affreux désordre contre lequel vainement elle avait lutté.

— Des rats, maintenant, il y a des rats dans cette sale maison! grommela une voix enrouée, au fond de la chambre voisine.

— Tais-toi, Alice, chuchota Andrée, ce ne sont pas des rats qui tournent le robinet!

Les deux sœurs avaient la grippe. De leurs lits elles épiaient avec hostilité les allées et venues d'Elisabeth qui toussait de temps à autre pour révéler sa présence. Elle referma bientôt la porte brusquement. Elle regardait son gîte, emportant un broc d'eau bouillante.

Vers dix heures elle quitta la maison, toujours silencieuse, et se fit conduire en taxi à Bourg-la-Reine.

— J'ai ton bateau, Chantal, annonça-t-elle tout de suite à l'enfant qui lui sautait au cou.

Elle ouvrit sa valise, montra le jouet, sans éveiller d'enthousiasme.

— Ça ne te plaît pas, chérie?

— Oh! si, tout de même.

La petite ajouta pensivement :

— Tu as bien fait de m'acheter un jouet pour garçon.

— Je t'ai acheté ce que tu m'as demandé, Chantal. C'est un jouet pour fille ou garçon.

— Oui... oui... Mais je vais te dire une chose : j'attends un petit frère. Tout le monde le sait, sauf toi. Et la dame d'en face aura aussi un bébé à Pâques. Celle du deuxième attend deux jumeaux. Toi qui n'aimes pas le bruit, tu entendras brailler dans tous les coins. Quand l'étudiante danoise sera partie, tu pourras reprendre ta chambre. Et tu sais, elle nous a donné une fameuse nouvelle : dans son pays ils ont un secret

pour transporter les maisons et les changer de place sans les démolir. Ils font comme les anges avec la maison de Lorette.

— J'aimerais connaître ces anges, dit la jeune fille.

— Maman aussi. Elle est prête à écrire au roi et à la reine de Danemark. C'est merveilleux, tu sais. Quelle bonne chose de vivre à notre époque!

Elisabeth sourit sans répondre. Elle frappa à la porte de Micheline qui restait au lit jusqu'à midi. Comme elle offrait son aide à la jeune femme, celle-ci répondit :

— Non, merci. Une auxiliaire familiale vient faire mon ménage et promener Chantal. C'est une personne très bien, très distinguée.

Elisabeth s'assit d'un air las.

— Je ne sais pas ce que j'ai, dit-elle, je suis essoufflée et j'ai une douleur aiguë dans le côté droit.

— Tu pourrais changer de métier.

Elisabeth haussa les épaules. Après un silence elle demanda si Jean-Claude et Régine donnaient des nouvelles de leur voyage. Micheline ouvrit une boîte en laque :

— Tiens, ils m'ont envoyé du maté. La « yerba » maté. Sens comme ça sent bon. Mais tu connais toutes les herbes de la planète. En veux-tu? Non? Tu ne déjeunes pas avec nous?

L'inquiétude qui perçait dans l'accent de Micheline fit sourire tristement Elisabeth. Non, non. Elle était très pressée, ce matin. Il lui fallait revenir à Meudon rapidement. Comme elle prenait congé, Micheline observa qu'elle avait la main brûlante.

— J'ai eu cette nuit une fièvre de cheval, répondit Elisabeth. J'ai fait le cauchemar des cauchemars : je tombais dans la mer.

Micheline répéta sèchement :

— Tu devrais changer de métier. Tu devrais poser ton tablier.

— Jamais, ma vieille! Jamais de la vie!

A cette minute Elisabeth eut une sorte de pressentiment. Une voix sourde disait que le tablier, le bel uniforme bleu gris, était définitivement posé. Jamais plus elle ne reprendrait son service d'hôtesse de l'air. Elle regagna en hâte son grenier, après avoir acheté des comprimés d'aspirine et un bifteck de cent grammes.

— Je n'ai pas faim, mais Mica aime tellement la viande! dit-elle à mi-voix en traversant le vestibule

La cuisine était barricadée, l'eau coulait sous la porte. Elisabeth cria :

— Que se passe-t-il ?

Alice glapit :

— Nous faisons le ménage, Andrée et moi. Nous savons que mademoiselle a des exigences...

Elle allait répondre vivement, mais sur le vieux tapis vert de la table, à l'angle du vestibule, il y avait une enveloppe à l'écriture bien connue de Richard Spencer. Immédiatement sa bonne humeur revint. Elle cria :

— Ce n'est pas un temps à faire des nettoiyages. Reposez-vous donc !

Elle monta dans sa mansarde, en quelques bonds. D'habitude Richard écrivait une ou deux lignes : « Le Renard vous envoie ses amitiés. » Ou encore : « Meilleur souvenir de Londres. »

Cette fois le jeune homme lui adressait une carte de la National Gallery, une reproduction de *la Nativité* de Botticelli, accompagnée d'un long commentaire :

Saviez-vous, Elisabeth, que l'Italien amoureux de Simonetta finit son œuvre par un dessin du paradis pour l'illustration de la Divine Comédie? Et dans son dernier tableau la Nativité, les anges et les hommes s'embrassent éperdument. C'est le dernier mot du peintre, le résumé de sa douleur et de son espoir. Car il y a une sorte de frénésie dans la précipitation avec laquelle les hommes se jettent au cou des anges. Une folie de tendresse, un paroxysme, qui révèle le chagrin trop longtemps refoulé, le poids d'un cœur plein de larmes, qui s'allège enfin et retrouve la joie. Voyez les anges avec leurs grandes robes claires, les hommes avec leurs manteaux sombres, ils semblent emportés par le même délire. C'est l'accolade, c'est l'étreinte de deux êtres trop longtemps privés l'un de l'autre...

Elisabeth se demanda :

— A qui pense-t-il ? Comment le savoir ?

Il lui sembla qu'une voix secrète répondait :

— Il pense à toi. A toi seule.

De nouveau elle fut prise de frissons, mais elle ne s'en souciait plus. Peut-être Micheline avait-elle raison et lui faudrait-il jeter l'ancre, un jour, comme disaient les poètes.

Ouvrant un journal elle lut attentivement les principales annonces à la rubrique *Appartements à vendre*.

Mais une fois encore elle se rembrunit. On réclamait un million par pièce. On offrait un hôtel particulier au parc des Princes et des appartements de six pièces à Casablanca, à Juan-les-Pins, à Nice : grand confort, magnifique immeuble...

— Rien pour moi, dit-elle.

A New-York elle faisait les mêmes recherches et concluait généralement :

— Je finirai par loger dans la stratosphère.

Elle avala deux comprimés d'aspirine, donna le bifteck à Mica, se coucha et s'endormit tout de suite.

A son réveil, elle aperçut Alice et Andrée, debout près de son lit :

— Qu'est-ce que vous avez donc à pousser des cris pareils ?

— Rien du tout. J'ai chaud, à présent. Ce matin je mourais de froid. Je me sens beaucoup mieux.

Elle avait la figure empourprée, la respiration courte et sifflante, la voix rauque. Les jeunes filles proposèrent d'appeler le docteur.

— Gardez-vous-en bien ! s'écria Elisabeth. Je n'ai besoin de rien ni de personne. Si un toubib venait me voir, il me ferait hospitaliser tout de suite. J'aimerais mieux coucher au pied d'un arbre dans le bois de Meudon.

— Je vous comprends, dit Andrée.

Alice murmura, en désignant Mica blottie aux pieds de la malade :

— Renvoyez donc cette sale bête.

— Elle me tient chaud.

— Vous disiez que vous aviez chaud, tout à l'heure !

Elisabeth se mit à rire et montra la vitre couverte de givre :

— Ça ne durera pas, répondit-elle.

Alice, frissonnante, croyait Elisabeth dans un état grave ; elle insista pour appeler le docteur. La grippe sévissait en cette saison, une grippe particulièrement mauvaise et tenace. On signalait des cas mortels. Elisabeth annonça qu'elle verrouillerait sa porte lorsque ses voisines seraient parties. Elles pouvaient retourner à leurs affaires. Les deux sœurs obéirent. Dans l'escalier, Andrée dit à Alice :

— Tant pis pour elle. Nous avons fait notre devoir. Elle est seule au monde, après tout. Si elle meurt, personne ne la regrettera. Personne ne l'aime.

CHAPITRE XIII

OUVREZ DONC!

LE lendemain matin, Alice et Andrée quittèrent la maison de bonne heure et reprirent leur travail au bureau sans penser à Elisabeth. A leur retour à Meudon, il faisait nuit noire. Aucun bruit dans la mansarde. Comme d'habitude les deux sœurs dinèrent d'un bol d'eau bouillante additionné d'une poudre de viande, de pain, de fromage et de gâteaux secs. Une collègue leur avait donné rendez-vous au cinéma. Elles sortirent en joyeuse hâte :

— Ça change les idées, déclara Alice. On voyage sans quitter son fauteuil. Pendant deux heures on cesse d'être une pauvre fille. On habite des palaces. On voyage en sleeping. On ne vit plus pour des prunes, pour des riens. On palpite.

— Ça change les idées et ça donne des idées, rectifia Andrée, qui se faisait toujours faire une mise en plis à l'imitation d'une star dont le genre de beauté ressemblait quelque peu au sien.

Les deux sœurs palpitérent rudement, ce soir-là; elles revinrent tout à fait éblouies, sans la moindre envie de dormir.

— As-tu vu de la lumière là-haut? demanda Andrée.

— Chez Elisabeth? Non. Elle doit se reposer.

Quand le soleil parut derrière les arbres dépouillés de leurs feuilles, un soleil rouge, sans couronne, elles sortirent de nouveau après avoir glissé un papier sous la porte de la malade :

Avez-vous besoin de quelque chose?

— Inutile de la réveiller, avait dit Alice. D'ailleurs, nous ne pouvons rien pour elle. Lui envoyer une infirmière? Qui résisterait seulement une heure dans ce grenier? Elle ne veut pas entendre parler de l'hôpital. Laissons-la!

Andrée aimait à penser que la jeune fille était guérie;

peut-être même avait-elle déjà repris du service à bord d'un avion quelconque.

— Nous verrons bien ce soir, si elle a trouvé notre papier. Je suppose qu'elle nous répondra.

Parfois elles échangeaient avec leur voisine une correspondance brève. Les deux sœurs trouvaient sur la table de la cuisine ce billet :

Je pars. Je reviendrai dans quatre jours.

AMITIÉS.

La neige commençait à tomber, fine et serrée, puis à gros flocons moelleux. De temps à autre les oiseaux du bois lançaient des cris de détresse. Quelques brins de neige pénétraient dans le grenier. La chatte Mica dressait curieusement la tête : elle regardait Elisabeth endormie, ouvrait la bouche sans miauler. Elisabeth ne la voyait pas. Elle se trouvait au-dessus de l'Atlantique, dans un avion à réaction qui faisait 900 kilomètres à l'heure.

Elle aimait la vitesse qui répondait à un besoin de son corps et de son esprit. Mais ce matin, son vol vertigineux fut bientôt entravé. Sous les roues de l'avion, les nuages se mettaient à voler, à vrombir, envahissant la cabine, le poste de pilotage, enserrant les passagers et les étouffant, tandis qu'un oiseau noir chantait d'une fraîche voix enfantine :

*Quand je l'aperçus, mon cœur réjoui
Vit la beauté resplendissant en lui,
Comme un beau soleil brille au matin.*

Une gouttelette froide, fine comme un duvet, sur sa joue l'éveilla. Elle respirait de plus en plus malaisément. Elle toussa et sentit un déchirement dans sa poitrine. La douleur au côté droit devenait intolérable.

« Je ne pourrai jamais reprendre mon travail lundi, songea-t-elle en essuyant sur son front une nouvelle goutte de neige. Tout à l'heure, je me lèverai, j'irai téléphoner à *Air-France*. Je suis affreusement malade. Que vais-je devenir? »

Elle pensa à ses amis de Fore-Castle, à Richard Spencer.

*Quand je l'aperçus, mon cœur réjoui
Vit la beauté...*

Elle se souvenait des *recommandations du jeune homme :

Si vous étiez en danger ici ou là, envoyez-moi un S. O. S.

Quelle idée, quelle bonne idée ! Il lui sembla que ses forces revenaient. Elle se leva, tituba un peu, mais prit sans hésiter une feuille de papier. Comment écrire : « Je suis malheureuse », en français ? C'était vraiment impossible. Il lui semblait que le monde entier rirait de sa lâcheté. Le monde mystérieux des câbles, des ondes, propagerait cette indigne faiblesse. Elle grelottait. Elle était prise de vertige. D'une main tremblante elle écrivit les noms : Richard Spencer, ... London... » Puis un seul mot : « Venez. »

Elle descendit à la cuisine, appuya son front à la vitre et attendit. Bientôt une bande d'écoliers traversa la rue. Elle ouvrit la fenêtre, appela un gamin emmitoufflé dans un manteau à capuchon, qui tenait dans ses mains rouges une boule de neige :

— Pouvez-vous me faire une commission, mon enfant ?

— Oui, Madame.

— Vous irez à la poste, au guichet des télégrammes...

L'enfant lâcha sa boule de neige :

— Oui, Madame.

— Voici le papier, voici l'argent. Ce qui restera sera pour vous.

— Bien, Madame.

L'écolier partit en courant. Elisabeth remonta dans sa mansarde et se coucha, tout apaisée. A leur retour, Alice et Andrée s'empressèrent de voir si le papier du matin avait été découvert : « Avez-vous besoin de quelque chose ? » Elisabeth ne semblait pas avoir vu l'écriture de sa voisine. Sans doute était-elle partie.

— Ou plus malade, insinua Andrée.

Alice frappa à la porte en criant :

— Elisabeth, êtes-vous dans votre chambre ?

Andrée l'imita ; elle reprit en écho :

— Elisabeth ! Elisabeth !

Une petite toux sèche leur répondit.

— Vous êtes chez vous ? Eh bien ! ouvrez, ouvrez donc !

Elles entendirent le verrou glisser : la porte s'en-

trouvrit. Elisabeth apparut, les pommettes rouges, les yeux brûlants de fièvre, l'air hagard.

— Savez-vous si le gamin a bien fait la commission? demanda-t-elle avec angoisse.

— Quel gamin?

— Le gamin aux boules de neige.

Alice regarda Andrée, qui lui fit un signe désespéré. La malade n'avait évidemment plus son bon sens. Il était grand temps d'intervenir.

Sans rien dire, Alice courut téléphoner au docteur Nerveil, un ami de Jean-Claude et de Régine. Mais la grippe obligeait le jeune homme à se multiplier. On l'appelait de tous côtés à la fois. Il ne vint au chevet d'Elisabeth que le lendemain matin, après dix heures.

Alice lui avait dit :

— Voici ce que vous ferez, docteur. Vous trouverez la clef dans la boîte aux lettres. Vous entrerez. Vous monterez un escalier un peu raide et vous ouvrirez une porte un peu gonflée par l'humidité. Tout d'abord vous verrez une chatte blanche et un édredon bleu pâle.

Le docteur Nerveil suivit strictement ces instructions; il s'avança dans la chambre et réveilla Elisabeth en faisant entendre un épouvantable juron.

— Je n'ai encore jamais vu ça! bougonnait-il. Non, jamais! Une malade seule dans un grenier! A vrai dire : dans la neige. Le toit est semblable à une écu-moire. Et cinq degrés sous zéro... La malheureuse!... Enfin, Mademoiselle, dit-il à voix haute, vous ne pouvez rester ici. Je vais appeler le service de la mairie qui s'occupe de... Je vais demander une ambulance.

— Où me mènera votre ambulance?

— Elle ne vous mènera pas au bal des Lisérés Verts, soyez-en certaine. A la clinique la plus proche, ... à l'hôpital de votre choix.

— C'est impossible, ... absolument impossible... J'attends quelqu'un...

Le regard du docteur signifiait : « Qui attendez-vous? » Et le regard d'Elisabeth répondait : « C'est mon secret. »

— Rien de plus facile, Mademoiselle. La personne que vous attendez ira vous rejoindre à la clinique ou à l'hôpital.

Elle dit sèchement :

— Cette personne ne veut pas que j'aille à la clinique ni à l'hôpital.

Le docteur Nerveil insista; il répétait des mots tels que : responsabilité, devoir, gravité du cas. Elisabeth haussa les épaules.

— Je préfère attendre jusqu'à ce soir.

— Je reviendrai donc ce soir, conclut-il. Nous aviserons... avec la « personne » en question.

Les cils de la malade battirent faiblement à cette perspective, mais elle répondit sans hésiter :

— Très bien, docteur. C'est entendu.

A présent elle regrettait d'avoir envoyé un appel à Richard Spencer. C'était un geste excessivement audacieux. Il n'en tiendrait pas compte, sans doute, mais peut-être lui garderait-il rigueur.

CHAPITRE XIV

LES DEUX MESSAGES

LA neige tombait à Londres, ce matin-là, très fine et très serrée, puis à gros flocons, dans l'après-midi. Le soir, Richard Spencer accompagna au théâtre Ellen et Harry Wonder. Il regagna son appartement à une heure du matin et trouva seulement à huit heures le câblogramme avec son courrier, sur la table de l'antichambre. Il lut plusieurs fois l'adresse et tourna le papier dans ses mains, comme s'il ne croyait pas à sa réalité.

Venez.

En dépit de l'inquiétude qu'il éveillait, ce simple mot avait quelque chose de délicieux. Il croyait le voir se multiplier sous ses yeux. Il le retrouvait écrit jusqu'à la manchette des journaux qu'il mit soigneusement de côté.

Il entra dans la cuisine, prépara son thé. Sur la boîte de laque rouge il y avait en lettres d'or : « Thé de Ceylan » Venez. Il prit dans un placard une valise aux étiquettes : Edimbourg, Glasgow, Stockholm, qui semblaient s'éteindre tandis que s'allumait celle-ci : « Venez. — Elisabeth. »

Il rassembla en hâte du linge, des cravates, quelques

objets de toilette, et consulta l'horaire des départs de Croydon.

Comme il sortait de la maison, le portier l'appela et lui remit ce message de Fore-Castle :

CHER RICHARD,

Au nom du Ciel, envoyez-moi immédiatement toutes les couvertures de laine que vous pourrez trouver à Londres.

Au nom du Ciel, envoyez-moi immédiatement tout l'argent que vous pourrez trouver à Londres.

Bien vôtre,

Arabel GODWIN.

Richard glissa le billet dans son portefeuille, il sauta dans un taxi, gagna Bond-Street et pria le chauffeur de l'attendre quelques instants.

Dans une vaste salle à manger un peu sombre, John Spencer finissait son repas en compagnie de Douglas Muzzy qui buvait du thé et donnait des nouvelles de Lucy. Quant à Johnny, le petit-fils prodige, il souriait déjà, il prononçait déjà quelques voyelles avec la plus grande énergie. Et comme tous les enfants du nouveau siècle, il absorbait des bouillies au porridge, des purées de pommes de terre, des jus d'oranges.

— Les voyelles, toutes les voyelles, reprit-il en donnant des exemples sonores parfaitement imités, tandis que Richard Spencer le regardait d'un air féroce.

— Eh bien! mon cher, que se passe-t-il? demanda John Spencer à son fils. Asseyez-vous, s'il vous plaît. Prenez donc un sandwich.

— Non, merci, père. J'ai déjeuné et je file... Veuillez bien lire ceci...

Il mit sous ses yeux le billet d'Arabel. Après un regard calme sur les quatre lignes pressantes, le maître de Fore-Castle déclara :

— Elle veut nous arracher la peau et les os.

Richard dit simplement :

— Il faut que quelqu'un se rende là-bas.

— Quelqu'un? Sans doute, sans doute. Vous, par exemple, Richard.

— Impossible. Je vous l'ai dit. Je dois aller sur le continent.

— Ah! vous partez pour la France? demandèrent en même temps le père et le beau-frère, également surpris.

Richard répondit d'un signe énergique, facile à inter-

préter. Personne ne le ferait changer de décision. John Spencer relut le billet d'Arabel et grommela :

— Des couvertures? Je n'ai pas une fabrique de couvertures! De l'argent, tout l'argent de Londres? La pauvre enfant a réellement perdu la tête.

— Arabel ne demande jamais rien d'inutile, observa Richard. Et jamais rien pour elle-même.

— Eh! je le sais bien. Elle a dû recueillir une bande de gueux faméliques. Le diable les emporte!... Asseyez-vous, Richard, je vous en supplie.

Le jeune homme ne pouvait pas s'asseoir. Il était trop pressé. Il renouvela instamment sa question. Quelqu'un irait-il à Fore-Castle?

— Certainement, mon garçon. Je partirai cette nuit et je verrai s'il a neigé sur la lande comme il neige sur les pelouses de Green-Park.

— Il neige partout, assura Muzzy. Sous notre latitude, bien entendu. A Paris, c'est de l'eau noire, ajouta-t-il en jetant un regard ambigu sur son beau-frère. Si vous rencontrez miss Caumartin, dites-lui que Lucy...

Richard n'écoutait plus. Il tourna brusquement les talons et s'élança dehors. Le brouillard était tombé pendant sa courte visite. Il se mit à la recherche de son taxi. « Pourvu que le chauffeur n'ait pas perdu patience! » pensait-il. Un vague point jaunâtre l'attira, au coin de la rue. Le véhicule avait subi la métamorphose du carrosse de Cendrillon après minuit. On l'eût dit changé en double citrouille : les deux phares noyés dans l'épais nuage qui semblait monter du sol.

L'homme reconnut son client, il ouvrit la portière.

— A Croydon, dit Richard. Il faudrait aller vite.

— Ce n'est pas possible, Monsieur. Je ne pourrai dépasser cinquante. Je ne vois plus à quinze pas devant moi.

— Faites ce que vous pouvez.

— Certainement, Monsieur.

La voiture se mit à rouler dans une ouate épaisse traversée par les appels amortis des klaxons. Le chauffeur conduisait avec une extrême habileté, sous le regard fixe de Richard.

Les lumières des fenêtres s'effacèrent, puis celles des boulevards, et finalement tout se passa à la vitesse souhaitée par le jeune Anglais.

La piste de Croydon s'étendait sous ses yeux, avec ses feux multicolores.

L'avion pour Orly était prêt à partir. Il y avait encore deux places. Le chiffre deux lui plut comme un présage. Il s'assit dans son fauteuil, regarda sa montre, déplia son journal et lut avec beaucoup d'attention le compte rendu de la Chambre des Communes. Il leva la tête à l'instant où l'hôtesse lui présentait une collation, regarda d'un air bizarre son uniforme, son béret, les boutons de sa veste, sans faire la moindre attention à son visage.

« Trois colonnes de journal, une tasse de thé, deux toasts, suffisent à cette traversée, pensait-il. Comme c'est simple ! »

Les côtes de France se dessinaient. La terre déroulait avec netteté au crépuscule ses rapides forêts blanches, ses éclairs d'eau vivante ou glacée, ses prairies. La Seine apparaissait et disparaissait tandis que les lumières surgissaient en bouquets à la surface des villes.

« Quel pays clair, même en hiver, songeait-il, même par un temps de neige ! Quel pays rieur ! »

A sa descente d'avion il alluma une cigarette, chercha dans la poche de son manteau son passeport, ouvrit son portefeuille et sa valise à la douane. Oui, comme tout était simple et rapide...

Quand les deux dactylos Alice et Andrée rentrèrent à leur domicile, à Meudon, elles aperçurent une voiture arrêtée devant le portail et un homme de haute taille, immobile, qui appuyait de son doigt ganté sur le timbre sans éveiller aucun bruit. Il se tourna vers elles et prononça avec son accent britannique :

— Est-ce bien le n° 16, ici ?

— Oui, Monsieur. Qui demandez-vous ?

— Miss Caumartin.

Elles répondirent ensemble d'un signe affirmatif et guidèrent l'étranger dans la maison froide. Il monta derrière elles l'escalier étroit aux marches branlantes. Andrée ouvrit la porte « un peu gonflée par l'humidité », elle alluma l'électricité et s'écria :

— Une visite pour vous, Elisabeth !

La malade se dressa dans son lit ; elle dit à Richard :

— Je cherche un appartement.

Le jeune homme prit une chaise, il s'assit au chevet, mit tranquillement la main sur la tête de la chatte qui avait sauté sur ses genoux :

— Excellente idée, répondit-il.

CHAPITRE XV

TELLES SONT LES NOUVELLES...

C'EST incroyable comme les femmes deviennent douces et bonnes lorsqu'elles ont affaire à un homme jeune et beau! » pensait le docteur Nerveil à la vue d'Alice et d'Andrée métamorphosées en infirmières dociles aux ordres de Richard.

Il regarda la mansarde calfeutrée par d'épaisses tentures. Un poêle ronflait jour et nuit. Elisabeth, assise dans son lit, tricotait un pull-over beige. Elle avait déjà fait une manche, une longue manche.

— Je suis content de vous, Mademoiselle, dit-il. Vous m'avez fait une belle peur, mais voici la convalescence. Savez-vous que la neige fond? Je suis sûr qu'il y a des jacinthes et des primevères dans les bois.

A ces mots elle sourit. Elle voyait la tribu des stellaires cheminer sur la mousse humide, tandis que l'anémone blanche formait de petits groupes isolés, à l'abri d'un buisson. Elle soupira. Quand pourrait-elle se lever?

— Aujourd'hui même, ... une heure. Et deux heures, demain.

Avant de se retirer, il demanda s'il y avait « quel-
qu'un » dans le laboratoire de Jean-Claude. Elisabeth répondit :

— Je le suppose. A moins qu'il ne soit sorti...

Elle rougit un peu. Le docteur Nerveil faisait allusion à Richard Spencer qui s'était installé dans la seule pièce libre de la maison. Il avait passé là des nuits agitées, épiant sans cesse Alice qui devait lui donner à chaque instant des nouvelles.

Nerveil descendit au laboratoire. Richard Spencer l'attendait.

— Eh bien? demanda-t-il.

— Dans huit jours, dit le docteur, vous pourrez emmener votre malade à Nice ou à Venise. J'imagine que vous connaissez l'italien aussi bien que le français.

— Certainement, répliqua Richard; nous avions à Eton un si bon professeur de ces deux langues.

Il causa quelques instants avec le docteur Nerveil

qu'il accompagna dehors jusqu'à sa voiture. Comme il rentrait à la maison, il entendit un ronflement de quadrimoteur au-dessus de sa tête. Levant les yeux, il vit une sorte de poisson ailé qui portait au museau un éclat de soleil semblable à quelque énorme diamant.

Il sourit, parut pris d'une idée soudaine, bondit dans l'escalier. Il entra dans la chambre d'Elisabeth avec tant d'impétuosité que la chatte, allongée sur un coussin près du poêle, eut un tressaillement d'inquiétude.

Il s'assit près de la jeune fille :

— Une lettre pour vous, annonça-t-il.

Elle regarda l'enveloppe timbrée de Londres et écrite par Lucy. La jeune femme donnait tout d'abord des nouvelles de son fils Johnny. Il pesait quinze kilos. Ce serait sans doute un géant, mais un bon géant. Il souriait déjà avec tant d'amour à son père, à sa mère.

Ellen et son mari vont bien, poursuivait-elle, ils vous envoient leurs amitiés. Jack est en bonne santé, lui aussi, et ses notes sont excellentes.

A propos, vous allez peut-être rencontrer Richard. Il est à Paris en voyage d'affaires...

Elisabeth sourit en lisant ces lignes, et Richard lui demanda de quoi il s'agissait. Elle lut à voix haute la suite de la lettre :

Mon père est à Fore-Castle. Arabel a recueilli une colonie d'émigrés de je ne sais plus quel pays. L'aîné des enfants a douze ans. Ils mouraient tous de faim et de froid. Je viens d'envoyer un ballot de vêtements et des biscuits de toutes les marques.

Et maintenant, écoutez, j'en ai une fameuse à vous raconter...

Elisabeth s'interrompit brusquement :

— Continuez donc, dit Richard.

Mais elle lisait des yeux sans remuer les lèvres. Tout à coup elle devint rose, puis rouge, écarlate.

J'en ai une fameuse à vous raconter, chère Elisabeth, écrivait Lucy. *En l'absence de mon frère, j'ai visité son appartement. J'ai vu deux fauteuils tout neufs. J'ai vu un grand tableau caché par une grande étoffe. J'ai soulevé l'étoffe, et qu'ai-je aperçu? Devinez? Une espadrille blanche, votre charmant pied, ma très chère. Puis votre robe blanche, froncée à la taille, votre doux visage, vos*

cheveux ensoleillés. Faites vos déductions, mon amie. Pour moi je suis contente que le tableau ne sorte pas de la famille. Peut-être le modèle y entrera-t-il un jour. Je ne savais lequel de mes deux frères vous aimait. Or voici le jugement de Salomon. L'un vend Summer, l'autre l'achète. Cela me paraît très édifiant...

— Enfin, qu'est-ce qu'elle raconte? demanda Richard. Elle pense que je vous ai rencontrée à Paris? C'est une fille réellement très intelligente. Quand vous lui écrirez, dites-le-moi. J'ajouterai quelques lignes à votre lettre.

— Je préfère que vous la commenciez, Richard.

— Comme vous voudrez. Où est le pense-bête?

— Vous le savez mieux que moi. Je vous ai vu le compulsur l'autre soir.

Il se mit à rire. Il ne se souvenait plus de la cachette. Elle le guida. Au plus haut rayon de l'armoire que lui seul pouvait atteindre, il prit le carnet. Comme il l'ouvrait, une page blanche, détachée, semblait attendre, pour s'envoler, de recevoir une grande nouvelle.

Il écrivit :

CHÈRE LUCY,

Oui, j'ai rencontré Elisabeth. Elle m'a dit qu'elle cherchait un appartement, et comme elle n'a rien trouvé, je vais la prendre chez moi. Bien entendu nous commencerons par nous marier. En France, trois semaines sont nécessaires à la publication des bans. J'espère que vous viendrez tous à la cérémonie avec les enfants et les petits-enfants.

Telles sont les nouvelles...

Sur les pages fixes, et datées à l'avance, de l'agenda, il écrivit :

4 avril : Nice.

15 avril : Florence, Venise.

15 mai : Londres.

1^{er} juin : Fore-Castle. (Pois de senteur. Je crois qu'ils ont fleuri. Vous êtes reine, ma reine bien-aimée.)

Cela fait, il montra ses écrits à Elisabeth qui faillit retomber dans le délire. La joie était trop forte pour une convalescente.

— Eh bien! parlons d'autre chose, dit le jeune

homme. Voulez-vous que je vous raconte une histoire? Quel genre d'histoire?

Elle demanda s'il avait été mécontent ou content de recevoir le câble, son appel au secours.

— Très content. Je pensais que vous auriez pu m'envoyer un S. O. S. au beau milieu de l'océan et que j'aurais eu beaucoup de peine à vous rejoindre. Que faut-il vous dire encore?

— Racontez-moi l'histoire de *l'Eté... Summer...*

— Votre portrait, chérie? C'est très simple. Je ne pouvais le voir exposé aux regards des passants. Je le voulais pour moi tout seul, car je suis un homme exclusif et jaloux.

Il lui prit les mains et les baisa. Elle réclama :

— Mais la nuit, cette nuit de tempête à Fore-Castle?

— Rien de plus simple, dit-il encore.

Il avait entendu battre les volets. Il était entré dans la chambre pour les fermer. Il avait épongé l'eau sur les dalles,

— Je tenais un vieux flambeau d'argent à la main et j'ai approché de votre chevet la flamme de la bougie. Vous dormiez comme un loir. Sur vos traits « l'innocence était répandue », comme dit le poète anglais. Je vous aurais contemplée jusqu'à l'aube. Mais vous avez senti ma présence. Vous avez remué. Exactement le contraire de Psyché. Les rôles étaient intervertis. Chérie, ne pouviez-vous deviner que c'était moi?...

Elle rougit de plus belle. Comment n'avait-elle pas deviné que l'Amour avait ces yeux gris bleu, changeants comme le ciel et la mer, le front haut, la voix vibrante, et qu'il parlait toutes les langues du monde?

FIN

LA COLLECTION "STELLA"

1 volume chaque mois

Derniers volumes parus :

- N° 582. **Le faux Portrait**
par Edouard DE KEYSER.
- N° 583. **L'Amoureuse du Prince Impérial**
par Louis SAUREL.
- N° 584. **Généreux Pardon**
par Pierre CLAUDE.
- N° 585. **A quoi tient le Bonheur...**
par Valérie ENCO.
- N° 586. **Sous l'Aile des Pagodes**
par Pierre KORAB.
- N° 587. **Le Reflet**
par Andrée VERTIOL.
- N° 588. **La Roue du Destin**
par Guillemette MARRIER.
- N° 589. **Laquelle des trois ?**
par Marguerite PERROY.
- N° 590. **Passeport Français**
par Eric DE CYS.
- N° 591. **La Chimère de Porcelaine**
par Léo HENRI.
- N° 592. **Amour et Gratte-Ciel**
par Manuel DORÉ.
- N° 593. **Les Cendres du Passé**
par Paule ANTOINE.
-

EDITIONS DE MONTSOURIS

1, RUE GAZAN. — PARIS-XIV^e



Prix : 60 fr.